
PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

Publiées dans la collection Michel Lévy

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LES BOURGEOIS

DE

DARLINGEN

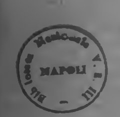
PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

LES

BOURGEOIS DE DARLINGEN

PREMIÈRE PARTIE

I

A quelques lieues de Bruxelles, à côté du chemin de fer de l'État, est une petite ville que nous désignerons sous le nom de Darlingen, pour prévenir toute supposition. Elle compte plus de quatorze mille âmes et renferme plusieurs belles églises, des couvents, et un hôpital dont la façade antique, d'un style gothique pur, est tout à fait digne d'attirer l'attention des connaisseurs.

Il y a une quinzaine d'années, lorsqu'on sortait de la station de Darlingen pour se diriger vers la ville, on remarquait tout d'abord quelques cheminées de fabrique s'élevant au-dessus de vastes ateliers, et l'on était porté à prendre Darlingen pour une ville industrielle et commerçante; le bruit, le mouvement, la

1

foule de monde qu'on rencontrait dans le quartier des fabriques confirmait encore cette opinion favorable. Mais à peine avait-on traversé une ou deux longues rues, qu'on voyait le mouvement diminuer insensiblement, et faire place à une tranquillité d'autant plus saisissante qu'on était plus près du centre de la ville.

Il y avait de belles et larges rues avec beaucoup de grandes maisons, habitées évidemment par des gens très-riches. Les façades de ces maisons, qui n'avaient pas été repeintes depuis des années, étaient grises et sales. La plupart des fenêtres étaient closes par des volets de bois, et les trottoirs étaient tapissés d'un gazon vert et dru qui s'étendait jusqu'au milieu de la rue comme une épaisse pelouse. A peine y apercevait-on de temps en temps un passant ; il y faisait tranquille et solitaire comme si tout le monde y dormait pendant la journée. On n'entendait que le tintement et la sonnerie des cloches, qui s'élevaient à certaines heures de tous les coins de la ville. Excepté le quartier des fabriques, qu'on avait coutume de nommer le quartier des pauvres, tous les autres étaient également calmes et solitaires. — Aussi Darlingen avait la réputation d'être une ville d'une richesse excessive et d'un excessif ennui.

Les raisons en sont assez singulières pour qu'on les explique. A Darlingen, les gens aisés étaient alors partagés en deux classes, animées l'une contre l'autre d'une grande jalousie, et qui se haïssaient et se méprisaient réciproquement. La première classe se composait des habitants des grandes maisons fermées. Quoique issus de parents qui avaient commencé leur fortune

dans le commerce des grains, des écorces de chêne, des engrais, des huiles, dans la brasserie ou dans la tannerie, ils se croyaient infiniment au-dessus des autres par cela seul qu'ils avaient acquis leur fortune par héritage. Comme il n'y avait pas de noblesse à Darlingen, ils croyaient devoir être considérés comme l'aristocratie légitime. Pourtant ils n'avaient fait aucun effort pour acquérir les qualités de la noblesse, et ils n'en avaient pas accepté les devoirs; ils se figuraient qu'il suffisait d'avoir hérité d'une grande fortune, même sans avoir la moindre valeur morale, pour se croire d'une nature supérieure et d'une caste privilégiée, et pour avoir le droit de regarder tout le monde du haut de leur orgueil. Ils passaient toute leur vie à accroître leurs richesses, quoique bien peu d'entre eux voulussent ou osassent en engager une partie dans le commerce. Leurs biens consistaient en fermes et en terres. Chercher les moyens d'en augmenter sans cesse les revenus, et d'en dépenser le moins possible, telle était leur unique occupation.

Ils avaient généralement peu d'enfants, et faisaient tous leurs efforts pour les détourner du mariage, afin d'éviter que le patrimoine de la famille fût trop morcelé. Un de leurs enfants se mariait-il, par hasard, cette union était rarement fondée sur l'inclination réciproque des jeunes gens; elle était projetée et convenue entre les parents après un examen approfondi de leur fortune respective, et sans qu'ils se fussent demandé si les fiancés se connaissaient, s'aimaient ou se détestaient. On aurait peine à se figurer la vie qui résultait souvent de ces unions mal assorties; car l'orgueil des familles couvrait d'un voile impénétrable les mésintelligences et

les guerres intestines, qui restaient secrètes pour tout le monde.

Ces faux nobles, possesseurs d'une fortune héréditaire, — divisés même entre eux par le mépris et la haine, en raison de leur fortune relative, — se nommaient *les vieux riches*, par opposition à l'autre catégorie désignée par le sobriquet ironique de *nouveaux riches.*

Ceux qu'on nommait nouveaux riches étaient des gens qui commençaient alors comme avaient commencé les parents des vieux riches, en cherchant dans le commerce et l'industrie le moyen de faire fortune. Les fabriques près de la station du chemin de fer appartenaient à ces bourgeois industrieux; un grand nombre de ceux-ci possédaient des capitaux beaucoup plus considérables que les vieux riches; mais il suffisait qu'ils eussent acquis leur bien par leur propre activité et leur propre travail pour qu'ils fussent considérés par les rentiers héréditaires comme des gens d'une classe inférieure. D'ailleurs, l'incertitude même de ces capitaux, qui étaient engagés dans le commerce et l'industrie, faisait mépriser leurs possesseurs par les propriétaires de Darlingen, pour lesquels l'immobilité morale et matérielle semblait être un titre de supériorité.

Ces nouveaux riches, qui travaillaient et se fatiguaient du matin au soir, et qui gagnaient ainsi beaucoup d'argent, auraient bien voulu, à la fin de leur journée, trouver quelques distractions et quelque amusement. Souvent les jeunes gens de cette classe avaient essayé d'organiser des soirées de danse, de musique ou d'autres parties de plaisir. Ils y avaient même été aidés par quelques fils de rentiers, et en réunissant leurs

ressources, ils avaient acheté un beau jardin, construit de grands bâtiments, et organisé une *harmonie* complète. Mais le mauvais vouloir des vieilles familles fit échouer tous leurs efforts; et, comme ils n'étaient pas assez nombreux par eux-mêmes pour former une société suffisante, l'harmonie s'est dissoute, et le beau jardin d'agrément est envahi par les ronces et les mauvaises herbes.

Les vieux riches de Darlingen refusaient de faire partie de toute société et s'abstenaient de paraître aux réunions avec leur famille, de peur qu'une liaison ne se formât entre leurs fils ou leurs filles et les enfants des nouveaux riches, et qu'il ne s'ensuivît des mariages qu'ils considéraient comme humiliants pour leur maison. D'autre part, comme les vieux riches, soit par économie, soit parce qu'ils n'étaient pas unis entre eux, recevaient très-rarement, comme les nouveaux riches se voyaient réduits à aller chercher des divertissements à Bruxelles, Darlingen était une ville sans société, sans amusements, et même sans le moindre développement intellectuel.

En l'année 1845, il y avait dans la rue Saint-Jean, à Darlingen, une très-grande maison, qui a été incorporée depuis dans une sucrerie nouvellement établie. Elle était habitée à cette époque par un vieux riche du nom de Boniface Romys. La large façade de cette demeure, qui n'avait peut-être pas été repeinte ni nettoyée depuis dix ans, les fenêtres closes, l'herbe qui poussait devant la porte, tout lui donnait une physionomie froide et triste.

Par une des premières journées d'été de cette année 1845, une vieille dame, seule et silencieuse, était assise dans une vaste chambre au premier étage de cette

maison. Elle tricotait; sa toilette, presque entièrement noire, était si simple et si éloignée de tout luxe, qu'elle accusait l'économie, sinon la négligence. Un ennui prolongé et une douleur muette jetaient leur ombre sur son visage, où se lisaient, d'ailleurs, une grande bonté de cœur et un profond abattement. Quoique ses joues fussent couvertes de rides et que sa chevelure commençât à grisonner, cette dame devait avoir été, dans sa jeunesse, une très-belle personne, car les traits de son visage étaient fins et réguliers, et portaient encore les traces d'une beauté fanée.

La chambre où elle se trouvait était tendue d'un papier vert foncé, dont les grandes fleurs étaient effacées çà et là par l'âge et par l'humidité des murs. Sur les chaises, lourdes et vermoulues, on voyait encore les restes d'une ancienne dorure; le velours d'Utrecht qui les recouvrait n'avait plus de couleur reconnaissable. Sur la cheminée, entre deux grands vases de porcelaine peinte, on voyait une pendule de cuivre, massive et laide de forme, mais très-ancienne. Deux ou trois tableaux sans aucune valeur artistique étaient suspendus à la muraille; la table et la commode étaient en bois de chêne.

Toute cette chambre témoignait hautement que le bon goût n'avait point présidé à son ameublement, et que ses habitants n'avaient eu qu'un seul but, celui de s'entourer, au meilleur marché possible, d'objets ayant un air d'antiquité.

Les stores épais de la fenêtre étant presque entièrement baissés, le jour entrait difficilement dans cette pièce, et tout concourait à en faire un sombre et triste séjour.

La vieille dame continua longtemps à tricoter, sans autre mouvement que celui de ses doigts qui remuaient les aiguilles. Une fois seulement, elle avait promené lentement son regard autour de la pièce, comme un prisonnier qui mesure son cachot, avec la certitude qu'il n'en sortira plus jamais. Mais cet examen machinal parut n'avoir éveillé en elle aucune idée, car son visage ne trahit point d'émotion. La chambre était si muette, la maison et la rue si tranquilles, qu'on eût entendu trotter une souris.

Enfin l'escalier craqua sous les pas d'une personne qui montait; au bout d'un instant, la porte s'ouvrit; une jeune femme entra, se dirigea vers la fenêtre et s'assit près d'une table chargée en partie d'objets d'habillement destinés à des enfants, et assurément à des enfants pauvres, car ils étaient tout petits et d'étoffe grossière. Elle prit une petite veste de drap et se mit à coudre. Elle souriait d'un air singulier, et secouait la tête en signe de désapprobation, comme si elle répondait à une de ses pensées.

Elle pouvait avoir à peu près vingt-huit ans. Elle était haute de taille, et plutôt maigre que grasse. Si ses joues n'avaient pas été complétement décolorées, elle eût pu passer pour belle aux yeux de certains hommes; mais un teint mat et terne avait remplacé sur son visage la fraîcheur de la jeunesse, et le sourire aigre qui relevait les coins de sa bouche donnait à sa physionomie quelque chose de dur et de revêche. Elle portait, comme l'autre femme, des vêtements de couleur sombre; mais la simplicité, qui paraissait naturelle chez la vieille dame, était chez la seconde une preuve évidente de recherche ou de mauvais goût.

— Comment va le petit Jean du cordonnier, Thérèse? demanda la vieille dame.

— Pauvre agneau, il est encore bien malade! répondit la demoiselle d'une voix pleine de compassion; il en revient néanmoins. J'ai promis de lui faire de beaux habits bien chauds pour l'hiver.

— Et il est content, sans doute?

— L'espoir et la joie le guérissent, ma mère. Je regrette de devoir employer des étoffes si grossières; j'aurais voulu faire des vêtements un peu plus jolis pour rendre l'enfant plus heureux; mais papa s'y est opposé. Il a raison d'être si économe de son argent, mais du moins il pourrait bien se montrer un peu plus généreux pour de pauvres enfants innocents.

Il y eut un long silence. La jeune fille était retombée dans ses réflexions; un sourire moqueur errait sur ses lèvres, et elle paraissait rire intérieurement de quelqu'un ou de quelque chose.

La vieille dame la considéra un instant, puis elle demanda.

— Tu ris tout bas, Thérèse? De quoi ris-tu donc ainsi?

— Où va le monde aujourd'hui, Dieu seul le sait, répondit la demoiselle. Vous connaissez bien la fille de l'*Éléphant couronné*, ma mère? la plus jeune, celle qui a une épaule haute?

— Oui, je connais Philomène; mais c'est une fille bien faite qui n'a pas une épaule haute.

— Certainement, ma mère, elle bourre ses robes d'ouate pour le dissimuler.

— Lui est-il arrivé quelque chose?

— Cela va trop loin. Je me suis mise un instant à la

porte de la rue pendant que la servante recevait la viande du boucher, et j'ai vu passer Philomène avec un châle voyant, qui n'a certainement pas coûté moins de trois cents francs, avec des plumes sur son chapeau, avec des nœuds et des rubans à ses habits, comme une poupée à l'étalage d'une boutique de la foire. Ah! ah! j'en ai ri; mais n'est-ce pas une véritable honte? une fille de cabaret!

—La fille d'un hôtel, Thérèse. Les gens de *l'Éléphant couronné* possèdent une assez jolie fortune, et ils ont les moyens de bien habiller leurs enfants.

— Mais une pareille toilette convient-elle à de petits bourgeois qui, en fin de compte, ne sont que les domestiques des gens qui vont et qui viennent?

— C'est leur affaire, Thérèse. Pourquoi nous mêler de cela?

— Oui, vous, maman, s'écria la demoiselle avec une impatience mêlée de dépit, vous resteriez indifférente lors même que le monde entier courrait à sa perte. N'est-il pas du devoir des gens vertueux de blâmer et de combattre le mal? Et si les personnes riches ferment les yeux et approuvent tout, le peuple et la bourgeoisie ne seront-ils pas abandonnés, sans guide ni conseil, à l'immoralité, au luxe, à l'orgueil?

La mère haussa légèrement les épaules et répliqua :

— Tu pourrais bien avoir une apparence de raison en général, mon enfant; mais que cette innocente Philomène mérite une critique si sévère, c'est ce que je ne crois pas.

— Songez donc, cela va épouser un commis voyageur!

— Notre servante a ouï dire hier qu'il est commerçant.

— Commerçant? Oui, les gens de l'*Éléphant couronné* répandent le bruit qu'il est intéressé dans une maison de commerce d'Anvers; mais c'est un pauvre diable, et son père un barbier. Certes, les parents de Philomène ne permettraient pas que leur fille se marie avec un homme si commun, s'il n'y avait pour cela des raisons majeures. Ce sont des choses abominables auxquelles on ne peut penser sans indignation.

— Je t'en prie, Thérèse, ne dis pas de ces choses-là, reprit la vieille dame avec un accent de prière. Si tes soupçons n'étaient pas fondés!

— Ils ne sont, hélas! que trop fondés, répliqua la demoiselle. Madame Kwas, qui passe sa vie à surprendre les secrets des familles, afin de pouvoir les divulguer à la ronde, l'a dit à Joséphine, la modiste. Et celle-ci le raconte à tout le monde; vaguement, il est vrai, car elle travaille pour les gens de l'*Éléphant couronné*, mais assez clairement toutefois pour être comprise. La modiste a pourtant plus de raisons que qui que ce soit pour taire des choses semblables...

— Allons, Thérèse, laissons chacun porter son lot et expier ses fautes. Parlons d'autre chose, mon enfant.

— Je vous trouve de moins en moins compréhensible, ma mère, s'écria la demoiselle d'un air mécontent. De quoi pourrait-on donc s'occuper ici, de quoi parlerait-on, sinon de ce qui se passe en ville? Ne peut-on pas dire la vérité, et ne doit-on pas blâmer le mal? Il n'y a pas moyen de causer avec vous, ma mère; vous critiquez mes moindres paroles. C'est trop pour vous que j'ouvre

la bouche. Taisons-nous donc... et continuez à vous plaindre qu'il fait triste et ennuyeux ici, dès que ma sœur Hermine, votre enfant gâtée, est hors de la maison!

La vieille dame se remit à tricoter; la demoiselle baissa la tête sur sa broderie avec une expression d'impatience et de colère.

Un long silence régna de nouveau dans la chambre. Puis la mère demanda :

— Thérèse, la servante a-t-elle tout mis en ordre dans la chambre à coucher d'Hermine? Elle reviendra bien certainement demain de Schaerbeek.

— Je crois que oui, répondit la demoiselle; ce n'est pas mon affaire. Hermine va encore débarquer avec toute une charge de pots de pommade et de flacons d'odeurs, avec de nouveaux chapeaux, des malles pleines de robes, des rubans, des livres, des musiques, et mille autres fanfreluches frivoles. A quoi sert d'arranger sa chambre, puisqu'elle la transformera immédiatement en un magasin plein de désordre? L'oncle Jean qui, soit dit entre nous, n'a guère l'intelligence de ce qui convient à une jeune fille, aura rendu ma sœur plus vaine qu'elle ne l'était déjà. Dieu sait combien d'argent il aura encore gaspillé pour surcharger Hermine de cadeaux inutiles! Sa fortune m'appartient pourtant aussi bien qu'à ma sœur; car nous devons hériter de lui l'une comme l'autre. Ce qu'il dépense pour Hermine m'est injustement ravi.

— Thérèse, mon enfant, comment peux-tu être si jalouse! dit la vieille dame avec un accent de reproche. Depuis six semaines, tu n'as pas vu ta sœur. Ne devrais-tu pas être joyeuse de son retour?

— Joyeuse? ricana Thérèse. Eh! oui, parce qu'elle va mettre la maison sens dessus dessous, mécontenter les voisins par ses cris, ses chants, et faire du bruit du matin au soir! parce que, à la honte de la famille, elle va encore aller à l'église et se promener par les rues, vêtue comme une de ces Bruxelloises évaporées! Il est bien agréable pour nous, qui faisons tout pour échapper à la médisance, de passer par toutes les langues de la ville, à cause de la conduite légère de ma sœur. Que ne pouvez-vous entendre, ma mère, tout ce que l'on dit d'elle, et comme ses allures et ses façons frivoles sont blâmées de tout le monde!

— Hélas! comment est-il possible que vous parliez ainsi de votre sœur! dit la vieille dame avec un douloureux étonnement. Hermine, la bonne, la joyeuse Hermine! Mais elle est aimée de tous ceux qui la connaissent ou l'approchent seulement; partout où elle paraît règnent l'amitié, le plaisir et la joie. Qui serait assez méchant pour dire du mal d'elle, qui est naïve et pure comme une colombe?

— Vous devriez entendre avec quelle indignation quelques-unes de nos connaissances, entres autres madame Kwas, parlent de la toilette extravagante de ma sœur Hermine!

Un frémissement soudain agita le corps de la vieille dame, et un fugitif éclair brilla dans ses yeux fatigués. Elle maîtrisa cependant son émotion, et dit d'un ton calme et grave :

— Madame Kwas? Ah! il est possible qu'à Darlingen un ange du Seigneur lui-même n'échapperait pas à la médisance des gens; mais, Thérèse, crois-tu que la vipère, lorsqu'elle crache tout son venin

sur les lis, puisse ternir l'éclat de la fleur sans tache?

— Bah! ces comparaisons ambitieuses ne sont pas des raisons, ma mère, répondit la demoiselle avec un léger sourire de moquerie. La question n'est pas de savoir si ma sœur fait ou pense du mal : ce qu'on doit chercher à éviter, c'est de donner au monde des sujets de blâme ou de critique; sous ce rapport, la conduite de ma sœur est très-condamnable.

— Mais Thérèse, aie au moins un peu d'indulgence pour cette pauvre Hermine; elle est encore une enfant.

— Une fille de dix-sept ans, une enfant? Il y a longtemps qu'on tâche de lui inspirer, même par la force, le sentiment des convenances, et de lui faire comprendre ce qu'elle doit à la bonne renommée de notre famille. Si ma sœur est devenue si mondaine et si évaporée, c'est mon oncle Jean qui en est la cause. Aussi j'engagerai mon père à ne plus la laisser aller si longtemps à Schaerbeek l'année prochaine. Schaerbeek est trop près de Bruxelles, et elle ne peut y trouver que de mauvais exemples. Si vous, ma mère, vous êtes assez aveugle pour oublier votre devoir, c'est moi qui veillerai sur la réputation de ma sœur et sur le nom de notre famille.

La vieille dame poussa un soupir et parut effrayée; après un moment de silence, elle répondit :

— Quoi! Hermine ne pourrait plus aller chez mon bon frère? Il est son parrain, Thérèse; elle a été élevée dans sa maison jusqu'à l'âge de quatorze ans. Nous sommes convenus avec lui qu'Hermine irait tous les ans passer six semaines chez lui, à Schaerbeek. Il l'aime comme sa propre enfant; pendant dix mois,

il attend avec impatience le jour de son arrivée... Et tu voudrais le priver d'une chose qu'il considère comme son plus grand bonheur ? Et sa tante, ma pauvre sœur Marie, voudrais-tu lui faire ce chagrin ? Ah ! je t'en prie, ne sois pas si cruelle pour ta sœur.

En achevant ces derniers mots, elle avait tendu les mains vers sa fille avec une expression suppliante.

— Votre amour excessif pour Hermine vous égare, répondit Thérèse. S'il s'agissait de faire une chose qui me fût désagréable, ma mère, vous ne vous en effrayeriez pas ainsi. Mon père, qui a plus d'esprit que nous, a dit également qu'Hermine n'irait plus à Schaerbeek.

— A-t-il dit cela? demanda la mère. O Thérèse, toi qui obtiens tout de ton père, ôte-lui cette idée de la tête.

Un double coup de sonnette résonna dans la maison.

— Voilà mon père, dit la fille.

— Parleras-tu en faveur d'Hermine? Je t'en serai reconnaissante, mon enfant, supplia la vieille dame.

— Nous verrons, répondit Thérèse. Cela dépendra de la conduite de ma sœur et de votre indulgence pour sa légèreté.

On entendit, au rez-de-chaussée, une grosse voix gronder avec un accent de colère. Cette voix devait faire sur la vieille dame une puissante impression, car elle pâlit et se mit à trembler. La porte de la chambre fut ouverte avec violence : un homme parut sur le seuil, et s'y arrêta un instant, en fixant sur les deux femmes un regard accusateur.

Boniface Romys, le maître de la maison, était un homme de haute taille, encore fort pour son âge, quoique ses cheveux, par leur blancheur de neige,

indicassent qu'il avait beaucoup travaillé durant sa vie. Sa figure, pâle et mate, n'offrait rien de remarquable en ses traits, hormis des lèvres minces et de petits yeux gris qui semblaient lancer des étincelles. Il portait du linge très-fin et très-blanc, une grosse épingle en diamant sur la poitrine et une bague en diamant à la main gauche. Le reste de son costume était assez négligé et même assez malpropre ; son chapeau était même devenu roux de vieillesse, et les bords en étaient visiblement gras.

Après avoir jeté un coup d'œil courroucé sur les deux femmes, il s'adressa à elles avec des gestes furieux.

— C'est à vous faire sortir de votre peau ! s'écria-t-il. Que faites vous ici toute la journée ? Jaser et babiller, faire des habits pour les enfants de gens qui boivent leurs journées dans les cabarets !...

— Ah ! ces pauvres petits ! En quoi est-ce leur faute? répondit la demoiselle avec une sorte d'indignation.

— Tais-toi... Tu ferais mieux d'aller voir à la cuisine comme on y gaspille notre argent d'une abominable façon. Je rentre à la maison, fatigué, harassé à force de courir et de travailler... et je surprends la servante tenant en main une demi-livre de pain sur laquelle elle avait étendu un quarteron de beurre. Elle pèle les pommes de terre, les pelures ont au moins un sou d'épaisseur.

La vieille dame voulut hasarder une explication, mais son mari frappa du pied avec impatience et s'écria :

— Taisez-vous, quand je veux parler ! Quoi ! du matin au soir je me casserai la tête et je me fatiguerai

à chercher les moyens d'augmenter nos revenus; je m'épuiserai pour laisser après moi un bel héritage et pour élever ma famille au-dessus des autres ! et vous, par paresse et par négligence, vous laisserez tout dissiper, tout gaspiller dans la maison? Cette servante fainéante sortira d'ici. Je l'ai résolu depuis assez longtemps. Aujourd'hui même, je lui donnerai son congé.

— Mais, Boniface, objecta sa femme, cette pauvre Sophie nous sert fidèlement depuis vingt ans. Elle devient vieille et caduque; elle ne trouvera plus un autre service.

— Que nous importe? grommela son mari irrité. Je l'ai louée pour faire son service comme il faut. Si elle n'en est plus capable, elle n'a qu'à gagner sa vie comme elle pourra.

— Non, Boniface, vous ne la renverrez pas, dit madame Romys d'un ton craintif.

— Je ne la renverrai pas? Vous y opposeriez-vous, par hasard? Ah! c'est ce que je voudrais voir!

— Mon père a raison, observa Thérèse. Sophie n'est pour ainsi dire plus bonne à rien; elle fait tout de travers, et, en outre, elle gâte ma sœur. Il est temps qu'elle déloge.

— Eh bien, s'il le faut, faites selon votre volonté, Boniface, soupira la vieille dame.

Et elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec découragement.

Cette soumission parut calmer un peu son mari; il se tourna vers sa fille, et lui dit :

— Va à la cuisine, Thérèse, et restes-y quelques temps. J'ai à causer avec ta mère de choses graves. Tu sauras également la chose tout à l'heure.

La demoiselle sortit de l'appartement.

Boniface Romys prit un siége et dit à sa femme :

— Asseyez-vous, Julie ; je veux vous communiquer une chose importante ; non pour connaître votre sentiment, ni pour vous demander conseil, car je prévois que, comme d'ordinaire, vous serez d'un tout autre avis que moi. C'est seulement parce que des choses semblables ne peuvent se faire à votre insu, ni même sans votre consentement. Vous n'avez guère l'intelligence de ce qui est nécessaire pour élever notre famille dans le monde — et d'ailleurs, ma volonté fait loi ici.

La femme le regarda sans mot dire, avec une expression de souffrance.

— Voici l'affaire, reprit-il. Notre fortune peut s'élever à cinq cent mille francs environ, les propriétés ayant sensiblement augmenté de valeur. Ajoutez à cela que, quand l'oncle Jean et la tante Marie seront morts, notre famille s'enrichira encore de plus de deux cent cinquante mille francs de ce côté. J'avais pensé et espéré que nos deux enfants ne se marieraient pas. En ce cas, notre fortune n'eût point été divisée ; et si nous avions le bonheur de survivre à votre frère et à votre sœur, nous nous fussions trouvés, dans nos vieux jours, à la tête d'environ huit cent mille francs. Il y a peu de gens à Darlingen qui pourraient alors se croire au-dessus des Romys. Tel fut longtemps mon espoir et mon but. J'étais sûr de notre Thérèse, c'est une fille d'esprit qui comprend parfaitement les vœux de la famille. Elle ne se mariera jamais. Elle hait le mariage, et le monde ne lui plaît pas.

— Cela paraît ainsi ; mais, au fond, peut-être en est-il autrement, murmura la vieille dame.

— Bah! vous ne savez pas ce que vous dites, Julie. Notre Thérèse a-t-elle jamais manifesté quelque penchant pour le mariage? Mais, pour ce qui concerne Hermine, il en est tout autrement. J'ai depuis longtemps acquis la conviction qu'on ne la détournera pas du mariage, surtout parce que l'oncle Jean s'est mis dans la tête qu'elle ne peut rester fille, que nous le souhaitions ou non. Hermine se mariera donc, tôt ou tard. J'ai pris mon parti à cet égard. Et, pour empêcher l'oncle Jean de se mêler de cette affaire, j'ai cherché moi-même un bon parti pour Hermine.

Sa femme jeta sur lui un coup d'œil anxieux.

— Quel enfantillage! dit-il en riant. Vous êtes là à trembler comme si j'étais capable de faire faire un mauvais mariage à ma fille. Ne craignez rien, le mari que je lui destine est presque aussi riche que nous, et, quoiqu'il fasse encore le commerce, il est d'une famille ancienne et estimée. Les Pottewal... ?

— Pottewal, le marchand de grains! s'écria la dame en pâlissant. O ciel! ce n'est pas possible!

— Pas possible? Et pourquoi? Depuis le décès du père Pottewal, son fils unique Francis est à la tête d'une fortune considérable.

— Mais il est déjà vieux, il ne connaît peut-être pas notre fille Hermine, murmura la femme tremblant d'émotion.

— Trente-huit ans. C'est la maturité de l'homme. Alors seulement on a de l'expérience; alors seulement on ne court plus le danger de devenir un prodigue ou de mal gérer ses affaires.

— Ah! Boniface, n'obligez pas mon Hermine à se

marier sans amour! Ne la rendez pas malheureuse pour toute sa vie!

— Malheureuse? répéta M. Romys. Nous aussi, nous nous sommes mariés presque sans nous connaître. Sommes-nous malheureux? Cela nous a-t-il empêchés de réussir et d'agmenter nos biens? De l'amour? Allez donc au marché avec cela pour acheter du beurre! Qu'est-ce que le mariage pour des gens aisés, sinon l'association de deux fortunes et un moyen de rehausser la considération des familles? M. Pottewal le comprend également ainsi. Il veut se marier pour avoir une femme de ménage, pour qu'il y ait quelqu'un qui surveille ce qui se passe chez lui lorsqu'il est en voyage pour son commerce. Il avait un vieux maître-ouvrier auquel il pouvait se fier comme à lui-même. Ce serviteur est mort depuis trois mois; Pottewal est seul maintenant. Il s'est plaint à moi de son embarras, et je lui ai fait comprendre qu'une union entre nos deux familles ne serait pas une mauvaise affaire, aussi bien pour lui que pour nous.

— Hélas! hélas! M. Pottewal a besoin d'une servante, et vous lui donnez votre enfant! dit la mère effrayée, d'une voix faible et en cachant son visage dans ses deux mains.

— Comment, une servante? demanda Boniface. Êtes-vous donc ma servante? Je sais bien ce que vous avez en tête, vous, aussi bien que l'oncle Jean et la tante Marie; vous souhaitez qu'Hermine se marie avec le premier de ces jeunes sauteurs de Bruxelles qui se présentera. Et je vous dirai franchement ce qui m'engage à me presser si fort: Ernest Decock, qui croit en savoir assez maintenant pour venir chercher

de l'occupation à Bruxelles en qualité d'ingénieur des travaux publics, va revenir d'Angleterre. Ce garçon m'a toujours inspiré de la défiance. Il a eu autrefois l'occasion de voir plusieurs fois Hermine à Schaerbeek. Elle parle encore de lui beaucoup trop souvent. Ce n'est pas que j'aie découvert chez Hermine autre chose qu'une amitié très-innocente pour Ernest Decock; mais je crains que l'oncle Jean et la tante Marie n'inspirent à notre fille de dangereux projets. Ernest est pauvre ; son père a fait de mauvaises affaires et ne lui a pas laissé trente mille francs. Vous comprenez donc bien qu'il n'y a pas à hésiter. M. Pottewal est contraint de se marier : si ce n'est pas avec Hermine, ce sera avec la fille de M. Cortbeen, qui l'a déjà fait tâter à ce sujet par madame Kwas. Pareilles occasions sont trop rares à Darlingen pour laisser échapper celle-ci.

Madame Romys, la tête penchée, les yeux baissés, demeurait sans faire un mouvement. Peut-être la dureté égoïste de son mari, sous laquelle elle ployait depuis près de trente-cinq ans, lui avait-elle enlevé toute sa force morale et l'avait-elle fait tomber dans un découragement maladif. Du reste, elle sentait que ni ses prières ni ses larmes n'auraient aucun pouvoir contre la fatale résolution de Romys, et, quoiqu'il y allât du bonheur de son Hermine chérie, elle ne trouvait pas dans son âme la force de s'élever contre la volonté despotique de son mari.

— Votre résistance ne m'étonne pas, reprit Boniface Romys. Je m'y attendais. Il serait bien étonnant qu'une fois en votre vie vous approuvassiez ce que j'ai jugé utile. Vous pouvez pleurer tant qu'il vous plaira, mais faites attention à ce que je vous dis. Dès qu'Her-

mine sera de retour, je ferai avertir M. Pottewal. Il viendra prendre le café avec nous. Si vous étiez assez imprudente ou assez folle pour ne pas l'accueillir comme il convient, vous auriez lieu de vous en repentir. Dites à Hermine un mot défavorable, et vous verrez comme je sais rester maître dans ma maison. Ah! vous croyez que l'oncle Jean pourrait me...

On frappa à la porte de l'appartement.

— Mon père, n'y a-t-il pas d'empêchement? demanda une voix au dehors.

— Bah! entre toujours, Thérèse, cria Boniface Romys.

— Tiens! pourquoi maman pleure-t-elle encore? demanda la demoiselle en entrant dans la chambre.

— C'est toujours la même chose, tu le sais bien, répondit le père. Thérèse, tu entendras mieux raison. J'ai annoncé à ta mère qu'Hermine va se marier.

— Se marier! Hermine se marier! interrompit Thérèse pâlissant. Mais qu'est-ce que cela? Vous plaisantez sans doute, mon père?

— Non, je ne plaisante pas du tout; c'est arrêté, et cela se fera. Francis Pottewal, le riche marchand de grains, devient ton beau-frère.

— On m'a donc indignement trompée depuis mon enfance? s'écria Thérèse dont les lèvres frémissaient, tandis qu'elle regardait son père en face avec une expression qui n'était rien moins que respectueuse. Quoi! on me fait rester fille pour que la fortune de la famille ne soit pas divisée, et maintenant qu'il n'est peut-être plus temps pour moi, on arrange pour ma sœur un brillant mariage?

— Mais laisse-moi donc te faire comprendre...

— Comprendre? Je ne comprends que trop bien,

poursuivit Thérèse avec une irritation croissante. Si je meurs, Hermine possédera toute la fortune de la famille; et, si elle meurt, je n'hériterai rien de son côté. C'est ainsi que l'on vole la pauvre Thérèse. Tout pour Hermine; pour moi, repoussée, rien!

— Te tairas-tu, à la fin? s'écria Romys. Tu bavardes comme une pie sans savoir ce que tu dis. Écoute, et tu reconnaîtras qu'il y a pour toi plus d'un avantage dans ce mariage. Chacun peut mourir; s'il arrivait que M. Pottewal et ta sœur n'eussent pas d'enfants et qu'ils quittassent ce monde avant toi, sais-tu, fille étourdie, combien tu serais riche? Tu posséderais à toi seule notre fortune, la fortune de l'oncle Jean et la fortune des Pottewal; ensemble un million, bien plus d'un million!

La chance de devenir un jour si colossalement riche fit une profonde impression sur l'esprit de mademoiselle Romys. Elle suspendit son jugement, et sourit intérieurement à cette séduisante espérance. Mais soudain une pénible clarté parut se faire dans son esprit :

— Mon père, mon père! vous cherchez à m'aveugler, dit-elle avec un accent de reproche. Je vois bien ce qui se passe. Hermine se mariera; elle sera riche; elle aura des enfants, l'heureuse créature! tandis que, moi, j'userai ici ma vie, seule et délaissée. Je serai morte avant Hermine; elle seule peut tout posséder. Vous faites de moi la victime de ma sœur; vous me sacrifiez!

— Folie que tout cela! Tu deviens aussi déraisonnable que ta mère, et je ne m'étonnerais pas de te voir également fondre en pleurs. Je m'en embarrasserais fort

peu, du reste. Le mariage que j'ai résolu est au plus haut point avantageux pour notre famille. Le bien-être, l'élévation et l'honneur de la famille vont avant tout. Que cela te plaise ou non, dans deux mois Hermine sera madame Pottewal, ou j'y perdrai mon nom de Boniface Romys. On ne dira pas un mot de ce mariage à Hermine avant que je lui en aie parlé moi-même.

Madame Romys se leva et étendit les mains vers son mari en lui disant avec un accent de prière :

— O Boniface ! revenez sur votre décision ! Donnez au moins un peu de temps à notre Hermine... Voyons d'abord si elle peut ressentir quelque affection pour M. Pottewal. Attendez, pour décider si irrévocablement du sort de notre pauvre fille, qu'elle connaisse au moins l'homme que vous lui destinez. Non, non, soyez bon et écoutez mes conseils ; ne vendez pas mon enfant pour une poignée d'or.

Son mari souriait d'un air railleur et il allait repousser par des paroles amères l'humble et triste prière de sa femme, quand la maison retentit tout à coup d'un bruit éclatant de porcelaines qui se cassent, comme si on avait laissé tomber une pile d'assiettes.

M. Romys pâlit et rougit alternativement : il grinça des dents, frappa du pied, et s'écria avec fureur :

— Malédiction ! Voilà ce que c'est ! Toute la vaisselle en pièces. Je jette Sophie dans la rue, je la fais emprisonner, cette voleuse.

Sa femme, tout en pleurs, courut après lui pour le retenir ; mais il avait déjà descendu l'escalier, suivi de Thérèse.

Madame Romys resta toute tremblante dans la cham-

bre, écoutant avec anxiété les paroles grossières qui montaient du rez-de-chaussée jusqu'au premier étage. Elle leva tristement les yeux au ciel, et dit en soupirant.

— O Seigneur ! pitié pour mon enfant ! Vous avez permis que je me marie sans amour : voyez mon sort !

II

La servante Sophie était assise dans la cuisine, occupée à peler des carottes sur une table. De temps en temps, une larme venait mouiller sa paupière, et son regard, fixé sur le sol, était plein d'amères réflexions. Tout était si tranquille dans la maison, que les soupirs de la vieille femme, bien que très-légers, s'entendaient comme si des sanglots violents s'élevaient de sa poitrine oppressée.

La porte s'ouvrit, et une vieille dame entra. Celle-ci, avant de la refermer, allongea encore une fois la tête dans le corridor pour voir si personne ne l'avait suivie ; puis elle dit à la servante à voix basse :

— Allons, Sophie, il ne faut plus pleurer. La colère de M. Romys se calmera, et vous pourrez certainement rester.

— Oui, madame, répondit la servante, je puis rester encore ; mais monsieur me fait payer vingt-cinq francs pour le bris d'une vieille soupière qui était fendue depuis bien des années. D'ici à deux mois, je ne recevrai plus de gages.

— Il reviendra également sur cette décision, Sophie; ayez bon courage.

— Je n'ose pas l'espérer, soupira la servante en continuant à pleurer tout bas; monsieur m'a encore déclaré ce matin que rien au monde ne pourrait le déterminer à diminuer ma perte d'un simple franc. Je ne me désolerais pas ainsi de la perte de mes gages, madame, vous le savez bien; mais que vais-je faire pour payer, pendant ce temps-là, le loyer de ma pauvre sœur aveugle?

La vieille dame secoua la tête d'un air de compassion, mais elle ne répondit que par une plainte.

— Pauvre Sophie, vous êtes bien malheureuse, murmura-t-elle.

— Je ne pourrai plus longtemps rester ici, madame. reprit la servante. Depuis ma dernière indisposition, mes forces ont beaucoup diminué; je deviens vieille et caduque, monsieur s'en aperçoit... Que la volonté de Dieu s'accomplisse!... Il sera assez miséricordieux pour préserver la vieille Sophie des maladies. Peut-être pourrai-je, en travaillant aux champs, gagner, pendant quelques années encore, mon pain et le pain de ma sœur aveugle. Il me vient souvent à l'esprit que je ferais mieux de renoncer tout de suite à mon service.

— Vous pourriez nous quitter, Sophie? dit madame Romys en soupirant. Je vous en prie, ne pensez pas à cela. Hermine s'affligerait sincèrement de votre départ. Et moi, Sophie!

— Je le sais bien, madame. Hermine est douce et bonne pour moi; et s'il ne dépendait que de vous, je n'aurais qu'à bénir le ciel de m'avoir donné de si bons

maîtres. Aussi, si je dois quitter cette maison, je penserai souvent encore avec les larmes aux yeux à cette chère enfant que j'ai portée dans mes bras, et à vous, madame, à vous et à votre sort cruel...

— Vous vous trompez, Sophie, je suis contente de mon sort, interrompit madame Romys. Certes, il ne fait pas toujours gai ici; mais le proverbe dit vrai : « Chaque maison a sa croix ; » et peut-être ailleurs les choses vont-elles encore plus mal que chez nous. Je le répète, ayez bon espoir.

— Oh ! non, madame, il n'y a plus d'espoir ! dit la servante en sanglotant, tandis qu'elle cachait sa figure dans ses deux mains ; mademoiselle Thérèse ne peut plus me souffrir ni me voir devant ses yeux. C'est incompréhensible : elle, si bonne et si charitable pour les petits enfants, elle est sans cœur pour une pauvre femme usée !

Une étrange expression de pitié et d'hésitation se lisait sur le visage de la vieille dame. Elle ouvrit la porte de la cuisine, s'assura que personne ne se trouvait dans le corridor, referma la porte, et demanda :

— Sophie, si vous pouviez donner quelques à-compte aux personnes qui prennent soin de votre sœur, consentiraient-elles à attendre pour le payement intégral de votre dette ?

— Peut-être bien, madame. Ils en ont tant besoin eux-mêmes !

Madame Romys mit quelques pièces de monnaie dans la main de la servante en disant :

— Tenez, Sophie, voilà un peu d'argent sur vos gages de ce mois-ci. Puisse-t-il vous consoler de votre chagrin, mais n'en dites rien à Thérèse ; M. Romys en

serait informé. Et maintenant, réjouissez-vous. Hermine revient cette après-midi. Je lui dirai que vous vous trouvez dans un triste embarras; elle aura de l'argent, elle vous aidera. N'ayez nulle crainte : votre pauvre sœur aveugle n'aura point à souffrir de l'accident d'hier. Continuez tranquillement votre ouvrage; j'entends Thérèse qui se lève là-haut; elle vient peut-être voir où je reste si longtemps. Bon courage, bon courage...

Elle se disposait à quitter la cuisine, mais tout à coup on entendit dans la rue un bruit de roues qui s'arrêtaient devant la porte de la maison. Madame Romys, tout émue, écouta, et la servante se leva avec un sourire d'espoir qui brillait à travers ses larmes.

Le bruit de la sonnette retentit dans le vestibule.

— Ah! la voilà! voilà Hermine! s'écria la servante en s'élançant vers la porte.

Un instant après, une charmante jeune fille sautait au cou de la vieille dame et l'embrassait à plusieurs reprises avec une tendre effusion et toute sorte d'exclamations joyeuses.

— Il y a des larmes dans vos yeux, ma chère mère! s'écria-t-elle. Des larmes d'amour pour moi? Vous êtes émue de joie parce que votre Hermine revient. Ah! béni soit Dieu qui m'accorde encore le bonheur de presser ma bonne mère dans mes bras... Mille amitiés de mon oncle Jean et de ma tante Marie. Ils viendront vous voir. J'apporte un cadeau pour vous et pour ma sœur Thérèse : toute sorte de belles et magnifiques choses. — Où est papa? N'est-il pas à la maison? O maman! séchez ces larmes; nous allons avoir beaucoup de plaisir. Mon oncle Jean m'a acheté les plus jolies musiques nouvelles

qu'il y ait à Bruxelles... Et notre bonne Sophie, qui ne songe qu'à prendre soin de mes bagages! J'allais presque l'oublier.

En achevant ces mots, elle courut à la rencontre de la vieille servante et l'embrassa avec les démonstrations d'une véritable amitié.

En ce moment, Thérèse descendait du premier étage et mettait le pied dans le vestibule. Elle s'approcha vivement de sa sœur, avec un visage courroucé, la prit par le bras, et voulut l'éloigner de la servante en lui disant avec colère :

— Quelles sont ces manières? Respecte-toi donc toi-même. A peine de retour à la maison, tu recommences tes extravagances. Papa le saura!

—Ah! Thérèse, Thérèse, bonjour, souhaite-moi donc la bienvenue.

Elle ouvrit les bras pour donner à sa sœur le baiser du joyeux retour; mais Thérèse ne se prêta qu'à demi et de mauvaise grâce à cette démonstration, et fit un pas en arrière en grommelant des paroles de blâme.

— Toujours de mauvaise humeur! dit Hermine en riant; tu seras plus gaie tout à l'heure; tu verras, Thérèse, j'ai un présent que l'oncle Jean t'envoie: quelque chose de beau et de riche, de merveilleux et du tout dernier goût... Mais comment vont mes fleurs, mes poissons rouges, mes oiseaux? Je suis impatiente de les voir. En a-t-on eu bien soin, ma sœur? Vivent-ils encore tous?

— Qu'est-ce que j'en sais? grogna Thérèse. Je ne m'occupe point de semblables enfantillages.

— Ne t'inquiète pas, Hermine, répondit la vieille

dame; Sophie en a eu soin comme une mère de ses enfants.

— Merci, merci, Sophie! s'écria la jeune fille. J'ai rapporté aussi quelque chose pour vous, qui êtes si bonne pour moi. Allons au jardin maintenant, maman. Que les petits de mes tourterelles doivent être devenus grands!

Ce disant, elle ouvrit la porte du vestibule. Avant qu'on pût la suivre, elle avait déjà, légère comme une biche, gagné le jardin et courait, en bondissant et en poussant des cris de joie et d'admiration, dans les allées sablées, pour saluer les fleurs et les oiseaux qu'elle aimait.

Hermine était une belle et ravissante jeune fille avec de magnifiques cheveux blonds et soyeux, et de grands yeux bleus. Elle était plus petite que sa sœur Thérèse, mais sa taille fine et bien prise était d'une grande élégance. Le tendre incarnat de la jeunesse et de la santé colorait ses joues; dans son doux regard brillaient la joie, la confiance, l'espoir et le courage, ces perles de la vie. Son costume était en rapport avec son âge, — dix-sept ans, — simple et charmant. Elle était vêtue d'une étoffe légère, aux vives couleurs, parmi lesquelles le rose se mariait harmonieusement avec le blanc de lis. Un châle de dentelle diaphane lui couvrait les épaules et flottait derrière elle au gré du vent, pendant qu'elle bondissait dans les allées du jardin avec une joie bruyante. Un artiste qui eût voulu personnifier le printemps sous une forme humaine n'en eût pu trouver une plus fidèle image que cette fraîche jeune fille.

Lorsqu'elle eut vu en courant toutes ses fleurs et tous

ses oiseaux, elle prit le bras de la vieille dame et dit avec enjouement :

— Maman, je me suis promenée si souvent avec mon oncle Jean et ma tante Marie au Jardin zoologique de Bruxelles! Il y a là toute sorte d'animaux sauvages! Si vous voyiez les grimaces et les folles gambades des singes, vous vous feriez mal à force de rire. Il y a aussi des oiseaux si jolis et de couleurs si éclatantes, qu'on est tenté de croire qu'ils sont peints. Mais les plus beaux sont de gentilles petites perruches d'un vert charmant, aussi uni qu'un jeune gazon de mai. L'oncle Jean va m'acheter deux de ces perruches, et en outre un perroquet blanc avec une huppe sur la tête, et qui sait parler. Je lui apprendrai à dire : « Maman, chère maman, » et vous vous imaginerez que c'est moi qui vous appelle toujours. Ah! ah! ce sera drôle... Mais vous semblez triste, et Sophie aussi. Qu'est-ce donc qui vous trouble l'esprit, chère maman?

Madame Romys essaya de sourire, et murmura quelques paroles pour faire croire à sa fille que rien ne l'inquiétait.

— Dieu merci, je me trompe! s'écria Hermine. Venez, maman, je vous fatiguerais; montons. Que Sophie apporte les deux boîtes carrées; je vous remettrai, ainsi qu'à ma sœur, les cadeaux de l'oncle Jean.

Peu d'instants après qu'elles furent entrées dans une chambre au premier, la servante apporta les deux boîtes demandées. Hermine en ouvrit une, en tira deux objets, et dit :

— Tenez, mère, voici pour vous : un beau bonnet de dentelles du plus riche magasin de la rue de la Madeleine. Une charmante coiffure! Et puis un turban en

velours noir et rouge, pour vous parer quand nous recevrons du monde ou quand nous irons passer la soirée en ville. Le turban est un cadeau de l'oncle Jean, et le bonnet de la tante Marie. Ils souhaitent que cela vous plaise, et me chargent de vous faire mille amitiés. Mais soyez donc gaie, mère, car vraiment vous me feriez croire que vous avez du chagrin.

— O ma chère enfant, je suis bien heureuse, uniquement de te voir et de t'entendre. Je suis enchantée des beaux cadeaux de mon frère et de ma sœur.

— A ton tour maintenant, Thérèse, dit la jeune fille en tirant de la boîte un autre objet qu'elle déplia. Que dis-tu de cela? Une mantille de soie à fond vert avec des reflets d'or, et une garniture de dentelles véritables, et faite d'après la toute dernière mode. Attends, je vais la mettre sur mes épaules; tu verras comme elle fait bon effet.

— Cette comédie est inutile, murmura Thérèse en jetant la mantille sur la table. Que puis-je faire de cela? Crois-tu que je courrai par les rues avec ces couleurs qui me feraient ressembler à un chardonneret? L'oncle Jean ferait mieux d'épargner son argent que de dépenser l'héritage de la famille à de pareils chiffons.

— Oui, ma sœur, je lui ai dit aussi que tu aimais mieux le noir; mais, tu le sais, il est pour les couleurs vives et gaies. Il croit bien faire, et ta mantille est vraiment jolie.

—Pour une sotte comme toi, grommela Thérèse avec amertume.

— Je te remercie, ma sœur, de tes aimables paroles, dit Hermine en riant, sans paraître offensée le moins du monde.

Et, comme si elle eût oublié sur-le-champ cette piquante repartie, elle ouvrit l'autre boîte, et dit à Sophie :

— Vous serez la plus contente de toutes, Sophie ; je savais bien que vous prendriez soin de mes fleurs et de mes oiseaux, et j'ai prié mon oncle Jean de ne pas vous oublier. Voici quelques aunes de mérinos français pour vous faire une robe des dimanches... Et si vous saviez, Sophie, ce que j'ai encore dans la boîte, quoique ce ne soit pas pour vous, vos yeux verseraient des larmes; car je sais bien ce que vous aimez le mieux. Tenez, c'est une pièce de cotonnade de près de douze aunes. Avec cela, on peut habiller une femme à neuf, des pieds à la tête. Sophie, c'est un cadeau pour votre sœur aveugle...

Comme Hermine l'avait prédit, des larmes d'attendrissement et de reconnaissance roulèrent sur les joues de la vieille servante. A peine put-elle bégayer quelques mots de remercîment.

— Tenez, ma bonne Sophie, reprit la jeune fille, prenez toute la boîte. Il y a encore quelque chose dedans. Mon oncle Jean, qui ne fait jamais rien à demi, quand il veut faire plaisir à quelqu'un, a mis au fond de la grande boîte une autre boîte toute petite. Vous y trouverez l'argent nécessaire pour payer la façon des robes.

Profondément touchée, surtout de ce dernier présent, qui lui permettrait peut-être de payer l'entretien de sa sœur aveugle, Sophie baisa les mains d'Hermine, et sortit de la chambre en chancelant sur ses jambes, et portant la grande boîte sous son bras.

— Quand mon père apprendra cette incroyable

dissipation!... grommela Thérèse entre ses dents. C'est une honte! gaspiller si follement le patrimoine de la famille!

Madame Romys, touchée de la joie de la servante, attira Hermine contre son cœur et l'embrassa.

— Maintenant, mon enfant, reprit-elle, t'es-tu bien amusée, dis-nous; pendant ces six longues semaines d'absence j'étais inquiète, parce que tu as annoncé ton retour quatre jours plus tôt que le temps fixé. Est-il arrivé quelque chose?

— Pas du tout, maman. Mon oncle Jean m'a dit que c'était vous qui me priiez de revenir à la maison.

— Moi? s'écria madame Romys avec étonnement. Non, Hermine, je n'abrégerais pas les heures joyeuses de ton séjour chez mon frère et ma sœur.

— Tiens, tiens, pourquoi l'oncle Jean m'aurait-il trompée, murmura la jeune fille pensive. Peut-être mon père lui a-t-il dit que je devais revenir à la maison. C'est égal, je ne suis pas moins heureuse de vous revoir, maman; mais j'aurais bien voulu rester quelques jours de plus : Ernest Decock revient d'Angleterre. J'étais bien curieuse de le voir! Peut-être sera-t-il si changé, que j'aurai peine à le reconnaître. Il habitera Bruxelles. Il est ingénieur de travaux publics, et l'oncle Jean dit qu'il est extraordinairement instruit dans sa partie; car, maman, il est, depuis des années, l'élève favori du célèbre Stephenson, qu'il a aidé à diriger des travaux gigantesques. Dans ses lettres à l'oncle Jean, il parle comme s'il était certain de devenir très-riche. Je le voudrais bien. Ce bon Ernest, je penserai à lui dans mes prières, et demanderai à Dieu de le faire réussir comme il le mérite.

La vieille dame parut trembler en entendant ces mots. Les larmes lui vinrent aux yeux, et elle leva ses regards vers le ciel avec un profond soupir.

— Oui, prie Dieu, ma pauvre Hermine, soupira-t-elle, car aujourd'hui peut-être...

Mais Thérèse jeta à sa mère un coup d'œil plein de reproches qui fit expirer la phrase sur ses lèvres.

— Qu'est-ce, chère mère? que voulez-vous dire? demanda Hermine. Vous semblez effrayée.

— Rien, mon enfant; ce n'est rien, répondit-elle tout bas.

Un double coup de sonnette se fit entendre.

— Voilà papa! s'écria Thérèse avec un rire triomphant. Je suis curieuse de savoir ce qu'il dira des scandaleuses prodigalités de l'oncle Jean.

— Ah! voilà papa! répéta Hermine en s'élançant dans l'escalier.

Sa voix retentit dans la maison. On l'entendit crier :

— Papa! cher papa! voici votre Hermine. Bonjour! bonjour!

Lorsqu'ils entrèrent tous deux dans la chambre, Hermine tenait encore le bras passé autour du cou de son père, qui lui dit d'un ton à demi amical, à demi impatient.

— Là! là! c'est bien, cesse, pour l'amour de Dieu, toutes ces embrassades. Ne dirait-on pas que tu reviens d'Amérique! Comme te voilà encore attifée! comme une gravure de modes de Bruxelles. Allons, allons! ne parlons pas de cela à présent. Je n'ai plus longtemps à m'en mêler. Tu deviens une femme, et tu es assez grande pour savoir ce que tu as à faire.

Hermine ouvrit la boîte qui était restée sur la table, et offrit à son père un beau portefeuille en cuir de Russie, cadeau de l'oncle Jean. Boniface Romys se montra charmé de ce cadeau, parce que son portefeuille habituel tombait presque en pièces à force de vétusté, et que cela le dispensait d'en acheter un nouveau. Il paraissait fort content, et, lorsque Thérèse se mit à faire une sortie contre l'oncle Jean et à énumérer, avec des paroles amères, toutes les futilités qu'Hermine avait rapportées, même pour la servante et pour sa sœur aveugle, son père blâma ses critiques, et lui ferma la bouche en disant que ce n'était pas le moment de parler de cela.

Il écouta longtemps avec un plaisir apparent ce qu'Hermine lui dit de l'oncle Jean, de la tante Marie, de Bruxelles et de tous les plaisirs qu'elle y avait goûtés. Mais il était visiblement distrait et paraissait parfois s'absorber dans ses pensées.

Lorsque enfin la conversation commença à perdre de son animation, parce qu'Hermine avait fini de raconter tout ce qu'elle savait, M. Romys se leva de son siége, regarda sa femme en face avec une sorte de sévérité, et, d'un air d'intelligence, adressa également à Thérèse un coup d'œil impérieux, puis il dit :

— Parlons maintenant d'une chose sérieuse et importante, mon enfant. Il est bien juste que, puisque j'ai une bonne nouvelle pour toi, je ne veuille pas tarder plus longtemps à te l'apprendre, pour que tu t'en réjouisses avec nous. Te voilà arrivée à l'âge de raison, et, comme tes goûts ne permettent pas de croire que tu as envie de rester jeune fille, il est du devoir de tes parents de te chercher un parti convenable.

— Mais, papa, vous m'effrayez, bégaya la jeune fille; je suis...

— Laisse-moi parler et ne m'interromps pas, reprit Romys d'un ton bref. Pas de jugements précipités. Tu seras contente, te dis-je, dès que tu sauras ce que j'ai fait pour toi. Les gens comme il faut doivent tâcher, par tous les moyens, d'augmenter la considération et la fortune de leur famille, et celui qui ne se soumet pas de bon gré à cette loi est étourdi et imprévoyant. Mais toi, Hermine, tu n'as certes pas à te plaindre, car l'homme que tu vas épouser...

—Épouser? me marier, moi? s'écria la jeune fille toute tremblante. Oh ! papa, je suis bien trop jeune !

— Tu es assez âgée, mon enfant.

— Mais je ne veux pas vous quitter ! Je veux rester près de ma bonne mère !

Boniface Romys pressa les mains tremblantes de sa fille et dit avec une sorte de joyeuse exaltation :

— Impatiente enfant, écoute et juge du bonheur qui t'arrive : ton futur époux est un homme dont la fortune dépasse quatre cent mille francs; il porte un des noms les plus estimés de Darlingen. C'est Francis Pottewal, le marchand de grains du boulevard.

— O ciel ! mais je ne le connais pas, soupira Hermine.

— Il a trente-huit ans à peine, dit Thérèse avec une ironie cachée.

— Tu ne le connais pas? C'est d'autant mieux, observa le père; si tu ne l'aimes pas d'avance, tu ne peux du moins pas éprouver d'aversion pour lui.

— Non ! non ! papa, je ne veux pas me marier, je ne me marierai pas, je veux rester avec vous.

— Hermine! dit le père d'une voix aigre dont le seul ton fit frissonner la jeune fille ; Hermine ! tu sais que je ne reviens pas légèrement sur une résolution prise. La dignité et l'élévation de notre famille sont ici en jeu. Pourquoi te montrer désobéissante et te regimber contre une chose que tu sais être irrévocable?

La jeune fille fondit en larmes et se jeta en sanglotant au cou de sa mère, pendant qu'elle disait :

— Maman, aidez-moi! aidez-moi ! Moi, me marier avec un homme que je ne connais pas? Oh ! je vous en supplie, tâchez de conjurer cet arrêt cruel. Je suis encore si jeune, l'idée du mariage me remplit d'une frayeur mortelle.

Madame Romys était pâle et ses yeux brillaient de larmes retenues ; sous le regard menaçant de son mari, elle paraissait encore plus effrayée que sa fille. Elle murmura d'une voix à peine intelligible :

— Hermine ! ma bonne Hermine! prends courage, ne pleure pas si amèrement. Dieu veillera sur toi, il te rendra heureuse dans ton nouvel état.

— Que signifie ceci, Julie? s'écria son mari avec une violente colère, croyant qu'elle encourageait Hermine dans sa résistance. Parlez à voix haute : j'espère que vous vous garderiez bien de donner de mauvais conseils à votre fille.

— Mais, par pitié ! Boniface, laissez-lui le temps de se calmer. Ne soyez pas inflexible pour une pauvre innocente enfant. N'y a-t-il pas moyen de différer ce mariage?

— Quoi ! différer? dit son mari en ricanant. Vous voulez me mettre en courroux? Eh bien, je dis qu'Hermine se soumettra, se soumettra de bonne grâce; sinon,

vous verrez que personne ne peut me résister dans ma maison, et qu'il faut qu'on plie ou qu'on se brise. Faites-y bien attention, Julie, si j'ai à me plaindre plus longtemps de la désobéissance de ma fille, c'est sur vous que j'en rejetterai la faute. Soyez sûre que vous vous en repentirez.

Effrayée de la menace faite à sa mère, la jeune fille se leva, sauta au cou de son père, et s'écria en arrosant sa poitrine de ses pleurs :

— O papa ! ne vous fâchez pas contre ma mère, je me soumettrai. Je crois que vous voulez le bien de votre enfant. Pardon ! j'ai tort. Je ne pleurerai plus, je ne me plaindrai plus. Décidez de moi selon votre volonté.

— C'est bien, assieds-toi, répondit M. Romys.

Hermine se laissa tomber sur une chaise et mit ses mains devant ses yeux. Elle soupirait douloureusement et comprimait de timides sanglots. La mère pleurait aussi tout bas. Thérèse regarda sa sœur avec une expression moqueuse, et haussa les épaules en murmurant en elle-même :

— Quel enfantillage ! un brillant mariage, une fortune de quatre cent mille francs ! Que lui faudrait-il donc ?

Le père se mit à marcher dans la chambre avec impatience. Au bout de quelques instants, il s'arrêta tout à coup devant sa fille en pleurs, et lui dit :

Ah çà ! cela a-t-il duré assez longtemps ? cesse de
e le veux ! Et vous aussi, Julie ! Je ne suis pas
à supporter plus longtemps cette inutile co-

papa ! papa ! que diront l'oncle Jean et la
e de votre résolution ? demanda Hermine en

soupirant. Attendez, je vous en conjure, jusqu'à ce qu'ils en aient connaissance !

— Ainsi, tu as conservé l'espoir que ma résolution n'est pas irrévocable? Bien sûr que j'appellerai les mêle-tout de Schaerbeek, pour qu'ils viennent me contrarier et m'ennuyer ! Je sais qu'ils voudraient voir abaisser notre famille par une union disproportionnée. Non ! non ! ils n'en auront pas connaissance avant que les choses soient trop loin pour qu'ils puissent les empêcher. Voyons, Hermine, dois-je me faire encore du mauvais sang? dois-je employer la violence, ou es-tu prête à m'obéir?

— Dieu aura pitié de moi et me donnera le courage de me soumettre, mon père, répondit la jeune fille d'une voix sourde et désolée, comme si son cœur se brisait dans sa poitrine. Je vous obéirai !

— Sans arrière-pensée? de bon gré?

— Avec soumission, avec bonne volonté, mon père.

— Eh bien, abrégeons ce fastidieux entretien, dit Boniface Romys d'un ton moins dur, qui prouvait qu'il était satisfait de la déférence de sa fille. Écoutez bien toutes, pour que je ne sois pas obligé de le dire deux fois, et gravez-vous bien dans l'esprit que je ne pardonnerai pas si quelqu'un agit contre mes désirs. M. Pottewal viendra prendre le café avec nous après-demain dans l'après-midi. Voici comment j'ai arrangé cette visite, d'accord avec lui : il sonnera et me demandera, comme s'il venait me parler de quelque affaire. Pendant ce temps, vous vous mettrez à table et vous verserez le café, pour que vous ayez l'air d'être surprises par une visite inattendue. J'introduirai alors M. Pot-

tewal, et l'engagerai à prendre une tasse de café avec nous. Il acceptera. Vous lui ferez toutes un accueil cordial, vous lui montrerez un visage aimable, et vous serez très-polies. Nous causerons d'abord de choses insignifiantes. Finalement, je m'en irai au jardin avec votre mère ; Thérèse et Hermine resteront seules avec M. Pottewal. Alors il fera sa déclaration, et Hermine répondra que, dans tous les cas, elle n'a pas d'autre volonté que la volonté de son père; mais qu'en cette circonstance, elle s'estime heureuse de l'alliance honorable de nos deux familles, *et cœtera*. Cela dépendra des paroles de Pottewal lui-même... Vas-tu recommencer à pleurer? Soit ; ces larmes ne changeront rien à l'affaire d'ailleurs, pourvu que tu te tiennes convenablement après-demain. Fais-bien attention, Hermine, et vous aussi, Julie. Je veux, je veux, entendez-vous! que M. Pottewal ne remarque pas, du moins, qu'il n'est pas le bienvenu auprès de vous ; qu'on soit amical, que l'on cause, et qu'on fasse toilette. Surtout pas de larmes, pas une seule, ou je saurai bien vous mettre à la raison. Pour vous rendre fortes, vous n'avez qu'à bien vous pénétrer de ceci : que ce mariage est irrévocable, aussi irrévocable que si Hermine était déjà mariée à la mairie et à l'église. Assez ; pensez-y et épargnez-vous à vous-mêmes des chagrins inutiles, et à moi une légitime colère.

A ces mots, il quitta la chambre et ferma la porte avec violence.

Hermine cacha son visage et ses pleurs dans le sein de sa mère, et bulbutia d'une voix étouffée :

— Maman ! maman ! je tremble, j'ai peur. Me marier avec un homme que je n'ai jamais vu ! sans inclination, sans amour ! Miséricorde, ô mon Dieu !

— Continue ! fais mourir notre pauvre père de chagrin ! grommela Thérèse.

III

Dans le faubourg de Schaerbeek, à Bruxelles, à l'extrémité d'une des rues situées entre le Jardin botanique et l'église de Sainte-Marie, s'élevait une belle maison moderne, moins remarquable par sa grandeur que par l'élégance de son architecture et par un aspect souriant à l'œil. De chaque côté de la façade s'ouvrait une porte d'entrée, et à côté de cette façade s'étendait un mur bas avec une grille en fer, au-dessus de laquelle quelques acacias laissaient pendre leur feuillage d'un vert tendre. Les balcons au-dessus des deux portes avaient la même apparence et étaient en fer travaillé, peint en vert et doré en partie. Il y avait donc deux habitations différentes sous un même toit, et chacune avait la jouissance d'un jardin séparé.

Dans une grande chambre du rez-de-chaussée de la maison de droite, se trouvait une dame âgée assise près de la fenêtre avec un livre sur les genoux, et qui paraissait complétement absorbée dans sa lecture. Ses lèvres remuaient, et elle secouait la tête d'un air approbateur aux paroles du livre qui portait en tête de ses pages : *Œuvres de Jacob Kats.*

La figure de cette dame, quoique très-ridée, avait encore la fraîcheur de la santé du corps, et était éclairée par le lumineux sourire de la santé du cœur. Ses yeux

étaient doux, et tous les traits de son visage semblaient avoir pris, par la longue habitude, une continuelle expression de bienveillance et de contentement. Quoique sa toilette simple fût en rapport avec son âge, un examen minutieux eût fait découvrir aisément que cette simplicité était plutôt une recherche et une preuve de goût qu'une preuve d'insouciance.

La chambre où elle se trouvait avait un air de remarquable élégance. Elle était richement tapissée, garnie de belles chaises et de belles tables; on y voyait un piano à queue et un secrétaire en mahogany d'une grande valeur. De nombreux objets étaient épars sur les tables et les chaises, ou pendaient à la muraille dans un désordre apparent.

Le piano était chargé de cahiers de musique, audessus desquels pendait un violoncelle. Un instrument semblable était debout sur le secrétaire. Des livres de différents formats et de différentes grosseurs étaient rangés sur des rayons, ou traînaient sur la cheminée et les fenêtres. Les murs étaient couverts de tableaux et de gravures de toute dimension, et de cadres pleins de papillons rares et de scarabées étincelants, de médailles et d'autres curiosités, parmi lesquelles on remarquait même une mosaïque montrant un échantillon de tous les marbres d'Italie. On voyait encore sur tous les meubles qui pouvaient porter quelque chose des statuettes de plâtre, des vases de Florence, des oiseaux empaillés, des fruits en cire, des groupes en bronze, et vingt autres objets d'art, tels que des miroirs concaves, des microscopes et des sphères.

Un visiteur ordinaire eût probablement pris cette chambre pour le cabinet de travail d'un homme qui

était à la fois un savant et un artiste ; mais un connaisseur se fût dit au premier coup d'œil qu'il se trouvait dans l'appartement d'une de ces personnes auxquelles on donne le nom d'amateurs.

Après avoir continué quelque temps sa lecture, la dame leva la tête, et son regard se perdit dans l'espace, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle venait de lire.

— C'est bien la vérité que proclame le sage poëte, murmura-t-elle : « C'est un paradis sur terre si vous vous mariez par pur amour. » La portée de ses vers eût été cependant plus incontestable s'il avait dit : « C'est un enfer en ce monde lorsqu'on se marie sans amour. » Du moins, ma pauvre sœur Julie en est, hélas ! un exemple frappant. Esclave, martyre, vivant comme une ombre, et soupirant peut-être après le repos du tombeau... Et en apparence contente, souffrant sans pouvoir se plaindre, étouffée par l'inexorable sentiment du devoir... Pauvre Julie ! si nos parents avaient su ce qu'ils faisaient, ah ! ils ne t'auraient pas forcée de te marier sans amour ; ils ne t'auraient pas donné pour femme à un homme sans cœur qui, par égoïsme, te refuse les droits d'épouse et te considère à peine comme sa servante, destinée par le mariage même à être le légitime objet de sa dureté !... Ne pensons plus à ces tristes choses ; c'est un malheur sans espoir ; une telle union ne finit que par la mort de la victime ou par la mort du tyran. Cruelle fatalité !

Elle se leva de son siége, secoua la tête avec force comme pour chasser définitivement ces pénibles pensées, et sortit de la chambre à pas lents.

Elle s'arrêta devant la porte de la cuisine, et dit à la servante :

— Catherine, avez-vous monté de l'eau fraîche? car Ernest va arriver tout à l'heure; il sera fatigué du voyage et désirera probablement se laver la figure et les mains.

— Oui! mademoiselle, tout est prêt là-haut. M. Ernest va t-il demeurer ici?

— Non; mais il restera chez nous quelques jours, peut-être quelques semaines, jusqu'à ce qu'il ait trouvé une maison convenable à Bruxelles.

— Ah! maintenant, je comprends pourquoi M. Blondeel insistait pour faire partir Hermine, dit la servante; en effet, mademoiselle, Ernest est un garçon bien tourné; Hermine est belle comme un ange. On peut dire de deux jeunes gens comme eux, les deux font la paire...

— C'est bien vrai, répondit la dame avec un sourire. On ne peut savoir, Catherine, ce que Dieu a décidé sur ce point; nous verrons cela dans deux ou trois ans.

— Encore si longtemps? s'écria la servante avec étonnement. Bon, bon, il passe tant d'eau dans la Senne en trois ans! S'il s'agissait de moi, je ne me résoudrais pas à une si longue incertitude. S'il prenait envie à M. Romys de donner Hermine à l'un ou l'autre des vieux riches de Darlingen?

Son interlocutrice frémit à l'idée d'un pareil mariage, mais elle reprit son calme et répondit :

— Je crois que vous avez raison, Catherine, c'est aussi mon sentiment, vous le savez; mais mon frère a là-dessus d'autres desseins. Espérons que tout ira pour le mieux, et que le bon Dieu préservera notre Hermine d'un si grand malheur. Je ne sais, Catherine... je devrais me réjouir du retour d'Ernest, et je suis triste

comme si j'étais menacée de quelque chose de désagréable. Je vais me promener un peu au jardin.

Elle entra dans le jardin planté de grands arbres, et entouré, le long des murs, de petits parterres de fleurs. Lorsqu'elle se fut promenée un peu dans les sentiers, elle se dirigea vers un pavillon de verdure qui s'élevait au fond du jardin; mais un coup de sonnette qui retentit à la porte de la maison lui fit tourner la tête.

La servante vint à elle, et dit avec un certain embarras :

— Mademoiselle, madame Kwas, de Darlingen, est là, qui voudrait vous parler.

— Madame Kwas? Que veut de moi cette bavarde? grommela la vieille demoiselle, visiblement contrariée. Vite, Catherine, allez dire que je ne suis pas à la maison.

— Elle vous a vue à travers la grille, mademoiselle. Je l'ai introduite dans le petit salon.

— Ainsi soit-il! il n'y a pas moyen de lui échapper. Tâchons d'en être bientôt débarrassée.

Elle rentra dans la maison et ouvrit la porte du salon.

Madame Kwas, de Darlingen, était une femme de moyenne taille, âgée de soixante ans environ, avec des membres et des traits qui avaient quelque chose de masculin. Son extérieur était dur et rude; sur sa lèvre supérieure se montrait une ombre transparente, comme s'il allait lui pousser des moustaches, et çà et là sur ses joues rugueuses apparaissait un poil long et frisé.

En voyant paraître mademoiselle Marie Blondeel, elle se leva et dit :

— Eh! bonjour, mademoiselle Blondeel. Je suis venue à Schaerbeek, près du Jardin botanique, pour recevoir une rente chez M. Stoffelaer, vous savez? Je dois y retourner cette après-midi. Crotte! c'est de la crotte, mademoiselle Blondeel. Des faiseurs d'embarras sans argent. Vous comprenez que, me trouvant si près de votre demeure, je ne puis être assez impolie pour quitter Schaerbeek sans venir vous rendre visite.

— Je vous remercie; malheureusement, j'ai mal à la tête aujourd'hui, balbutia mademoiselle Blondeel avec une nuance d'impatience.

— Mal à la tête? s'écria l'autre. C'est comme moi. Je n'ai mal à la tête qu'une seule fois l'an; mais cela dure depuis Pâques jusqu'au dimanche des Rameaux; — et mal à l'estomac, et mal au cœur! Je ne sais vraiment comment je puis vivre. Si je n'avais pas ma tabatière!...

Elle tira une boîte d'or de sa poche, aspira une bonne prise; puis elle s'écria tout à coup comme si elle se rappelait quelque chose :

— Ah çà! mademoiselle Marie, que dites-vous de votre nièce Thérèse? Auriez-vous jamais pu croire cela d'elle?

— Expliquez-vous; je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Allons, allons, pas tant de mystères, Marie; vous le savez, je connais tous les secrets de Darlingen, quoi qu'on face pour les cacher. Pourquoi donc feindre? Ce pauvre Pottewal, un niais bonasse, qui voudrait réparer ses péchés de jeunesse, et qui va choisir à cette fin une femme amusante comme la lune rousse et douce

comme un porc-épic ! C'est égal, il faut le reconnaître; le vieux Romys est plus malin que le diable, et il a manigancé là un mariage avantageux...

— Mais, je vous en prie, parlez clairement, madame Kwas, dit mademoiselle Blondeel, dont la curiosité était excitée au plus haut point.

— Et combien Boniface Romys donnera-t-il de dot à sa fille ? quand se marieront-ils?

— Mais je n'en sais rien, vous dis-je.

— Bah ! il y a quelque chose là-dessous, que je découvrirai aujourd'hui même. Les Romys tiennent la chose cachée. Mais bientôt je saurai tout jusque dans ses moindres détails.

— Ainsi, si je vous comprends bien, interrompit mademoiselle Blondeel, il serait question d'un mariage entre ma nièce Thérèse et Francis Pottewal, le marchand de grains ?

— C'est cela, Marie. Je m'étonne grandement que Romys ait pu consentir au mariage d'un de ses enfants. C'est un de ces hommes qui sont aveuglés à ce point par le désir de rassembler une grande fortune, qu'ils aimeraient mieux laisser éteindre leur famille que de voir leurs biens partagés. Il y a à Darlingen au moins vingt maisons riches uniquement composées de frères et de sœurs qui restent célibataires, pour conserver en son entier la fortune de la famille. Les insensés, qui ne prévoient pas qu'après leur mort le nom même de leur famille disparaîtra ! Ah ! alors, les cousins et les cousines se donneront du bon temps avec leur argent. C'est comme dit le proverbe, Marie : « Quand l'âne est mort, on fait des flûtes avec ses os. »

— Pottewal est un bon parti pour Thérèse. Il pos-

sède une bonne fortune, n'est-ce pas? demanda la vieille demoiselle.

— Qu'il soit aussi riche qu'on le dit, répliqua madame Kwas, je voudrais le voir pour le croire. Savez-vous bien que Francis Pottewal a dépensé et dépense encore beaucoup d'argent à Bruxelles? Il n'y a pas trois mois qu'il était assis aux *Frères Provençaux* avec un tas d'autres libertins, pleins de champagne jusqu'aux oreilles. Il était près de minuit quand ils quittèrent, en chancelant, cette table de Balthazar; et où sont-ils allés alors, le savez-vous, Marie? Ni moi non plus.

— Êtes-vous bien certaine, madame Kwas, que ma nièce Thérèse va se marier? Cela me paraît impossible.

— Impossible? Depuis un mois, Romys court deux ou trois fois par jour à la maison de Pottewal, et, lorsqu'il en sort, il rit et se frotte les mains comme un usurier qui a trompé quelqu'un.

— Mais cela ne signifie rien. Peut-être font-ils des affaires ensemble?

— Non, non, Romys ne fait pas des affaires; et, d'ailleurs, pourquoi serait-il allé chez le notaire de Pottewal? pourquoi lui aurait-il demandé les explications les plus précises sur l'état de la fortune de M. Francis?

— Tout cela n'est encore qu'un soupçon qui peut être sans fondement, et ne prouve pas qu'il soit vraiment question d'un mariage entre ma nièce Thérèse et M. Pottewal.

— Et si le notaire même me l'avait dit?

— En ce cas, je serais bien obligée de vous croire.

— Eh bien, pourquoi doutez-vous donc de ce que je dis? Mademoiselle Blondeel haussa les épaules.

— Tout bien considéré, dit-elle, qu'est-ce que cela me fait que Thérèse se marie, n'importe avec qui? Je souhaite qu'elle puisse être heureuse.

— Souhaitez plutôt cela à son futur époux... Bah! s'il trouve son purgatoire sur terre, il court d'autant moins le danger de brûler longtemps après.

Depuis le début de cette conversation, les deux dames s'étaient assises. Mademoiselle Blondeel se leva la première.

— Excusez-moi si je vous quitte, madame Kwas, dit-elle : j'ai des occupations très-pressées, et, en outre, ma tête me fait horriblement mal.

— Bah! bah! encore un petit instant, s'écria l'autre en la prenant par la main. Je suis fatiguée; laissez-moi me reposer un peu et ne me renvoyez pas ainsi, pour l'amour de Dieu! Asseyez-vous encore quelques minutes, je vous en prie. Dites-moi, Marie, pourquoi ne vous a-t-on pas vu à Darlingen depuis si longtemps? N'êtes-vous pas bien avec votre méchant beau-frère? Cela ne m'étonnerait pas; il aboie et mord à droite et à gauche comme un vrai bouledogue.

— Non, ce n'est pas cela; mais le séjour de Darlingen est si triste!

— Est-ce là la raison? demanda madame Kwas en prenant une nouvelle prise, comme si elle se préparait à une révélation importante; est-ce là la raison pour laquelle vous ne venez plus à Darlingen? Restez-en donc éloignée pour toujours. C'est aujourd'hui comme un tombeau, ou plutôt comme un véritable enfer. Les gens y sont gonflés de haine et de mépris. Ils

voudraient s'ôter le pain de la bouche les uns aux autres. Si quelqu'un a du bonheur et gagne de l'argent, ses voisins et ses connaissances voudraient l'empoisonner. On n'y entend que la médisance; on n'y voit que la ruse, l'hypocrisie et l'égoïsme. Chacun ferme sa maison et fuit son prochain pour cacher sa manière de vivre, pleine d'avarice, et ne pas être exposé à dépenser quelques francs. On dirait que Darlingen est habité par un tas de voleurs et de faux-monnayeurs qui craignent qu'on ne lise sur leur visage qui ils sont et quels ils sont, avares, trompeurs, stupides...

— Pardonnez-moi, madame Kwas, mais je n'ai pas le temps de prolonger cet entretien davantage, interrompit mademoiselle Marie avec un ton d'ennui et d'impatience. Je me soucie peu de la façon de vivre des gens de Darlingen et de ce qu'ils peuvent être. C'est leur affaire. Je vous souhaite le bonjour.

La vieille dame se leva tout d'une pièce, prit mademoiselle Blondeel par le bras, et dit, à moitié fâchée :

— Je partirai, puisque vous avez mal à la tête, je ne veux pas vous retenir contre votre gré; mais auparavant, vous écouterez cependant les preuves de la vérité de ce que j'avance. Sinon vous pourriez peut-être me regarder comme une mauvaise langue. Un petit moment, un tout petit moment encore. Je ne vous lâche pas.

— Je vous en supplie, finissez-en, ou je vous échappe par force.

— Ah! vous ne me croyez pas? Vous voulez dire peut-être que, du moins parmi les vieux riches, il y a

des gens comme il faut? Il y en a certainement par exception. Je suis une ancienne riche, Marie, et cependant je n'en puis pas dire beaucoup de bien. Leur unique préoccupation n'est-elle pas d'exprimer la dernière goutte de sueur de leurs malheureux fermiers, et ne poussent-ils pas l'avarice jusqu'à l'avidité la plus ignoble, oui, jusqu'à la tromperie? Vous secouez la tête! Un seul exemple : voilà deux mois, il y avait à Darlingen un concert au profit des pauvres; on n'y était admis que sur une invitation particulière, et on n'y avait convié que les plus riches familles. Il n'y avait pas d'entrée à payer; mais on devait faire le tour avec un plateau pour recueillir les aumônes. J'y étais, j'ai vu que chacun donnait une pièce d'argent. Eh bien, quand on compta la recette, on trouva dans le plateau quatre pièces de cuivre blanchies avec du mercure. N'est-ce pas horrible? Et dire que ce sont les plus riches habitants de Darlingen qui n'ont pas honte de tromper ainsi le bureau de bienfaisance!

— Si cela est vrai, on ne peut certainement pas l'approuver. Allons, adieu...

Mais madame Kwas alla se placer devant la porte pour lui couper la retraite, et continua avec une grande volubilité.

— Un autre exemple : vous connaissez bien M. Pikol, l'avare millionnaire? Il a refusé toute sa vie de prendre part aux fêtes et aux banquets, même quand le roi est venu à Darlingen. Il prétendait que son estomac ne pouvait supporter ni le vin, ni la variété des mets, et il échappait ainsi à l'obligation de souscrire pour quelques francs. Savez-vous comment ce stupide sac d'écus s'est attrapé lui-même? Il a été invité à la

noce du jeune comte de Zwartsteen, dans un château aux environs de Ninove, où il possède beaucoup de fermes. Là, le ladre, parce qu'il ne devait pas payer, a bu et mangé si effroyablement, qu'on a dû l'emporter comme un porc, à demi mort... Mais tous les habitants de Darlingen, me direz-vous, ne sont pas également avares; il y en a aussi qui vivent et font vivre les autres: les fabricants, entre autres. Bah? ceux-ci sont encore pires. Ils font bombance, ils boivent, ils dissipent leur argent dans le libertinage et se comportent comme s'ils ne connaissaient ni Dieu ni ses commandements. Gonflés d'orgueil, aveuglés par la facilité de gagner de l'argent au prix de la sueur des pauvres ouvriers, ils portent la tête haute et espèrent, par leur luxe extravagant, nous faire oublier qu'ils sont sortis de très-peu de chose ou de moins encore... Une petite minute! j'ai fini, Marie. Encore un seul mot. Il y a un drôle d'événement qui émeut en ce moment tous les principaux habitants de Darlingen. Vous connaissez peut-être Guillaume Bollinx, le rentier qui demeure derrière le Béguinage? Il a, depuis un an, assiégé en secret les bureaux du ministère, et s'est fait valoir tellement à Bruxelles qu'il a obtenu la croix d'honneur, sous prétexte qu'il se serait dévoué pendant le choléra pour visiter les pauvres de son quartier et leur venir en aide. Les autres, qui prétendaient aussi à cette distinction, affirment que Guillaume Bollinx est le seul qui se soit enfui de Darlingen pendant le choléra. Il paraît que M. Crulhast avait mérité la croix; mais son frère a fait une banqueroute frauduleuse. Philippe Mossels était aussi sur les rangs; mais la conduite de sa femme...

— Ces médisances ont-elles duré assez longtemps maintenant? s'écria mademoiselle Blondeel en se levant avec colère. Quittez ma maison sur-le-champ, et vous m'obligerez madame Kwas, d'oublier pour l'avenir où je demeure. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois. Voulez-vous rester ici contre mon gré? Je vous souhaite le bonjour et vous laisse là.

— Je m'en vais, je m'en vais, dit la vieille dame. Qu'est-ce que c'est que ces façons-là? Recevoir si mal une amie! Les gens ne valent rien non plus à Bruxelles. Le monde va à sa fin. Allons, adieu, mademoiselle Marie.

Arrivée dans le vestibule, elle se retourna encore et cria à mademoiselle Blondeel qui s'éloignait :

— Eh! dites donc, la fille de madame Holk est entrée au couvent parce que le fils de Joseph Ringels a épousé Adèle Marol. Virginie du *Cheval d'or* s'est laissé séduire.

— Dieu du ciel, quelle pie! s'écria la servante, qui venait au-devant de sa maîtresse. J'ai cru que vous étiez prisonnière pour toute la matinée, mademoiselle, et j'avais vraiment pitié de vous. Il paraît qu'elle habille bien ses concitoyens! S'il y a Darlingen quatre personnes comme elle, je lui donne pleinement raison.

— C'est une calomnie, Catherine, Certainement, les bourgeois de Darlingen tiennent trop à l'argent pour la plupart; mais ou y trouve cependant aussi de braves et honnêtes gens.

— Ceux-là doivent être plus rares qu'un merle blanc, mademoiselle, s'il faut en croire madame Kwas du moins.

— Avez-vous pu entendre ce qu'elle disait?

— Et comment ne l'aurais-je pas entendu ? elle criait comme une possédée.

— C'est une nouvelle inattendue, n'est-ce pas ! Ma nièce Thérèse qui va se marier !

— Oui, mademoiselle, cela lui fera peut-être du bien. Si elle trouve un mari qui ait assez d'énergie pour faire marcher sa femme selon sa volonté, son caractère pourra peut-être s'améliorer. Je me le suis toujours dit, qu'elle devrait se marier.

— Malheureusement, son futur est une bonne pâte d'homme.

— Oui ! Alors, que le Dieu de miséricorde lui soit propice ! Je le vois déjà se gratter la tête et se mordre les ongles.

— Je suis tout étourdie, Catherine. La tête me tourne encore d'avoir entendu ce bruyant moulin à paroles. Si on vient me demander avant une demi-heure d'ici, dites que je n'y suis pas. Je vais rassembler mes esprits au jardin.

Elle entra au jardin et se dirigea vers le berceau de verdure, où elle s'assit toute pensive.

Après y être restée pendant quelque temps, elle avait fait deux ou trois tours de promenade autour des parterres de fleurs, et elle venait de reprendre sa place sur le banc, lorsqu'un monsieur entra dans le jardin par la grille ouverte.

Le nouveau venu devait être le frère de la vieille demoiselle qui était assise sous le berceau de verdure, le dos tourné vers le jardin, car il y avait une ressemblance facilement saisissable entre les traits caractéristiques de leurs visages. Les joues du frère étaient pourtant plus fraîches encore que celles de la sœur, hautes

en couleur, pleines et presque sans rides, quoique ses cheveux gris, naturellement frisés, indiquassent qu'il ne pouvait guère être plus jeune qu'elle. Que ce nouveau personnage jouît d'une bonne santé et ne fût nullement accablé sous le poids des soucis, c'est ce que démontrait suffisamment son ventre rondelet et une expression particulière de sa figure qui faisait reconnaître au premier coup d'œil un franc bourgeois de Bruxelles, plein de bonhomie et de rondeur.

Il était vêtu avec soin et même avec un certain luxe; il avait une redingote légère en drap fin, un gilet de casimir jaune, des bottes vernies, des gants frais, et tenait à la main un joli rotin à pomme d'or.

Quoique l'expression de ses lèvres et l'air ouvert de sa physionomie laissassent deviner qu'il était habituellement d'humeur gaie, M. Jean Blondeel paraissait en ce moment préoccupé de quelque chose qui l'inquiétait, car on voyait un pli se former sur son front, et ses joues étaient rouges comme s'il venait de faire une course précipitée.

Lorsqu'il fut près du pavillon, la demoiselle se retourna, et demanda non sans quelque étonnement :

— Quoi ! vous êtes seul ? Où est Ernest ?

— Ernest n'est pas arrivé, ma sœur. J'ai bien regardé tous les voyageurs. Le bateau à vapeur d'Angleterre sera peut-être arrivé à Anvers après l'heure habituelle.

— Mais alors, Jean, pourquoi n'attendiez-vous pas jusqu'au prochain convoi ? Il y a encore deux ou trois trains d'Anvers, ce matin.

— Je le sais, ma sœur; mais je viens d'apprendre quelque chose qui me pèse sur le cœur comme un

morceau de plomb. Je crois, Marie, qu'il va se passer de bien tristes choses, ou du moins qu'il pourrait se passer de tristes choses si nous ne mettions pas des bâtons dans les roues. J'accours tout en nage pour vous dire qu'il faut que j'aille immédiatement à Darlingen.

— Et Ernest ?

— Bah ! il trouvera bien notre maison. Je n'y puis que faire. Jugez donc, Marie. Je voulais, comme vous dites, attendre le prochain convoi, et je me promenais de long en large dans la rue de Cologne. Tout à coup, voilà le notaire Cools qui me tape sur l'épaule sans que je m'y attende, et qui m'apprend qu'on est venu de Darlingen s'informer de l'état de notre fortune. C'était pour un mariage qu'on est en train de bâcler entre le gros Francis Pottewal et une de nos nièces. Si c'était pour Hermine, par hasard ? C'est dit, je pars pour Darlingen. Nous verrons si l'on rendra ma filleule malheureuse ou non !

— Mais, Jean, vous vous agitez à tort, objecta la vieille fille. C'est Thérèse qui va se marier.

— Thérèse ? comment le savez-vous?

— Madame Kwas, de Darlingen, est venue ici.

— Fiez-vous à cette bavarde menteuse ! Thérèse est une ennemie jurée du mariage.

— Vous croyez cela, Jean ?... J'ai prévu, au contraire, qu'elle finira pour se marier. Son aversion apparente pour le mariage n'était qu'une conséquence de son orgueil et de son humeur maussade; mais, au fond du cœur, elle a un secret mais vif désir de porter le nom de mère. N'a-t-elle pas toujours montré une affection toute particulière pour les petits enfants, elle qui n'aime aucune autre chose.

— C'est égal, Marie, je n'aurai pas de repos avant que mon cœur soit délivré de ce poids.

— Croyez-moi, mon frère, c'est Thérèse qu'on veut marier. Le notaire de Pottewal l'a dit lui-même à madame Kwas.

— Ah ! ceci me soulage un peu, répondit Jean Blondeel tout joyeux, en s'asseyant sur le banc du berceau avec un sourire de soulagement. Vous ne sauriez croire quelle inquiétude s'était emparée de moi depuis que j'ai rencontré le notaire. Il ne pouvait pas me dire laquelle des deux filles de Romys allait se marier. Je voyais déjà, dans mon imagination, notre bonne Hermine vouée au même sort, à la même vie insupportable que notre pauvre sœur Julie. Si j'avais osé pleurer en chemin, il me semble que j'aurais versé des larmes en pleine rue. Car, Marie, si ce tyran de Romys avait décidé de marier sa fille Hermine sans amour, oui, sans la moindre inclination, avec quelqu'un de ces grossiers sacs d'écus de Darlingen, nous pourrions bien combattre énergiquement sa résolution; mais qui nous dit que nous parviendrions à vaincre l'obstination de cet homme entêté !

— Je n'oserais pas même l'espérer, répondit la vieille demoiselle avec un soupir. Il me semble, mon frère, que nous ferions bien de ne pas méconnaître la leçon qui nous est donnée comme par une faveur du ciel. Le mariage de Thérèse est arrêté et conclu sans notre intervention. Il pourrait bien en être de même si M. Romys voulait marier sa fille cadette. En effet, son père se méfie de nous. Après le tour de Thérèse vient naturellement le tour d'Hermine. Qui sait si l'on n'a pas déjà des vues particulières à ce sujet?

— Vous me faites peur, Marie!

— Avec raison, Jean, avec raison.

— Tenez, s'il était question de cela, je l'empêcherais, dussé-je me porter à des extrémités désagréables.

— Vous ne saisissez pas bien mon conseil, mon frère, dit mademoiselle Blondeel d'un ton insinuant. Je crois cependant que c'est l'unique moyen de préserver notre Hermine d'un si grand malheur, il faut prévenir cette menaçante éventualité, et aller à Darlingen demander la main d'Hermine pour Ernest Decock.

— Mais ils sont encore beaucoup trop jeunes, Marie.

— Plus on est jeune, mieux cela vaut. Pourquoi laisser passer le printemps de la vie? pourquoi attendre que le cœur soit devenu trop froid pour concevoir une affection profonde et durable?

— Oui, oui, ma sœur, tout cela est bien; mais, quand on se marie, il faut du moins qu'on ait un état dans le monde. Je suis loin de prétendre qu'il faille précisément une grande fortune pour être heureux en ménage; mais le mari doit savoir pourtant comment entretenir sa famille. Ernest Decock...

— Écoutez ce que le père Kats a écrit sur ce sujet, interrompit la sœur: « Qu'est-ce qui donne du courage pour le bien? Gagner ensemble est si doux! » Et dans un autre passage: « Gain du mari apporte l'amitié[1]. » Il a raison, Jean; pas d'argent plus précieux que celui que l'homme et la femme gagnent en travaillant ensemble. Une semblable fortune est un autre lien entre deux

1. Ces deux citations, en vers l'une et l'autre, sont, en flamand, des espèces de proverbes impossibles à traduire fidèlement.

époux que des biens héréditaires, dont chacun de son côté se rappelle toute sa vie l'origine particulière.

— J'ai la plus grande confiance en l'avenir d'Ernest, répliqua Jean Blondeel ; mais comment ferons-nous consentir Romys à donner sa fille à un jeune homme sans fortune, lui qui ne connaît que l'argent? J'ai fait mon compte de la tutelle d'Ernest, et, quoi que je fasse, je trouve qu'il ne lui reste pas plus de vingt mille francs.

— S'il le faut, dites à Romys que nous nous rendons responsables du bonheur d'Hermine. A la rigueur, nous avancerons à Ernest les sommes nécessaires pour commencer ses affaires avec chance de réussite. Nous devons bien faire quelque chose pour préserver cette chère Hermine d'une existence pleine de tristesse et d'angoisses. Et Romys, qui pourrait craindre que, par rancune ou par vengeance, nous ne laissions notre fortune à d'autres que ses enfants, pliera bientôt si vous savez seulement lui tenir tête.

M. Blondeel appuya son menton sur le pommeau de sa canne, en réfléchissant profondement.

Puis, après un moment de silence, il reprit :

— Vous courez si terriblement vite, Marie ! Nous ne savons même pas encore si les jeunes gens s'aiment.

— Ah ! ah ! s'écria en riant la vieille demoiselle ; ah ! ah ! Jean, vous parlez contre votre propre conviction. Vous en savez autant que moi là-dessus.

— Il y a beaucoup d'apparence, je le reconnais ; mais l'apparence n'est pas une certitude.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon frère. Faut-il vous dire une chose? Ils s'aiment depuis le premier jour où ils se sont vus ici, dans le jardin. Les femmes

connaissent cela mieux que les hommes. Et qu'y a-t-il d'étonnant? Tous deux jeunes, beaux, sensibles et poétiques. N'est-ce pas comme si Dieu même les avait réunis pour faire un excellent et heureux ménage? Et voyez les lettres d'Ernest, et écoutez le langage d'Hermine. Si longtemps éloignés et si loin l'un de l'autre, il ont gardé le souvenir l'un de l'autre aussi vivant et aussi frais que le premier jour de leur séparation.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, Marie.

— Enfin, mon frère, n'était-ce pas, depuis lors, le plus beau rêve de notre vie, de voir se marier notre Hermine avec le fils de feu votre meilleur ami, ce bon, mais malheureux M. Decock?

— Certes, certes; mais le temps n'est pas encore arrivé de réaliser ce rêve.

— Vous ferez trois heureux, Jean : Hermine et Ernest ici-bas, et là-haut votre ami, qui se réjouira dans le ciel du bel avenir que vous réservez à son fils unique.

M. Blondeel semblait touché et mit la main à ses yeux. Après un instant de silence, il dit :

— Il y a une chose qui ne me semble pas du tout si rassurante, Marie. Depuis qu'Ernest est à Londres pour s'y perfectionner dans la connaissance des grands travaux publics, ses lettres respirent un si vif désir de gagner de l'argent, et il parle avec tant d'enthousiasme de faire fortune, que je commence à me demander si l'avidité n'est pas une passion qui était cachée en lui et qui se développe tout à coup avec une force excessive.

— Qu'allez-vous croire, mon frère?

— Et si la fortune des parents d'Hermine n'était pas étrangère à l'affection qu'Ernest témoigne pour elle?

— Allons, Jean, répondit la vieille demoiselle en riant, quelles folles imaginations vous mettez-vous en tête! Ne devinez-vous pas ce qui inspire à Ernest cette avidité apparente? N'est-ce pas l'espoir d'obtenir, par son travail et par son activité, les moyens d'écarter les obstacles de fortune qui s'élèvent entre lui et Hermine?

— J'admets que vous ne vous trompiez pas dans votre croyance. Pourtant je veux avoir et j'aurai là-dessus mes apaisements. Ému par la nouvelle du futur mariage de Thérèse, j'ai pensé, chemin faisant, à Ernest et à Hermine. J'ai résolu d'éprouver Ernest. S'il subit cette épreuve à ma satisfaction, j'arrangerai tout de suite son mariage avec ma filleule.

— Oh! vous irez demander sa main pour Ernest?

— Non, pas si vite. Demain après-midi nous nous rendrons à Darlingen, pour voir se qui s'y passe. Thérèse n'est pas polie, à la vérité; mais elle est aussi la fille de notre pauvre sœur; et, si son humeur est maussade, son père en est la seule cause. La pauvre fille est comme on l'a faite. Peut-être puis-je faire là-bas quelque chose pour elle. J'emmènerai Ernest à Darlingen et l'introduirai dans la maison de Romys. C'est un commencement; par des visites répétées, je tâcherai de disposer favorablement notre beau-frère, et je lui déclarerai ensuite, au bout d'un certain temps, notre désir et nos desseins. Vous comprenez, ma sœur? M. Romys est, après tout, le père d'Hermine, et il vaudrait mieux pouvoir le convaincre par la douceur que d'être obligé

d'avoir recours à des moyens violents. Cela ira bien, je le crois, pourvu qu'Ernest subisse convenablement l'épreuve.

— Mais quelle épreuve, mon frère? s'écria mademoiselle Marie, dont les traits prirent une expression d'inquiétude.

— Une toute simple, Marie : je lui ferai accroire pour un instant que Romys a fait de mauvaises affaires, et que les parents d'Hermine ont perdu leur fortune. Je le regarderai dans le blanc des yeux, et je tâcherai de découvrir quelle impression cette nouvelle fera sur son cœur.

— Vous le rendrez malheureux.

— Non, non; mais je saurai certainement jusqu'à quel point la fortune des Romys entre dans l'affection d'Ernest pour Hermine. C'est nécessaire, ma sœur; et, je vous en prie, si vous voulez hâter leur bonheur, ne me contrariez pas dans cette épreuve. Si Ernest s'informe d'Hermine ou parle d'elle, parlez peu, feignez d'être triste, et laissez-moi faire; quand il sera temps, je le conduirai dans le salon et lui ferai part de la fausse nouvelle.

Ils échangèrent encore quelques paroles sur ce singulier projet. M. Blondeel resta si ferme dans sa résolution, que sa sœur promit de ne rien faire ni dire qui pût empêcher l'exécution de son dessein.

Pendant qu'ils étaient ainsi à causer, un jeune homme montait lentement la rue escarpée qui débouchait près de leur demeure. C'était sans doute un voyageur, car, malgré le temps chaud, il portait un pardessus sur le bras et un parapluie recouvert d'un fourreau de cuir à la main. Ses vêtements, malgré leur fraîcheur et l'élé-

gance de leur coupe, avaient aussi quelque chose d'étranger dans leur forme et dans leur étoffe. Même la largeur de ses favoris noirs et légèrement frisés semblait dire qu'il venait d'au delà des mers. Il n'était donc pas étonnant que les passants le prissent pour un *gentleman* anglais de bonne maison; car vraiment son beau visage avait un air noble et sérieux qui faisait croire que l'esprit et la raison de ce charmant jeune homme étaient plus développés que son âge ne l'indiquait. Peut-être ses grands yeux noirs, ses cheveux foncés et ses gros favoris contribuaient pour beaucoup à lui donner cet extérieur; car, au surplus, sa taille était très-haute et son corps avait la délicate élégance de la première fleur de la vie.

Arrivé à la demeure de M. Blondeel, il s'arrêta devant la grille et plongea un long regard dans le jardin, pendant qu'un doux et franc sourire illuminait son visage, comme si ce lieu lui rappelait quelque chose de particulier qui l'attendrissait jusqu'au fond du cœur.

Tout à coup un cri de joie lui échappa et il s'élança à bras ouverts vers des personnes qui venaient toutes joyeuses à sa rencontre.

— Monsieur Blondel! mademoiselle Marie!...

— Soyez le bienvenu!

— Loué soit Dieu, qui permet de vous revoir si bien portants!

Tels furent les premiers mots qu'on entendit à travers les embrassements réitérés.

Mais à peine eut-on échangé quelques souhaits, qu'Ernest promena ses yeux pleins d'un désir inquiet autour du jardin et du côté de la maison, puis les ramena d'un air interrogateur vers le frère et la sœur.

— Ah! s'écria Blondeel, je vais chercher une bouteille de vin de liqueur. Il faut qu'on boive un bon verre à votre arrivée...

Et, comme s'il voulait éviter de répondre à la très-compréhensible demande du jeune homme, il courut vers la maison, après avoir fait un signe à sa sœur pour lui recommander de prendre garde.

Quelques minutes après, il revint suivi de la servante, qui plaça un plateau sur la table du berceau de verdure, puis frappa les mains l'une contre l'autre avec étonnement et salua bruyamment le jeune homme. Elle ne le reconnaissait plus, c'était un véritable Anglais, mais il n'y avait rien perdu; car, d'après elle, maintenant il avait au moins l'air d'un baron, sinon d'un prince.

Aussitôt que la servante fut retournée dans la maison, Jean Blondeel remplit les verres et dit :

— Allons! à votre heureux retour et à votre réussite sur la terre natale! Mais, Ernest, mon garçon, vous paraissez bien pensif! A-t-on été malade en mer?

— La mer était unie comme un miroir, répondit Ernest. Il faut me pardonner, monsieur Blondeel; j'espérais avoir le bonheur de trouver ici mademoiselle Hermine. Il y a si longtemps que je l'ai vue pour la dernière fois!

— Elle n'est pas ici. Ses parents l'ont fait revenir inopinément à la maison.

— Ma déception est naturelle et excusable, monsieur Jean. Vous-même m'avez, dans votre dernière lettre, laissé croire que je la trouverais ici à mon arrivée.

— Moi? s'écria Blondeel. Vous vous trompez, je n'ai pas écrit cela.

Le jeune homme tira son portefeuille de sa poche et dit, en dépliant une feuille de papier :

— Non, non, sur un pareil sujet je ne puis me tromper. Depuis huit jours, je l'ai relu cent fois : « La nouvelle de votre retour nous a tous comblés de bonheur ; ma sœur et Hermine ont pleuré de joie. » Elle était donc ici lorsque votre main a confié ces bonnes paroles au papier ?

— Si je l'ai écrit, je ne puis le nier, murmura Blondeel, embarrassé, en haussant les épaules.

— C'est vrai, Ernest, nous avons versé des larmes de joie, dit la vieille demoiselle. Vous savez qu'Hermine vous porte une amitié sincère. Consolez-vous cependant de son absence : vous la verrez avant que la semaine soit à sa fin.

— Monsieur Jean, dit alors le jeune homme en prenant son verre, excusez ce moment de chagrin. C'est passé. Je bois à votre santé et à celle de la bonne demoiselle Marie. Puisse Dieu exaucer mon ardente prière et accorder aux bienfaiteurs du pauvre orphelin une longue et heureuse vie !

Ernest avait exprimé ce dernier vœu avec un sentiment si sincère et si vrai, que mademoiselle Blondeel lui pressa la main avec attendrissement. M. Jean porta de nouveau la main à ses yeux, car il avait la faiblesse d'être très-sensible à la vue de pareilles choses.

Il se raidit contre son émotion, se mit à son aise sur le banc du pavillon de verdure, étendit ses pieds et reprit :

— Allons ! allons ! pour l'amour de Dieu, ne nous attristons pas à l'heureux instant de votre arrivée. Si nous avons à parler de choses sérieuses, nous les remet-

4.

trons à plus tard. Maintenant, Ernest, dites-nous quelque chose de votre voyage ou plutôt de votre séjour en Angleterre. Y avez-vous été heureux?

— Pour autant qu'on peut être heureux loin des personnes qui nous sont chères; oui, monsieur Jean, très-heureux, répondit le jeune homme. J'ai des raisons de croire que mon séjour dans la capitale du peuple le plus industrieux du monde m'a donné la connaissance et l'expérience nécessaires, non-seulement pour être utile à ma patrie, mais encore pour regagner largement la fortune que le sort a prise à mon malheureux père. J'ai été pendant trois ans l'élève favori et aimé du célèbre Stephenson. La lettre du bon monsieur Morris l'avait si favorablement disposé pour moi, qu'il me traitait comme son propre fils. Il a mis à mon service tous ses plans, tous ses dessins, même toutes ses idées; il m'a envoyé dans tous les endroits où l'exécution des grands ouvrages pouvait aider au perfectionnement de mes études. Je l'ai accompagné dans une multitude de fabriques et de grands établissements industriels. Non-seulement il m'a expliqué les secrets de leur organisation au point de vue de l'outillage, mais encore il s'est donné beaucoup de peine pour m'apprendre comment, sous le rapport financier, on réunit les ressources nécessaires à l'exécution des entreprises importantes... Et tout cela pour un jeune homme étranger, qui n'avait d'autres titres de protection que la sympathie qu'il avait inspirée à ce généreux Anglais!

— Oh! vous devez lui rester reconnaissant, Ernest, dit Jean Blondeel d'une voix dont l'altération prouvait qu'il était encore une fois profondément touché.

— Lui rester reconnaissant? reprit Ernest Decock. Il y a trois noms gravés dans mon cœur; je les prononcerai encore sur mon lit de mort avec ma dernière prière. Un de ces noms est celui de Stephenson; les autres sont les noms de ceux qui m'ont rendu mes parents que j'ai, hélas! perdus si tôt.

Mademoiselle Marie détourna la tête pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux; Jean Blondeel tira son mouchoir de poche et s'essuya le front et les yeux, comme pour étancher la sueur. Puis il dit d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner un ton dégagé :

— Qu'il fait chaud aujourd'hui! J'ai marché très-vite tout à l'heure; je crois que j'ai attrapé un rhume de cerveau..... Ainsi, Ernest, vous avez bon espoir de réussir?

— Oui, monsieur Blondeel, j'en suis presque sûr; le courage ne me manquera pas, du moins. Songez que je connais beaucoup de secrets de fabrication qui sont mis en œuvre ici avec des machines très-incomplètes ou d'après des systèmes vieillis. J'améliorerai les établissements; j'en construirai de nouveaux; je créerai des sociétés financières pour subventionner mes entreprises. Ah! si je puis seulement faire accepter un plan de chemin de fer, je suis riche presque d'un seul coup.

— Oui, mais votre espoir pourrait bien vous tromper. Cela peut aller beaucoup plus lentement que vous ne le croyez.

— En effet, monsieur Jean, il me faudra peut-être du temps pour obtenir la confiance des gens; je puis avoir du malheur, rencontrer de l'opposition, je le sais; mais

qu'importe, si je finis par réussir à gagner la fortune qui est le but de tous mes efforts.

Une expression de mécontentement parut sur le visage de M. Blondeel.

— Vous avez donc une bien grande envie de gagner de l'argent? dit-il. L'argent n'est cependant pas la seule source de bonheur.

— Je ne sais pas comment les autres pensent là-dessus, répondit le jeune homme avec une certaine vivacité. Peut-être ai-je tort; mais, à mes yeux, l'argent, la fortune, est une vraie puissance capable d'écarter les obstacles qui obstruent la carrière d'un homme. C'est une source de contentement, d'élévation et de bonheur en ce monde. Oh! si je puis devenir riche, je bénirai Dieu de cette faveur infinie!

Jean Blondeel pinça les lèvres et parut affligé du langage passionné du jeune homme. Il secoua la tête sans rien dire, puis il reprit en se levant de son banc :

— Ernest, j'ai quelque chose à vous dire qui probablement, vous attristera; mais cela m'assombrit l'esprit et je ne puis le garder sur le cœur. Veuillez me suivre, je désire vous parler seul.

— Mademoiselle Marie adressa à son frère un coup d'œil suppliant pour le prier d'épargner, autant que possible, la sensibilité d'Ernest.

Le jeune homme se leva et suivit silencieusement son protecteur jusque dans la maison.

— Asseyez-vous, Ernest, dit alors Jean Blondeel, j'ai à vous annoncer une chose fâcheuse; mais ne vous affligez pas, car elle ne vous concerne en aucune façon. Peut-être vous surprendra-t-elle péniblement, car le malheur dont je veux vous parlez concerne une per-

sonne pour laquelle vous avez la même affection qu'elle ressent pour vous.

— O ciel ! qu'allez-vous me dire? s'écria Ernest avec angoisse.

— Soyez calme et tenez-vous ferme, mon ami. Voici la triste histoire : M. Romys, mon beau-frère, a fait de mauvaises affaires en jouant dans les fonds. Il a perdu presque toute sa fortune; Hermine est devenue pauvre pour ainsi dire.

En disant ces mots, il tenait les yeux attachés avec une fermeté pénétrante sur la figure du jeune homme, qui resta un instant sans mouvement, mais sur laquelle se dessina bientôt un étrange sourire de bonheur. Mais ce sourire, fugitif comme un éclair, disparut aussitôt pour faire place à une expression de tristesse.

— Pauvre Hermine ! soupira Ernest; comme elle doit avoir du chagrin !

— Mais vous avez souri, murmura Jean Blondeel d'un ton sévère; qu'est-ce que cela signifie, Ernest? Seriez-vous insensible au malheur des parents d'Hermine?

Le jeune homme pâlit et murmura avec un grand embarras quelques excuses inintelligibles.

— Eh bien, pourquoi riez-vous d'un malheur si cruel?

Le jeune homme restait silencieux et semblait chercher une réponse introuvable.

— Oh ! je n'aurais jamais cru cela ! murmura Jean Blondeel avec un accent de reproche amer.

Le jeune homme demeura muet quelques instants encore, puis il leva soudain la tête et dit d'une voix calme, avec un regard clair et ferme :

— Qu'il en soit donc ainsi. Je ne suis plus un enfant, vous êtes mon bienfaiteur ; je vous dois de la franchise. Eh bien, monsieur, je vais vous ouvrir mon cœur. Vous saurez quelle est la raison de ce désir de gagner de l'argent qui vous étonnait tant, et vous saurez en même temps comment il est possible qu'un sourire ait paru sur mes lèvres à une si fatale nouvelle. J'étais destiné à étudier le droit et à devenir avocat, et j'avais déjà fait beaucoup de chemin pour me préparer à cette profession. Rappelez-vous que j'eus alors le bonheur, ou le malheur, de passer ici un jour entier en compagnie d'Hermine. J'étais sensible. Je sentis que mon cœur était atteint... J'étais courageux, confiant dans l'avenir, et j'osai rêver qu'il pourrait y avoir un moyen de devenir l'époux de celle dont la beauté et la grâce touchante avaient fait une impression ineffaçable sur mon âme. J'ai cru, j'ai cru follement, que vous et votre bonne sœur étiez favorables à mes vœux. Pouvez-vous m'en blâmer ? Je voulais mériter Hermine, m'élever jusqu'à elle, acquérir une fortune afin qu'elle ne regrettât jamais son affection pour un pauvre orphelin. Je voulais acquérir le droit de demander sa main à son père. C'est pour cela que je suis devenu ingénieur ; c'est pour cela que suis allé en Angleterre ; c'est pour cela que le désir de gagner de l'argent s'est allumé en moi. Autrement, l'argent n'a pas de valeur pour moi. Comprenez-vous maintenant, monsieur, pourquoi un sourire peut s'élever de mon cœur ? Tous les obstacles tombaient devant mes yeux ; je pourrais travailler, suer sang et eau pour elle ; son bonheur sur la terre serait mon ouvrage, mon ouvrage à moi seul. Oui, ce sourire sur mes lèvres était une étourderie, un

crime peut-être; mais pardonnez ce mouvement d'égoïsme à l'ardeur de mon amour pour Hermine !

Pour toute réponse, Jean Blondeel sauta au cou du jeune homme et lui dit, tandis que les larmes jaillissaient de ses yeux :

— Ce bon, ce noble Ernest ! C'est faux, ce que je disais. Je voulais éprouver la sincérité de votre amour. M. Romys n'a rien perdu. Mais c'est égal, Hermine deviendra votre femme. Ce sera, cela doit être ?

La porte de la chambre s'ouvrit, et mademoiselle Marie s'écria de loin :

— Messieurs, messieurs, le couvert est mis.

Mais, lorsqu'elle vit Ernest dans les bras de son frère, un cri joyeux lui échappa et elle accourut dans la chambre en battant des mains.

— Eh bien ! eh bien ! demanda-t-elle.

— Oh ! Marie, il a subi victorieusement l'épreuve ! répondit Jean Blondeel. Apprêtez vos cadeaux de noce, ma sœur ; car, avant qu'il se soit écoulé la moitié d'une année, Ernest sera l'époux de notre Hermine.

La vieille demoiselle jeta ses bras au cou d'Ernest avec des cris de joie, et elle eût probablement continué longtemps ces démonstrations; mais Jean Blondeel dit en riant :

— Venez, venez, ce n'est pas une raison pour laisser refroidir le dîner; on peut causer à table aussi. Ah ! au dessert, nous viderons une bonne bouteille de notre *ermitage*. Un beau jour de ma vie !

A ces mots, il poussa avec une joyeuse violence sa sœur et Ernest hors de la chambre dans la salle à manger.

IV

Le jour redouté était arrivé et le moment fatal approchait.

Hermine était debout dans sa chambre à coucher, la main appuyée sur sa table de toilette et le regard vague perdu dans l'espace. De temps en temps, elle secouait imperceptiblement la tête et poussait un soupir étouffé. Ses joues étaient pâles, ses grands yeux bleus étaient irrésolus et sans éclat. Sans doute les menaces de son père et la certitude de son inflexibilité lui avaient prêté les forces nécessaires pour surmonter ses larmes, car on ne voyait pas sur ses joues qu'elle avait pleuré. Mais, si son visage ne portait pas les traces de son chagrin, la pâleur et l'abattement de ses traits attestaient néanmoins un désespoir immense et une profonde terreur. C'était une pénible besogne qu'elle venait de finir; d'après les ordres de son père, elle avait mis ses plus riches habillements et elle avait tâché de se faire belle et élégante, pour plaire à l'homme qui, dans quelques moments, la devait venir demander en mariage.

Pendant qu'elle était là immobile, elle pensait avec des battements de cœur à l'oncle Jean, à la tante Marie et à Ernest. Ses lèvres tremblaient, des frissons nerveux parcouraient son visage. Il lui semblait qu'elle jetait en cet instant un dernier et solennel adieu à ces

amis de sa jeunesse, et en même temps à toute consolation, à tout bonheur. Si les larmes ne roulaient pas sur ses joues à des pensées si cruelles, la pauvre jeune fille pleurait amèrement et abondamment dans son âme. Elle se soumettrait, elle obéirait à la volonté de son père; mais, hélas! que ne lui en coûtait-il pas de laisser sacrifier et anéantir ainsi toute son existence, pour devenir la compagne d'un homme insensible au point d'envisager le mariage comme une affaire de commerce. C'étaient, en effet, les fortunes des deux familles qui allaient contracter une alliance; elle, la gaie, la tendre Hermine, était simplement le moyen, le prétexte de cette alliance. Quelle vie lui était promise, à elle qui était née pour aimer! Pourtant le sort avait décidé; il n'y avait pas d'issue; la victime devait tendre docilement le cou et renoncer à tout espoir.

Pendant qu'Hermine s'abandonnait ainsi à de sombres pensées, sa mère entra dans la chambre. Sur le visage de la vieille dame on pouvait lire également une complète mais douloureuse résignation. Elle dit à sa fille, avec un profond découragement qu'elle s'efforçait de cacher sous une confiance feinte :

— N'aie pas peur, mon enfant, cela ira mieux que nous ne le pensons.

— Être si jeune et voir déjà le dernier beau jour de ma vie! soupira la jeune fille.

— Tu vois les choses trop en noir, ma pauvre Hermine. J'ai, au contraire, le ferme espoir que tu seras heureuse.

— Heureuse! reprit Hermine avec une pénible ironie. Heureuse avec un homme que je ne connais pas, qui n'attache pas de prix à mon affection, et dé-

cide que je serai sa femme sans savoir si je pourrai jamais l'aimer? O mon Dieu, autant vaudrait me vendre pour vivre dans un éternel esclavage!

Une larme brilla dans ses yeux; la vieille dame prit sa main avec frayeur.

— Hermine! ah! mon enfant, surmonte ta douleur! dit-elle. Si ton père s'apercevait que tu as pleuré, il se fâcherait et nous humilierait en présence de M. Pottewal. Il ne nous le pardonnerait plus!

— Soyez tranquille, maman, je ne pleurerai plus, répondit la jeune fille d'un ton tristement résigné. C'est bien la dernière larme. Papa sera content de nous. Je sais qu'il ne reste plus qu'à obéir; je suis tout à fait prête... comme un pauvre et impuissant agneau qu'on mène à l'abattoir.

— Non, ne parle pas ainsi! s'écria la vieille dame lui mettant la main sur la bouche. Moi également je ne peux pas pleurer; pourquoi donc me déchirer impitoyablement le cœur?

Et, adoucissant le ton de sa voix, elle dit:

— Hermine, tu as tort, crois-moi. Ce matin, en revenant de l'église, j'ai été chez madame Kandels. Elle est la propre cousine de M. Pottewal, et elle connaît tout ce qu'il a fait depuis son enfance. Suivant elle, Francis Pottewal est un garçon simple et bon; il n'est pas avare et nullement ennemi du plaisir Il a beaucoup d'amis. Les gens méchants n'ont pas d'amis. Il est riche et généreux, il s'efforcera de te rendre la vie douce, et tu l'aimeras pour sa bonté.

La jeune fille se tut; probablement ses pensées étaient ailleurs et elle écoutait à peine les paroles consolantes de sa mère.

— Allons, Hermine, reprit la vieille dame, il est temps que nous descendions; le café est prêt et on attend M. Pottewal à chaque minute. Tiens-toi bien et sois courageuse; ton père est de mauvaise humeur; il paraît craindre que tu ne lui donnes des raisons de se fâcher. Mais, mon enfant, pourquoi n'as-tu pas arrangé tes cheveux avec plus de soin? Et ton fichu, comme il est de travers! Tu dois mettre la belle broche que l'oncle Jean t'a donnée l'an passé.

A ces mots, elle arrangea à la hâte la coiffure et la toilette de sa fille et attacha le bijou étincelant sur sa poitrine. Hermine la laissa faire et ne répondit que par des soupirs craintifs.

Le tintement de la sonnette de la maison fit trembler et pâlir les deux femmes.

— Oh! le voilà! s'écria la jeune fille s'éveillant tout effrayée de son rêve.

— Dépêche-toi, Hermine, s'écria madame Romys en prenant sa fille par la main pour l'emmener hors de la chambre.

— Encore un instant; laissez-moi prendre un peu courage; je tremble, je chancelle sur mes jambes, dit la craintive Hermine.

Au pied de l'escalier retentissaient les accents menaçants d'une voix perçante; c'était Thérèse qui criait :

— Hermine, veux-tu descendre bien vite? Papa t'appelle!

— O ciel, ton père t'appelle! reprit la mère avec inquiétude. Il se fâchera. Je t'en supplie mon enfant, si tu aimes ta mère, sois forte et surmonte ta douleur.

— Qu'il en soit donc ainsi! soupira la jeune fille.

Mon sort est décidé! Adieu la vie rêvée! Allons, maman, vous serez contente de moi.

Elles descendirent l'escalier et entrèrent au salon, où, suivant ce qui était convenu, elles prirent place à une table et firent comme si elles venaient de commencer à boire le café. Thérèse était déjà assise. Elle, qui était habituellement vêtue avec peu de soin, s'était mise avec un luxe excessif et avait tiré de la boîte tous les cadeaux de l'oncle Jean et de la tante Marie. Elle paraissait d'humeur gaie et ses joues n'étaient pas si incolores que d'habitude. L'expression de son visage, sur lequel errait un imperceptible sourire, contrastait singulièrement avec la physionomie résignée et désolée d'Hermine. Elle murmurait quelques piquantes railleries, et se moquait de ce qu'elle appelait l'enfantillage de sa sœur; mais celle-ci n'y faisait pas attention, tant elle était absorbée dans l'attente de l'apparition solennelle de M. Pottewal, qui était avec son père dans le cabinet voisin, et dont on entendait bourdonner la voix derrière la porte du salon.

Enfin la porte s'ouvrit et Francis Pottewal, conduit par Romys, se présenta à l'entrée du salon. Les femmes se levèrent toutes comme des personnes surprises par l'arrivée d'un visiteur inattendu, et se mirent en devoir de le recevoir convenablement.

M. Pottewal avait l'extérieur d'un homme qui a passé la quarantaine, quoiqu'il n'eût pas encore atteint cet âge. Son visage n'était ni beau ni laid; il avait des joues rondes et rouges, une grande bouche et des yeux sans éclat. Un sourire naïf, presque niais, errait sur ses lèvres.

A la première vue, on pouvait juger le caractère et

l'esprit de cet homme. Les traits de son visage n'annonçaient pas des passions fortes ni un esprit fin; en revanche, ils écartaient tout soupçon d'astuce et faisaient présumer qu'il devait être au moins d'un bon naturel.

Son costume pouvait ajouter peu de chose à cette appréciation; car il était aisé de voir qu'il s'était habillé pour la circonstance, d'une manière tout à fait insolite pour lui. Son solennel habit noir n'avait pas le pli de son corps; sa cravate blanche semblait l'étrangler et ses gants paille trop larges faisaient des rides sur ses gros doigts.

— Mesdemoiselles, voici M. Pottewal, un de mes amis, qui nous fait l'honneur de venir prendre avec nous une tasse de café.

Les dames s'inclinèrent profondément.

Prenant Hermine par la main, Romys reprit :

— Monsieur Pottewal, j'ai l'honneur de vous présenter ma fille cadette Hermine. C'est une bonne et intelligente enfant; mais, depuis quelques jours, elle est un peu indisposée par des maux de tête.

— Il y a beaucoup de maux de tête en ville, mademoiselle, balbutia Pottewal, non sans quelque embarras. J'espère que votre indisposition ne durera pas longtemps.

— Vous êtes bien bon, je vous remercie, monsieur, bégaya la jeune fille émue, d'une voix presque inintelligible.

— Voilà ma fille Thérèse, reprit Romys. Une fille à qui je puis me fier pour les affaires sérieuses, soigneuse et exacte comme la meilleure femme de ménage.

— Veuillez vous asseoir, monsieur Pottewal, dit Thérèse approchant une chaise de la table. C'est beaucoup d'honneur pour nous qu'il vous plaise de nous rendre visite. Soyez le bienvenu.

Pottewal, sans tenir compte de cette invitation, s'approcha de madame Romys, et échangea avec elle des paroles aimables; mais Romys les interrompit.

— En effet, pourquoi rester ainsi debout? Allons, asseyez-vous tous; nous ferons plus intime connaissance en prenant le café.

Les convives avaient déjà porté deux ou trois fois le café brûlant à leurs lèvres, sans que personne eût dit un mot. Pottewal tournait sans cesse les yeux du côté d'Hermine qui, sous son regard impertinent, avait baissé la tête. Thérèse, au contraire, regardait le nouveau convive. Cet étrange silence commença à agacer singulièrement Romys.

— Ah çà! a-t-on donc perdu la langue ici? s'écria-t-il. Hermine, tu ne feras pas disparaître ton mal de tête en comptant ainsi les fils de la nappe!... Eh bien, mon ami Pottewal, que dites-vous du temps?

— Il fait très-chaud, répondit l'autre; pourvu qu'il n'en résulte pas des maladies contagieuses? Avant-hier, à la bourse de Bruxelles, on assurait que le choléra est à Anvers.

— O mon Dieu, le choléra! s'écria Thérèse avec frayeur.

— Allons, aujourd'hui n'est pas un jour pour parler de si vilaines choses, répliqua Romys. Comment va le commerce des grains, monsieur Pottewal?

— Passablement bien; il y a baisse persistante dans les prix.

— Et vous achetez peut-être beaucoup? C'est le moment favorable.

— Beaucoup n'est pas le mot; un peu par-ci par-là, pour tenir le commerce en haleine. Je ne suis pas amateur des grandes affaires ; cela entraîne trop de soucis et trop d'inquiétudes.

— Si j'étais à votre place, ami Pottewal, je remplirais mes magasins de grains jusque sous les toits. Les pommes de terre ont presque toutes mal réussi à cause de la maladie. Attendez que les provisions de l'année passée soient épuisées, et vous verrez le prix du pain s'élever au point qu'il ne sera plus achetable. Il y a des millions à gagner!

— Peut-être avez-vous raison ; mais je préfère faire tranquillement mes affaires habituelles.

Boniface Romys leva les épaules et se pinça les lèvres, comme si le peu d'esprit de Pottewal l'étonnait.

Il y eut un nouveau silence.

Madame Romys tenait continuellement les yeux fixés sur Hermine ; elle devinait les souffrances de sa pauvre enfant, et tâchait, par la douceur de ses regards maternels, de la consoler et de lui donner les forces nécessaires pour ne pas succomber dans cette situation critique.

Pour ne pas irriter son père, Hermine s'était efforcée, pendant cette conversation, de tenir les yeux levés; mais la figure commune et insignifiante de son futur époux lui inspirait une répugnance extrême, et, quand elle se disait tout bas qu'elle était destinée à passer sa vie avec cet homme, son cœur frémissait et elle était obligée de se faire violence pour ne pas trembler visiblement. Ce n'est pas qu'elle éprouvât de la haine pour

lui; au contraire, les traits de son visage, quoique grossiers et sans expression, semblaient lui promettre la douceur et la bonté, et son langage confirmait ce présage... Mais ses grosses joues et sa grande bouche! Aussi, quoi qu'elle fît pour maîtriser les mouvements de son cœur, à côté de cette figure se glissait une autre figure qui brillait de noblesse, de beauté et de mâle courage.

Et cette comparaison la frappait de frayeur et la plongeait dans de pénibles réflexions.

— Hermine, dit son père d'un ton dont la feinte bonhomie cachait une colère croissante, Hermine, tu me feras beaucoup de plaisir si tu veux oublier un peu ton mal de tête. M. Pottewal croirait, bien à tort, que tu es taciturne et d'humeur chagrine. Allons, dis un mot aimable à notre cher convive.

A cette brusque interpellation, la jeune fille, forcée d'obéir à l'ordre paternel, ne sut que dire et bégaya une excuse inintelligible.

Thérèse s'agitait indignée sur sa chaise, et elle grommela avec un accent de reproche :

— Est-ce une manière de recevoir les amis de notre père, quand ils veulent nous honorer d'une visite?... N'y faites pas attention, monsieur, elle a souvent de ces lubies intempestives.

Un regard foudroyant de son père lui ferma la bouche, et elle comprit qu'il lui était défendu de donner à Pottewal une idée défavorable de sa sœur.

— Allons, Hermine, remets-toi, mon enfant, dit Boniface Romys ; nous écoutons, parle.

La jeune fille fit un effort suprême sur elle-même.

— Je prie M. Pottewal d'avoir la bonté de m'excuser,

dit-elle, j'avoue que je suis très-émue; malgré mon désir d'être gaie, je n'ai presque pas la force de parler. Pardonnez-le moi, monsieur, cela passera.

L'accent douloureux de la voix de la jeune fille et la douceur de son humble prière parurent toucher M. Pottewal. Il s'efforça de la tranquilliser et la supplia de croire qu'il était incapable de mal interpréter son silence; mais M. Romys l'interrompit en demandant :

— Vous êtes sans doute amateur de musique, mon ami?

— Un peu, répondit Pottewal.

Un coup d'œil significatif fit comprendre à Hermine qu'on ne parlait de musique que pour lui faire prendre part à la conversation ; elle rassembla tout son courage et dit :

— Puisque monsieur est amateur de musique; il aura probablement été voir *le Barbier de Séville* pour entendre la chanteuse italienne qui faisait affluer, chaque soir, tout Bruxelles au Théâtre-Royal? Quelle voix enchanteresse, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais été beaucoup au théâtre, mademoiselle, répondit Pottewal. Quand j'étais plus jeune, mes parents m'en ont empêché. D'ailleurs, pour parler franchement, je n'aime pas les opéras. Tout ce bruit confus, dont je ne comprends rien, me déchire les oreilles. Je ne puis pas rester deux heures dans un théâtre sans m'endormir.

Cette réponse embarrassa extrêmement Hermine; avec la meilleure volonté du monde elle ne savait plus quoi dire. Son père se tenait debout devant elle et la regardait avec un coup d'œil de reproche.

— Monsieur est peut-être amateur de peinture, balbutia-t-elle. L'exposition est belle, n'est-ce pas ?

Il leva les épaules et dit :

— Je n'ai jamais vu d'exposition. Je ne connais rien à la peinture.

— Vous lisez peut-être beaucoup, monsieur?

Francis Pottewal sentit son insuffisance ; ses joues devinrent encore plus rouges, et ce fut avec un embarras visible qu'il répondit :

— Lire ? Le prix du grain dans la feuille d'annonces de Darlingen. Je sais bien que tout cela ne témoigne pas en ma faveur et j'en suis même honteux ; mais c'est la faute de mes parents. Ils m'ont toujours fait croire que l'homme qui possède une fortune suffisante n'a pas besoin de connaître toutes ces choses. Ils ne m'ont rien appris que le commerce des grains et le moyen de garder leur fortune sans l'amoindrir.

— Vos parents avaient grandement raison, monsieur, dit Thérèse. Que signifient d'ailleurs ces occupations futiles, auxquelles on perd un temps précieux ? Tout cela, c'est fort bien aussi longtemps qu'on est très-jeune, mais une fois qu'on est entré sérieusement dans la vie et qu'on doit veiller à diriger sa maison avec honneur, alors de pareilles connaissances et de tels goûts sont plutôt nuisibles qu'avantageux. Soyez reconnaissant envers vos parents, monsieur Pottewal ; ce qu'ils vous ont appris est la seule science qui ne repose pas sur l'apparence. Un homme qui sait convenablement administrer sa fortune mérite avant tout le nom d'homme d'esprit.

Pottewal regarda Thérèse avec une singulière ex-

pression ; elle, enchantée de ce regard, lui sourit agréablement.

— Je comprends, dit Boniface Romys, que vous n'aimiez pas la bruyante musique d'opéra. Elle me plaît si peu aussi que depuis vingt ans je n'ai été au théâtre ; mais vous aimez peut-être la musique légère ?

— Oui, quelque chose comme une polka, quelque chose de dansant. J'aime assez ces choses-là, répondit Pottewal.

— Eh bien, pendant que nous continuerons à prendre le café, ma fille jouera une valse sur son piano. Tu sais bien, Hermine, le joli air de cet Allemand...

— Oui, la dernière valse de Strauss, dit Thérèse. Pourquoi hésites-tu, ma sœur? Peux-tu refuser quand tu sais que cela fait plaisir à M. Pottewal?

— Oh ! je t'en prie, épargne-moi ! supplia la pauvre fille. Je ne saurais pas jouer maintenant !

— En effet, Romys, vous comprenez bien, son mal de tête ! murmura la mère en levant les mains vers son mari ; mais un regard plein de menaces arrêta la parole sur ses lèvres.

— Tu joueras, ordonna le père d'un ton courroucé. Comment ! tous les jours de l'année tu nous déchires les oreilles avec ton éternel tapotage sur le piano ; et aujourd'hui que nous recevons un ami, tu ne jouerais pas ?

Hermine, effrayée de devoir jouer devant Pottewal la plus belle de ses valses, au moment où son cœur semblait vouloir se briser dans sa poitrine, pencha languissamment la tête sur la table...

— Voulez-vous me faire un plaisir, monsieur Romys? dit Francis Pottewal. Ayez la bonté de ne pas presser

plus longtemps mademoiselle. Cela ira mieux quand nous aurons fait plus ample connaissance ; et, d'ailleurs, je le déclare franchement, et ce moment, j'ai peu d'envie d'entendre de la musique.

— C'est bien, grommela Romys. Voyez alors comment vous voulez passer le temps. J'ai quelques mots à dire à ma femme touchant une affaire dont un des mes fermiers viendra tout à l'heure chercher la réponse. Pardonnez-moi cette courte absence, monsieur Pottewal ; je vous laisse en bonne compagnie. Si par hasard vous vous ennuyiez, ce que je ne crains pas toutefois, vous nous trouveriez au jardin sous les tilleuls.

A ces mots il fit signe à sa femme, et tous deux quittèrent la chambre.

Ce fut pour Pottewal et pour Hermine un moment solennel lorsqu'ils virent les parents s'éloigner. Le marchand de grains ne savait pas comment aborder sa déclaration, et sentait la sueur perler sur son front; Hermine attendait son arrêt et tremblait de frayeur.

Après quelques instants d'un silence embarrassant, Thérèse demanda :

— Vous avez, assurément, un beau jardin à votre maison, monsieur?

— Un grand jardin, oui, murmura Pottewal, cherchant dans son esprit comment il entamerait la question délicate. L'anxiété visible d'Hermine le troublait, et il n'était pas loin de regretter la position fâcheuse dans laquelle il s'était placé.

— Il paraît que vous vouliez dire quelque chose à ma sœur? remarqua Thérèse. Parlez librement, mon-

sieur, et ne faites pas attention à l'agitation d'une enfant capricieuse.

Pottewal, reconnaissant de ce secours, murmura :

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle ; en effet, je voudrais bien dire quelque chose à votre sœur, mais je ne sais vraiment comment commencer. C'est une chose difficile et je ne suis pas éloquent.

— Allons, allons, dit en riant Thérèse, c'est tout simple! Déclarez tout bonnement pourquoi vous êtes venu ici. S'il est nécessaire, pour vous mettre à votre aise, je vous dirai que nous savons déjà la cause de votre visite.

— Vous avez raison, mademoiselle, cela vaut encore mieux que de prendre des détours. S'il plaît à mademoiselle votre sœur de me prêter un instant de bienveillante attention, nous serons bientôt tous deux sortis de cette position gênée.

Il s'approcha d'Hermine qui le regardait d'un œil inquiet et lui montrait un visage calme en apparence, mais qui, par sa pâleur mortelle, attestait une frayeur inexprimable.

— Mademoiselle, dit-il, je n'aurais jamais eu la hardiesse de me présenter ici dans un pareil dessein ; mais monsieur votre père m'a permis d'espérer que, comme moi, vous vous réjouiriez de l'union de nos deux familles. Vous êtes jeune et belle : je ne puis dire de moi rien de pareil. Franchement je dois convenir que je n'aurais jamais pensé au mariage, si je n'avais besoin d'une personne sur la fidélité de laquelle je pusse compter pour garder ma maison lorsque mon commerce m'oblige à aller à Anvers, à Bruxelles ou à Louvain. Ce n'est donc point par amour que je viens

vers vous ; je n'en exige pas de vous; mais je suis un bon garçon et je ferai tout ce que je puis pour vous rendre la vie agréable. Je vous estimerai et vous honorerai, soyez-en certaine ; je prévois que vos goûts ne sont pas les mêmes que les miens. Je le regrette, mais je vous laisserai votre pleine liberté et ne vous gênerai en rien, et vous ne vous apercevrez pas de la différence. Je n'ai d'autre désir que de vivre en paix, et, le soir, après l'ouvrage, de passer quelques heures au café avec mes amis. Pour ce qui vous concerne, vous aurez un beau jardin, une voiture, des musiques, des livres : en un mot, tout ce que vous désirerez. Que dites-vous de cela ?

— Vous êtes trop bon, monsieur, balbutia tout bas Hermine, si tristement que le son de sa voix eût suffi pour déchirer un cœur sensible.

Pottewal resta un instant silencieux, puis il reprit avec un air de découragement :

— Mademoiselle, je ne suis pas venu ici avec l'intention de vous affliger, et beaucoup moins encore pour vous forcer à faire une chose qui pourrait vous être désagréable. Je crois voir que ma proposition ne vous plaît pas. Pardonnez-moi ma hardiesse : votre père m'a trompé...

Ces dernières paroles rappelèrent Hermine à l'idée de sa situation.

— Croyez-moi, je vous en prie, monsieur, soupira-t-elle, mon père ne vous a pas trompé ; il ne vous a dit que la vérité.

— Cela me semble incompréhensible, murmura Pottewal. Vous consentiriez donc, mademoiselle, à devenir ma femme !

— Oui, oui, monsieur; la volonté de mon père est une loi que je respecte; j'obéirai. Soyez assez généreux pour ne pas faire attention à mon émotion : elle passera. Je deviendrai votre femme; vous avez un bon cœur : je prierai Dieu qu'il m'accorde la faveur de vous rendre heureux.

— Mais votre consentement est-il bien volontaire, mademoiselle? demanda Pottewal avec une expression de pitié et de doute. Il me semble que vous parlez comme si vous obéissiez à une pénible violence. Je suis désolé d'être venu ici. Que Dieu me préserve d'exiger qu'une belle et innocente enfant comme vous, devienne, contre sa volonté, la femme d'un homme sans mérite, comme moi. Eh bien, il ne s'est rien passé.

Hermine, mortellement effrayée par ces paroles, éleva ses mains suppliantes vers Pottewal et s'écria;

— Oh! monsieur, par compassion, par bonté, ne me refusez pas! Pardonnez-moi; je vous serai si reconnaissante de votre générosité!

— Vraiment, mademoiselle, je ne sais que faire, répondit Pottewal embarrassé. Je ne demande pas mieux que de pouvoir vous être agréable.

— Je vous en conjure, monsieur, ayez pitié de moi! reprit la jeune fille.

— Remettez-vous, mademoiselle, dit le marchand de grains d'un ton calme et doux. Je suis un bon garçon et ne m'offenserai point si vous me dites que ce mariage ne vous plaît pas. Je n'exige pas beaucoup de mots. Faites-moi seulement connaître votre volonté par un signe de tête, cela me suffit. Parlez; consentez-vous de votre plein gré et sans chagrin à devenir la

femme de Francis Pottewal? Dites oui ou non? dans les deux cas, nous cesserons ce pénible entretien. Eh bien?

— De ma libre volonté, sans chagrin, oui, oui, bégaya Hermine.

Et comme si ce consentement menteur et arraché par la contrainte avait épuisé les dernières forces de la pauvre fille, elle fondit tout à coup en larmes et se mit à sangloter à haute voix en cachant son visage dans ses mains.

Pendant tout cet entretien Thérèse avait tenu les yeux fixés sur Hermine avec une expression de mépris et de satisfaction intérieure; on eût dit qu'elle se réjouissait intérieurement du chagrin et de la répugance de sa sœur. Pottewal, au contraire, était ému de compassion et s'efforçait de consoler par de douces paroles la jeune fille éplorée.

Au bout d'un instant, Hermine se leva de son siége.

— Monsieur, dit-elle en sanglotant, pendant que des ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues; ô monsieur, pardonnez-moi! Je suis malade, je vais me trouver mal; je ne peux rester, ma tête est étourdie, mes sens s'égarent. Laissez-moi partir. Vous êtes un homme généreux; je vous en supplie, allez auprès de mon père, dites-lui que j'ai consenti, que vous êtes satisfait, que notre mariage est décidé. Adieu, monsieur, adieu!

Elle marcha en chancelant vers la porte, et fut obligée de s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Lorsqu'elle eut disparu, Pottewal dit tristement à Thérèse:

— M. Romys votre père m'a assuré, mademoiselle,

que votre sœur attendait ma visite avec une joie impatiente, et que je serais reçu à bras ouverts. Si j'avais pu prévoir cet accueil, je n'aurais certainement pas osé risquer de demander en mariage une si jeune et si belle demoiselle. Je ne sais, c'est décidé maintenant; mais je commence à craindre de n'être pas heureux.

— Je le crains également, monsieur, reprit Thérèse.

— Vraiment? Puis-je connaître les motifs de ce sentiment?

— Ces motifs sont simples, monsieur. Vous voulez vous marier parce que vous avez besoin d'une femme qui garde votre maison et qui veille à ce que tout aille convenablement pendant que vous êtes absent pour votre commerce. Ma sœur est encore une enfant ignorante, sans aucune expérience du monde. Elle a reçu une éducation faussée et ne rêve que belles robes, concerts, promenades et mille autres choses futiles. La femme qui vous rendrait heureux et vous aiderait à conserver et augmenter votre fortune, ne devrait pas être si extrêmement jeune. Vingt-sept ou vingt-huit ans serait certainement l'âge préférable : car, alors, on a encore la fraîcheur de la vie avec l'expérience de toutes les choses du monde, et on n'est plus enclin à mille plaisirs frivoles qui ne sont que des occasions de perte de temps et de dissipation. Si vous aviez une telle femme, soyez-en sûr, vous pourriez aller en voyage des mois entiers sans avoir jamais la moindre inquiétude au sujet de votre maison; et à votre retour, vous retrouveriez tout dans l'ordre le plus parfait. Vous sauriez que pendant que vous êtes absent, une mère tendre et vigilante veille sur vos chers enfants. Je comprends

que l'homme désire aussi quelque élégance chez sa femme; mais les qualités d'une bonne femme de ménage n'excluent pas une certaine beauté.

Pendant ce discours, dont le ton singulier surprenait Pottewal, il avait tenu continuellement les yeux fixés sur elle, et il semblait par moments plongé dans de profondes méditations. Il se leva et dit:

— Vous avez beaucoup de bon sens, mademoiselle; ce que vous dites-là est peut-être la vérité; mais on ne trouve pas tout ce qu'on voudrait. Votre sœur me paraît avoir une humeur douce et un bon cœur. C'est déjà beaucoup. Allons auprès de votre père. Il attend probablement avec impatience le résultat de notre entretien.

— Et qu'allez-vous lui dire, monsieur? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

— Je lui dirai que votre sœur a consenti.

Un soupir s'éleva de la poitrine de Thérèse pendant qu'elle suivait le marchand de grains par le vestibule de la maison. Au jardin, les parents d'Hermine vinrent à sa rencontre. Romys demanda en riant :

— Eh bien, ami Pottewal, comment l'affaire s'est-elle arrangée? Êtes-vous content?

— Mademoiselle Hermine a consenti, répondit-il.

La mère pâlit, comme si elle avait conservé l'espoir que M. Pottewal eût trouvé une raison pour refuser le mariage.

— Ah! alors je vous en félicite! s'écria Romys en se frottant les mains. Venez, nous allons rentrer, pour tout arranger sans retard.

— Non, je vous en prie, monsieur, remettons cela à demain ou à après-demain, dit le marchand de grains

en secouant la tête. Je comprends maintenant que le mariage est une chose importante, sur laquelle on peut bien réfléchir quelques heures. Ne vous inquiétez pas cependant, demain je reviendrai pour fixer définitivement avec vous cette union de nos deux familles. Maintenant, permettez-moi de vous quitter. Adieu, à demain.

Romys voulut faire rester le marchand de grains; mais celui-ci tint bon et retourna vers la maison. Le père d'Hermine accompagna Pottewal jusqu'à la porte et s'efforça de lui faire déclarer la cause de son hésitation. Peut-être avait-il réussi à peu près; car lorsqu'il revint au jardin, il s'écria avec une grande colère :

— Où est Hermine? où est Hermine?

— Elle est en train de pleurer dans sa chambre, dit Thérèse.

— Ah! je le pensais bien! grommela-t-il. Nous verrons! Elle épousera Pottewal, ou il se passera de vilaines, de terribles choses!

Et, suivi de sa femme qui gémissait, il courut tout furieux vers la maison pour monter à la chambre d'Hermine.

V

M. Blondeel et son jeune ami Ernest Decock avaient pris le chemin de fer et venaient de descendre à la station de Darlingen.

Tout en causant, ils se dirigèrent à pas mesurés vers la ville et se tinrent à l'ombre des arbres; car quoique l'après-midi fût très-avancée, le soleil brûlait encore très-ardemment dans le ciel d'un bleu profond.

Lorsqu'ils furent près de la ville, Ernest contempla un instant les hautes cheminées d'où s'élevaient perpendiculairement d'épaisses colonnes de fumée, et dit à son compagnon avec une sorte de joyeux étonnement :

— Quatre ou cinq fabriques nouvellement bâties! Darlingen commence donc à avoir enfin le sentiment de sa destinée? J'y ai souvent pensé en Angleterre. Croiriez-vous, monsieur Jean, qu'aucune ville de Belgique ne réunit mieux que celle-ci toutes les conditions pour devenir le centre d'une puissante industrie? Une eau pure et abondante, un grand nombre de chaussées vers tous les points du pays, une rivière qu'on peut rendre navigable à peu de frais, les matières premières à profusion sur place, le salaire à bon marché. Croyez-moi, je trouverai bien à Darlingen des capitaux prêts à s'associer pour des entreprises utiles et lucratives.

Blondeel hocha la tête d'un air de doute.

— Ce n'est pas ici, mon bon Ernest, que vous trouverez la fortune rêvée, murmura-t-il.

— Mais, monsieur Jean, permettez-moi de vous le dire, répliqua le jeune homme, l'industrie est l'avenir de la civilisation moderne. Aucune nation, à moins qu'elle ne consente volontairement à sa ruine, ne peut résister à la nécessité de suivre, dans l'industrie et le commerce, le mouvement général des peuples. Et, assurément, ce ne sera pas notre patrie qui restera en arrière. Les exemples sont là : la petite Belgique étonne

déjà aujourd'hui les peuples les plus puissants par la multiplicité de ses établissements et par le développement gigantesque de son travail national.

— Vous êtes éloquent sur ce chapitre, je le sais, répondit M. Jean avec un sourire approbatif. Pour autant que vous considérez notre pays en général, je vous donne raison; mais en ce qui concerne Darlingen, je vous prédis que vous vous verrez déçu. L'argent manque ici à l'industrie.

— L'argent? Darlingen est une ville excessivement riche, dit-on.

— Très-riche, beaucoup trop riche, mon garçon.

— Il doit y avoir, par conséquent, beaucoup de capitaux disponibles?

— Des capitaux morts.

— On les rendra vivants, monsieur Blondeel, par la certitude des bénéfices.

— Impossible, mon ami. Les fabriques que nous avons vues là-bas sont bâties par des étrangers; trois ou quatre seulement ont été construites par des Darlingeois, qui ont commencé presque sans ressources. Toute la richesse de la ville est entre les mains des rentiers, dont la fortune consiste uniquement en fermes et en terres. Ils vivent mesquinement, se refusent toute jouissance et s'efforcent d'augmenter leur fortune par une économie exagérée, sans vouloir risquer quelque chose pour atteindre ce but. Leur unique souhait est d'acheter sans cesse de nouvelles fermes avec leurs économies. Tenez, nous avons dépassé les fabriques : voyez, là, devant vous, dans la longue rue solitaire, ces maisons fermées, ce silence, cette herbe qui croît entre les pavés; ces signes de l'immobilité

ne vous disent-ils pas que Darlingen veut dormir pendant que tout le monde veille et travaille ?

— Mais je ne puis comprendre quelle peut être la cause de ceci. Chacun juge les habitants de Darlingen avec une sévérité excessive. Il en était déjà ainsi avant mon départ pour l'Angleterre. Il doit pourtant y avoir ici des gens de bon sens aussi bien qu'ailleurs.

— Certainement, Ernest, des gens sérieux et intelligents, nobles de cœur et sains d'esprit ; mais les autres font l'immense majorité, et ils forcent chacun de suivre l'exemple du grand nombre, sous peine de mépris et même de persécution. Si vous entendez dire beaucoup de mal de Darlingen, cela vient de ce qu'ils médisent le plus souvent les uns des autres, et par conséquent d'eux-mêmes aussi.

En ce moment la rue retentit d'un bruit soudain. M. Blondeel eut à peine le temps de faire un saut de côté ; une riche voiture découverte, dans laquelle un jeune homme était assis à côté d'une dame, passa près de lui avec la rapidité de l'éclair.

— L'insolent ! murmura Ernest, rouge d'indignation. Peu s'en est fallu qu'il ne vous écrasât, monsieur Jean, sans même crier « gare ». Ce jeune homme est-il de Darlingen ?

— Ah ! ah ! s'écria Blondeel en riant, c'est ainsi que Dieu punit l'avarice ! Ce jeune écervelé est un Darlingeois, en effet. Voyez-vous, à quelques pas de nous, cette grande maison avec ses murailles noires ; là demeurait un vieux millionnaire que l'on ne connaissait pas autrement que sous le nom de *fondeur de liards*. Il vivait seul, et il était si avare que, sur son lit de mort même, il ne voulut accepter de secours de personne,

de crainte qu'on ne le forçât à dépenser quelques sous. L'autorité a été obligée d'ouvrir la porte de sa maison, et on a voulu le forcer à prendre quelques médicaments. Il a tout repoussé par avarice, et il est mort littéralement comme un chien. Savez-vous ce qu'il advient maintenant d'une fortune si péniblement amassée : le jeune homme dans cette voiture est son cousin et son unique héritier ; il est allé habiter Bruxelles, et mène là une vie princière comme si le monde entier lui appartenait. La moitié de l'héritage y a certainement déjà passé.

— Il est marié? C'est sa femme qui était assise à côté de lui dans la voiture?

— Non, non, c'est une dame qui l'aide à manger la fortune du fondeur de liards. Ah! Ernest, vous ne connaissez pas encore Darlingen. Il y a ici pas mal de gens que les Français désignent sous le nom d'originaux. Voyez, à votre gauche, cette maison avec sa haute façade : là demeurent deux frères et deux sœurs qui sont restés célibataires pour ne point partager leur fortune ; ils sont aujourd'hui tous les quatre très-vieux. Croiriez-vous que depuis vingt ans ces frères et sœurs ne sont jamais ensemble qu'à table pour manger, et qu'ils ne se parlent presque jamais, mais jamais, l'un à l'autre. Entre eux il n'existe d'autre lien que leur fortune commune, car si ce que disent leurs domestiques est vrai, ils se haïssent l'un l'autre, et vivent ensemble comme quatre loups dans la même tanière.

Après un moment de silence, Blondeel poursuivit :

— N'avez-vous pas remarqué la petite fille devant laquelle nous venons de passer? Elle est bien malheureuse; ses parents s'étaient mariés sans amour ; on les

avait unis par raison de fortune. En pareil cas faire bon ménage est impossible, à moins que l'un des époux ne fasse de l'autre son esclave. Ici, pourtant, le mari trouva une femme d'une opiniâtreté inflexible et la femme un mari dont la volonté n'était pas moins énergique. Je n'ose presque pas dire ce qui se passa entre eux : c'étaient des gens de bonne famille. Au bout de quelques mois à peine, des scènes violentes eurent lieu dans cette maison, et enfin les époux aigris se battirent presque tous les jours, sans honte des voisins. Leur inimitié leur avait ôté même le sentiment des convenances. Le courage du mari s'est brisé le premier, il a cherché dans la boisson l'oubli de sa triste existence. Un certain soir, lorsqu'il rentra chez lui, sa femme eut un si violent accès de colère qu'elle en mourut. Quant à lui, il a succombé peu à peu aux suites de ses excès de boisson. Ils ont laissé une petite fille de quatre ans, pauvre enfant qui n'a presque pas connu ses parents, et qui ne vit pour ainsi dire que pour rappeler le douloureux souvenir d'un fatal mariage... Vous ne dites rien, Ernest? vous paraissez pensif?

— En effet, monsieur Blondeel, cette triste histoire m'assombrit l'esprit.

— Oh! je pourrais vous en raconter bien d'autres. Si vous avez l'occasion de rester un seul jour à Darlingen, et en société surtout des femmes, vous entendrez l'histoire de tous les habitants. Dès que l'on n'a pas à faire une chose importante, on ne parle ici que de la vie et des faits et gestes de ses concitoyens. On ne dit pas beaucoup de bien : cela ne donne pas de sel à la conversation... Mais vous n'écoutez pas Ernest? Je comprends, nous approchons de la mai-

son de Romys : votre cœur ne bat-il pas un peu à la pensée que, dans quelques instants, vous verrez Hermine ?

— Vous dites vrai, monsieur Jean, cette pensée m'émeut, murmura Ernest avec une légère rougeur au front. Comme elle doit être devenue grande !

— Comment en serait-il autrement, mon garçon? C'est une femme faite. Il faut pourtant vous contenir, au commencement surtout ; car si son père remarque votre émotion, il aura des soupçons. Je dois tâcher de le gagner petit à petit. Aujourd'hui, pas encore, mais après quelques visites. Soyez réservé, parlez de gagner de l'argent, et montrez beaucoup d'estime pour une grande fortune. Cela vous sera facile, puisque vous avez précisément ces idées-là ; allons, restez maître de vous : nous y sommes.

Il s'apprêtait à tirer le cordon de la sonnette ; mais la servante qui l'avait vu de derrière la fenêtre, ouvrit la porte, et, lorsqu'ils furent tous deux dans le vestibule :

— Bonjour, monsieur Blondeel, dit-elle. Je vous remercie du fond du cœur, au nom de ma sœur aveugle ! Nous vous avons béni bien sincèrement dans nos prières.

— Qu'il ne soit plus question de cela, Sophie. Vos maîtres sont-ils à la maison ?

— Vous les trouverez au jardin, monsieur.

La servante regardait le jeune homme avec une attention particulière et paraissait chercher une ressemblance sur son visage.

— Vous ne me connaissez plus, Sophie? demanda-t-il. Vous m'avez pourtant vu souvent dans le jardin

de M. Blondeel, et même deux ou trois fois dans cette maison.

— Est-ce possible ? s'écria la servante. Cette voix ! Vous êtes Ernest ? monsieur Decock ? Il faut que j'aie bien vieilli ! Je vous ai connu lorsque vous n'aviez pas encore sept ans, ma sœur aveugle a été servante chez feu vos parents. Ah ! que Dieu est bon de vous avoir fait devenir si beau !

Ernest dit quelques mots aimables pour remercier la vieille femme des témoignages de son affection ; mais, comme ils étaient arrivés au bout du vestibule, Blondeel ouvrit la porte du jardin, et la servante retourna à la cuisine.

M. Romys se promenait d'un air agité dans les allées de son jardin ; sa femme était assise devant une table et continuait à tricoter à un ouvrage commencé ; Thérèse, encore en habit de cérémonie, était assise non loin de sa mère, et semblait absorbée dans ses pensées.

Lorsque les visiteurs inattendus furent aperçus, Romys se rapprocha de la table et son visage prit une expression d'amabilité. Madame Romys se leva précitamment avec un cri de joyeuse suprise ; mais le regard sévère de son mari arrêta subitement ce mouvement.

Thérèse se leva lentement de son fauteuil et redressa la tête avec une sorte de gravité hautaine ; ses lèvres se pincèrent et sa physionomie prit une expression de froide réserve, comme si elle s'armait d'avance contre la familiarité possible d'une personne de condition inférieure. Elle avait reconnu Ernest.

Jean Blondeel dit en s'approchant de la table :

— Comment se porte-t-on ici ? Passablement bien,

à ce que je vois. Et ma nièce Thérèse, comme elle est belle aujourd'hui! J'ai l'honneur de vous présenter notre jeune ami Ernest Decock, qui est revenu d'Angleterre, et qui ne pouvait manquer de vous rendre visite.

Le jeune homme s'inclina profondément devant les Romys et leur fille, et dit avec politesse :

— Monsieur, madame, mademoiselle, je remplis un agréable devoir en vous apportant mes salutations respectueuses, et je rends grâce à Dieu qui me permet de vous voir tous en bonne santé.

Thérèse répondit par un signe de tête presque imperceptible ; madame Romys parut vouloir avancer une chaise pour offrir au jeune homme une place à côté d'elle; mais son mouvement était si timide qu'il ne remarqua pas son intention.

— C'est dommage, Blondeel, que vous ne soyez pas venu un peu plus tôt, murmura Romys. Nous avons pris le café depuis une heure; sans cela vous auriez pu en boire une tasse avec nous.

— Bah! faites en faire de nouveau, répliqua M. Jean. Ce n'est pas une grande peine, et j'avoue qu'une tasse de café chaud me ferait plaisir. Asseyons-nous, Ernest; voyez, ma sœur vous offre une chaise à côté d'elle.

Cette familiarité attira sur le visage de Thérèse une expression de colère. Romys aussi ne paraissait pas très-satisfait; car il courut en grommelant vers la maison, probablement pour dire à la servante de rallumer le feu, afin de faire du café à ces fâcheux visiteurs.

— Ah çà! où est ta sœur Hermine? demanda Blondeel à Thérèse.

— Elle est dans sa chambre ; elle a mal à la tête, répondit Thérèse d'un ton bref.

— Je comprends : un mariage dans la famille est toujours une chose qui émeut, surtout quand on est jeune et sensible comme cette bonne Hermine.

— Vous savez donc ce mariage, mon frère ? s'écria madame Romys avec étonnement. Ciel ! et vous semblez bien content?

— Pourquoi pas ? C'est un bon parti.

— Un bon parti ! soupira la mère étonnée. Hélas ! ma pauvre Hermine !

— Hermine se consolera, ma sœur. M. Pottewal est un bon garçon, et sa fortune est assez considérable. Je souhaite de tout mon cœur que ma nièce Thérèse soit heureuse dans son ménage.

— Mais ce n'est pas Thérèse qui va se marier ! s'écria madame Romys. C'est Hermine !

— Hermine ! répéta M. Jean pâlissant, en jetant un regard inquiet sur Ernest, qui paraissait trembler et dont les yeux trahissaient une terreur soudaine. Hermine ! C'est Hermine qui va se marier avec le gros Pottewal ?

— C'est la volonté de son père ! répondit madame Romys.

— Et elle, que dit-elle de cela?

— Elle se désole, elle verse des larmes depuis deux jours, mon frère.

Blondeel baissa la tête, comme pour réfléchir à cette nouvelle inattendue, écrasante. Pendant ce temps, Thérèse marcha lentement vers la maison et disparut dans le vestibule.

— Ah ! ceci est un peu trop fort ! s'écria Blondeel en

bondissant de colère. On sacrifie donc ainsi sans miséricorde cette bonne et sensible enfant à je ne sais quel calcul égoïste de fortune. Hermine serait condamnée à être malheureuse toute sa vie? C'est ce que nous verrons ! Où est Romys? S'il est capable d'une telle cruauté !

Il se disposait à courir vers la maison, mais sa sœur le prit par le bras et dit :

— Pour l'amour de Dieu ! calmez-vous; si vous vous emportez ainsi contre mon mari, il deviendra encore plus impitoyable. Cela retombera sur Hermine.

— Non, cela va trop loin; je sens mon sang bouillir dans mes veines ! grommela M. Jean, frémissant d'indignation.

— Ah ! je vous en prie, restez calme, monsieur Blondeel ! soupira Ernest élevant vers lui des mains suppliantes.

— Voyez, mon frère, reprit madame Romys, dans toutes mes prières j'ai demandé à Dieu d'envoyer un ange pour vous appeler à Darlingen. Votre arrivée était mon unique espoir, l'unique espoir de ma pauvre et désolée Hermine. Peut-être pouvez-vous encore faire quelque chose pour empêcher le funeste sacrifice de mon enfant; mais il faut parler à mon mari avec douceur et ne pas le menacer, sinon tout est décidément perdu. Vous le connaissez, dès qu'il soupçonne qu'on veut le contrarier, il devient inflexible comme le fer. Pour le bonheur d'Hermine, de votre chère filleule, surmontez votre indignation.

M. Jean se tut un instant et hocha la tête d'un air pensif.

— Vous avez raison, ma sœur, dit-il, je me laisse

entraîner par une légitime indignation. Je dois rester maître de moi-même. La douceur est le seul moyen. Je vais trouver mon beau-frère pour avoir un entretien avec lui. Soyez tranquille et donnez un peu de courage à ce pauvre Ernest; car il est pâle comme un mort et tremble de tous ses membres. Lui aussi, il languirait peut-être toute sa vie, si Hermine devait être malheureuse.

— Je le sais; je le remercie, murmura la mère en prenant avec un profond attendrissement la main du jeune homme.

— Espérez donc tous deux; je comprends maintenant quels moyens peuvent être tentés. Jusqu'à tout à l'heure, attendez avec bon courage.

Il traversa lentement l'allée en se grattant le front, et ouvrit la porte de la maison. Dans le vestibule il rencontra Boniface Romys, qui allait entrer au jardin; mais Blondeel le retint et lui dit avec beaucoup de calme et même avec amabilité :

— Mon frère, je voudrais bien vous parler seul; voulez-vous avoir la bonté de m'accorder quelques instants?

Romys ouvrit la porte du salon et offrit une chaise à M. Jean.

— Vous voulez me parler du prochain mariage de ma fille Hermine? demanda-t-il. Asseyez-vous, je suis prêt à vous entendre.

— Vous comprendrez facilement, Romys, que l'annonce de cette nouvelle inattendue m'a étonné, commença M. Jean d'un ton presque craintif. Hermine est ma filleule; je me croyais le droit d'être du moins

informé d'avance d'un projet qui, s'il se réalise, doit décider de toute sa vie.

Le père d'Hermine fixa sur Blondeel un regard fin et tranquille ; il s'attendait certainement à une scène violente et s'armait d'avance d'un calme apparent.

— Sans doute, mon frère, répondit-il, vous avez le droit d'être informé préalablement de ce projet. Mais convenez qu'on ne parle pas de choses semblables avant d'être sûr de la réussite : l'honneur de la famille est ici en jeu. D'ailleurs, je serais allé demain matin à Bruxelles pour vous apporter la nouvelle de ce brillant mariage, avec la certitude que vous vous en seriez réjoui avec moi. Pensez donc, M. Pottewal est à la tête de plus de quatre cent mille francs ; je donne cent mille francs à Hermine. Cela fait un demi-million. Pottewal fait le commerce, son argent rapportera au moins cinq pour cent. Donc vingt-cinq mille francs de rente annuelle. Comme elle sera heureuse, notre Hermine ! Quel honneur pour notre famille, n'est-ce pas?

— Ce mariage est donc décidé? demanda Blondeel avec une émotion contenue.

— Certes, ils ont échangé leur promesse.

— Et Hermine a-t-elle accepté de sa libre volonté la main de Pottewal?

— Je dois croire qu'oui. Dans tous les cas, ce n'est pas elle, c'est moi qui dois juger des convenances de la famille.

— Mais, Romys, elle pleure sans cesse depuis deux jours.

Une étincelle de colère jaillit des yeux du père d'Hermine, cependant il resta maître de lui.

— Vraiment? On vous l'a déjà dit? Les filles ne

pleurent-elles pas toujours avant le mariage? D'ailleurs, ces larmes fussent-elles sincères, l'affaire est convenue, la parole est donnée des deux côtés, et il est écrit irrévocablement là-haut que la considération de notre famille sera augmentée dans six semaines de quatre cent mille francs.

Jean Blondeel prit la main de son beau-frère.

— Romys, dit-il, je vous en supplie, écoutez-moi un instant avec bienveillance. Vous êtes père; ce titre vous donne, en effet, le droit de décider du sort de vos enfants; mais ne vous fait-il pas également un devoir de préserver leur vie à venir du chagrin et des souffrances?

— Souffrances? Avec un revenu de vingt-cinq mille francs? Avoir du chagrin quand on peut acheter tous les deux ans une nouvelle ferme! interrompit Boniface Romys.

— Je vous en prie, laissez-moi continuer, reprit Blondeel avec une agitation croissante. Hermine est encore très-jeune; son cœur a soif d'amitié, d'affection et d'amour. Les plus douces illusions l'environnent comme une auréole virginale. Elle est belle, elle est gaie, elle aime les arts, elle a besoin d'épancher ses sensations dans des conversations spirituelles. O Romys! cet ange si pur, cette tendre et noble enfant, vous allez la lier indissolublement et pour jamais, à qui? A un Pottewal!

— Un Pottewal? Il est d'une très-ancienne famille et possède presque un demi-million.

— Soit, Romys; c'est même un bon garçon, je le connais très-bien; mais il a près de quarante ans. Il n'a pas reçu la moindre éducation; il est grossier de

cœur et d'esprit, et ne sait parler que de ses grains. Son seul plaisir est d'aller le soir au café ou à l'estaminet et de s'y emplir de bière, en prenant part à des entretiens grossiers qui feraient évanouir en lui toute délicatesse, s'il en avait jamais eu... Et c'est à un pareil homme que vous voulez donner votre fille Hermine?

— Continuez, continuez, murmura en ricanant M. Romys qui commençait à perdre patience.

— Ne comprenez-vous pas, mon frère, quel sera le sort de votre enfant? Je la vois déjà assise, la pauvre femme, l'épouse délaissée, dans sa chambre, seule avec ses tristes pensées, languissante et déplorant la perte de ses illusions, car qui aimera-t-elle? Avec qui parlera-t-elle? Dans le sein de qui épanchera-t-elle les sensations de son âme poétique? Son mari ne sait rien; tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle pense lui est étranger. Il comprend son infériorité à côté d'elle; et Pottewal, cette épaisse bûche de bois, s'il ne peut pas s'éloigner, tombera endormi à côté d'une femme qui, par sa grâce et son esprit, ferait l'admiration d'une société choisie. Oui, oui, pendant que Pottewal sera en voyage ou à l'estaminet, la pauvre Hermine cherchera en vain quelqu'un qui puisse la comprendre, ou du moins attacher quelque prix aux trésors de son cœur. Comprenez-vous, mon frère, combien elle est terrible, cette solitude de l'âme? Seule, toujours seule, jusqu'à la fin de sa vie!

— Bah! bah! murmura Romys, elle aura une belle voiture, de bons chevaux; elle pourra se promener tant qu'elle voudra.

— Se promener? Mais avec qui? Ah! je ne puis

presque pas surmonter mon inquiétude, mon frère. Je n'ai pas dit la vérité tout entière : cela ne se passe pas ainsi ordinairement. De cette inégalité entre époux il résulte un mal plus grand. Tous les deux deviennent malheureux; tous les deux sentent qu'ils sont la cause du chagrin l'un de l'autre. Alors viennent l'aversion, l'amertume, la haine; les victimes d'une union fatale se dressent l'une contre l'autre, et la lutte dure jusqu'à ce qu'une des deux se lasse et s'abandonne à la haine de l'autre comme une esclave désespérée. Mon Dieu, je tremble à la pensée que cette esclave, cette âme étouffée, pourrait être votre douce, votre bonne Hermine!

Les larmes jaillirent des yeux de Jean Blondeel, et sa voix s'altéra au point qu'il fut forcé d'interrompre son discours.

Boniface Romys se tut un instant, puis il reprit avec une tranquillité glaciale :

— Je connais depuis longtemps vos sentiments sur le mariage, mon ami Jean. Ce que vous me dites n'est pas nouveau pour moi. Ce sont les idées d'un homme qui n'a pas de famille et qui a traversé le monde sans soucis. Si vous aviez des enfants, vous penseriez autrement, et ne négligeriez pas plus que moi l'occasion de mettre la main sur un demi-million qui se présente. Cela n'arrive pas tous les jours, sur ma parole.

Blondeel n'avait probablement pas écouté, car il prit les deux mains de son beau-frère et dit d'un ton suppliant :

— Allons, mon cher Boniface, vous avez un cœur; Hermine est votre enfant. Laissez-vous fléchir, ne la forcez pas à se marier avec le gros Pottewal. Elle

serait malheureuse, croyez-moi. Ah! ayez compassion d'elle!

— Vous le voyez, Blondeel, je vous ai écouté avec bienveillance, répondit Romys avec une froideur imperturbable et triomphante. Il est inutile de discuter entre nous de semblables affaires. L'honneur de la famille est pour moi la loi suprême; pour vous, vous ne connaissez pas le prix de l'argent; vous avez une mauvaise opinion de M. Pottewal; mais croyez-en un homme d'expérience, un demi-million compense plus de défauts qu'une belle figure ou un peu de jargon spirituel.

Jean Blondeel devint rouge d'impatience et de dépit: il se fit cependant encore violence pour surmonter la colère qui le gagnait, et demanda :

— C'est donc irrévocablement décidé? Rien ne peut vous toucher?

— Puisque j'ai raison, puisque je crois assurer le bonheur d'une de mes enfants, pourquoi irai-je, comme un imbécile, changer ma décision? Vous savez, mon frère, que, dans tous les cas, ce n'est pas mon habitude!

— C'est donc votre dernier mot? Hermine est condamnée à devenir madame Pottewal?

— Il n'y a plus rien à faire; la parole est donnée.

— Eh bien, soit! s'écria Blondeel furieux et blanc comme un linge. Soyez le bourreau de votre fille comme vous êtes le bourreau de votre femme. Vous rendrez compte à Dieu de votre affreux égoïsme!...

— Que voulez-vous dire? Vous m'insultez!

— Osez me répondre, homme sans cœur! reprit Blondeel. Qu'avez-vous fait de ma pauvre sœur? Elle

était belle, aimable et gaie; vous l'avez épousée aussi sans amour. Ses parents croyaient également qu'elle serait heureuse; vous, vous l'avez affligée, vous avez empoisonné sa vie, vous l'avez rendue martyre de votre égoïsme. Que reste-t-il maintenant de cette femme charmante, modèle d'amabilité et d'esprit? Rien, qu'une créature désespérée, à moitié idiote, presque tombée en enfance! Oui, oui, non-seulement vous avez comprimé sa douce nature par votre dureté, mais vous avez étouffé son esprit; vous pouvez maintenant contempler avec satisfaction, avec fierté, une esclave qui tremble lorsqu'elle rencontre seulement les yeux de son tyran... une mère annulée à ce point qu'elle n'ose pas même défendre son enfant contre le bourreau qui va la sacrifier sur l'autel du veau d'or!

— Mais taisez-vous donc! s'écria Romys. Vous êtes dans ma maison; je vous défends....

— Je parlerai, je parlerai jusqu'à ce que j'aie soulagé mon cœur, continua Blondeel avec une volubilité fébrile. C'est, d'ailleurs, la dernière fois que vous me voyez. Ah! c'est décidé, Hermine est condamnée au même sort que ma sœur! Eh bien, vous êtes le maître, je le reconnais; mais moi, Jean Blondeel, et ma sœur Marie, nous sommes également les maîtres de ce qui nous appartient. Vous comptez sur les biens que nous laisserons; notre fortune revient de droit à votre famille? Je vous dis, Romys, que si Hermine se marie avec Pottewal, vos enfants n'hériteront pas d'un centime de nous. Dussions-nous tout dépenser et mourir dans la misère, il ne restera rien, soyez-en certain!

Cette menace parut inspirer quelque crainte à Romys;

car il se calma tout à coup, prit les mains de son beau-frère ému, et dit avec un sourire caressant :

— Allons, mon ami Jean, calmez-vous. C'est une pensée sans fondement qui vous aveugle ainsi.

— Comment, vous ne me croyez pas?

— Vous n'êtes pas un homme à dépenser deux ou trois cent mille francs?

— Alors nous les léguerons aux pauvres.

— Non, non, vous avez trop d'amour pour votre famille.

— Homme têtu! s'écria Blondeel hors de lui; sur ma parole d'honneur cela sera ainsi... Eh bien, vous qui attachez tant de prix à l'argent, la perte de plus de deux cent cinquante mille francs ne peut-elle pas vous faire réfléchir?

— Pottewal apporte quatre cent mille francs dans la famille. Vous êtes trop bon et trop juste, murmura Romys.

— Oh! c'est affreux! s'écria M. Jean d'une voix rauque. Je pars : vous me feriez attraper une attaque d'apoplexie. Qu'il soit donc décidé ainsi : martyrisez ma sœur, jusqu'à ce qu'une maison de santé ou la tombe la reçoive; vendez votre enfant à un homme grossier, usé d'esprit et de corps, mais n'espérez pas que vous me reverrez jamais de votre vie. Adieu, adieu, pour toujours!

En disant ces mots il se dirigea vers la porte.

Romys voulut l'empêcher de partir.

— Non, non, ajouta Blondeel en se débattant pour se dégager de ses bras, ne me parlez plus de rien; ma résolution est également irrévocable. Demain nous écrirons notre testament et nous léguerons tout au bureau de bienfaisance de Schaerbeek. Il n'y a plus rien de commun entre nous. Adieu.

Il s'élança dans le vestibule. Là, Romys essaya encore d'arrêter sa course en disant d'un ton presque suppliant :

— Allons, ami Jean, soyez raisonnable et retournons au salon. Je vous démontrerai que c'est à tort que vous êtes fâché contre moi....

— Laissez-moi, je ne vous connais plus! grommela Blondeel qui courut au jardin.

— Julie, dit-il les larmes aux yeux, en pressant la vieille dame dans ses bras, c'est la dernière fois que vous me voyez. La fatalité a parlé; Hermine est condamnée. Que Dieu la protége.... et vous aussi, ma pauvre sœur.

Alors, se roidissant avec violence contre son chagrin, il prit la main d'Ernest et s'écria avec une impatience fiévreuse en l'obligeant à se lever :

— Venez, mon ami, cette maison est une maison de malheur. Partons.

Madame Romys voulut retenir son frère; Boniface même fit encore des efforts pour le calmer; mais il entraîna par force Ernest hors de l'allée du jardin.

Au moment où ils allaient atteindre la maison, Hermine parut sur le seuil d'une des portes dans le coin du jardin.

Ernest adressa un long et douloureux regard à la tremblante jeune fille, qui tendait les bras vers lui. Succombant à son émotion, il fit un mouvement pour aller à elle; mais Jean Blondeel le tira dans le vestibule et ferma la porte.

— Ernest, Ernest! s'écria la pauvre fille avec un tel désespoir que sa voix retentit dans le jardin comme un cri d'agonie. Ernest, ô mon Dieu! lui aussi m'abandonne!

Et chancelante, elle tâcha d'appuyer ses mains sur le bord de la fenêtre; mais avant qu'elle eût pu y parvenir, ses forces l'abandonnèrent et elle tomba lourdement par terre.

Madame Romys accourut en poussant des cris de frayeur, se pencha sur sa fille, souleva sa tête et arrosa de douloureuses larmes le visage de son enfant.

Pendant ce temps, Boniface Romys frappait du pied avec impatience et avec dépit, et grommelait qu'on ne l'empêcherait pas de faire ce qui était irrévocablement décidé dans l'intérêt de la famille, ni par des pleurs, ni par des criailleries, et moins encore par cette comédie ridicule. Il appela sa fille aînée et la servante, qui apparurent immédiatement dans le jardin.

Thérèse haussa les épaules et sembla regarder aussi l'évanouissement de sa sœur comme une comédie.

— Allons, un peu plus vite! commanda Romys à la servante. Étendez les mains, Sophie. Nous la porterons dans sa chambre sur une chaise et nous lui frotterons les tempes avec du vinaigre....

A ces mots, il releva la pauvre Hermine et la porta dans la maison. La sœur et la mère le suivirent. Le jardin redevint tranquille et solitaire, comme si rien ne s'y était passé.

VI

C'était le matin, de très-bonne heure; mademoiselle Blondeel était assise dans son petit salon devant une

table sur laquelle étaient disposées des tasses et des assiettes pour le déjeuner. Son regard vague et pensif était perdu dans l'espace, et elle hochait la tête avec une pénible préoccupation.

Son frère, aussi triste qu'elle, passa en ce moment du jardin dans le salon et se laissa tomber sur une chaise près de la table.

— Eh bien, ma sœur, il faut vous en consoler, dit-il.

— M'en consoler? répéta la vieille demoiselle avec un soupir; jamais, mon frère. J'en aurai du chagrin jusque sur mon lit de mort.

— Il n'y a rien à y faire : on doit subir avec résignation les arrêts du destin.

— Si vous retourniez encore une fois à Darlingen.

— A quoi cela nous aiderait-il, ma sœur? Que puis-je dire de plus et de plus fort? Romys restera aussi inflexible; les quatre cent mille francs de Pottewal lui fascinent les yeux. Je ne vais plus à Darlingen, c'est inutile, et je ne veux plus être exposé à une attaque d'apoplexie à force de colère... Où est Ernest? dort-il encore?

— Dormir, Jean? vous plaisantez; qui sait si le malheureux jeune homme a fermé l'œil de toute la nuit? Il se promène de long en large dans sa chambre depuis deux heures.

— Son désespoir doit être bien grand, ma sœur.

— Infini, mon frère. Pauvre Ernest! Voir briser si cruellement le rêve de toute sa vie; savoir que la bien-aimée de son cœur est condamnée à une vie de souffrances.

— Oh! cet avide Romys! Qu'il n'ait pas la hardiesse

de se présenter jamais devant mes yeux! Il me semble que je serais capable de m'oublier moi-même!

— Irez-vous ce matin chez le notaire, mon frère?

— Je ne sais que résoudre, répondit Blondeel en hésitant, Hermine n'est pas la cause de l'entêtement de son père. Serait-il juste de la punir en la déshéritant?

— Vous voilà encore avec votre bonté exagérée, Romys vous connaît bien, et il se tient pour assuré que vous n'accomplirez pas vos menaces. C'est pour cela qu'il méprise vos conseils et vos prières. Hermine sera riche d'un demi-million; croyez-vous que cent mille francs de plus ou de moins l'empêcheront d'être heureuse?

— Oui, mais c'est cependant l'enfant de notre sœur.

— En effet, Jean, et si notre héritage pouvait seulement la consoler pour un jour, je serais de votre avis; mais alors nous assurons le triomphe de Romys et nous le récompensons par notre fortune de sa cruelle avidité! Plus de réflexions, Jean. Pourquoi consentir par bonté d'âme à être toujours la dupe de méchantes gens?

— Mais, ma sœur, à qui laisser notre fortune? A des gens qui nous sont tout à fait étrangers?

— Écoutez, Jean; j'ai réfléchi profondément à l'affaire, et je m'étonne maintenant que nous n'ayons pas eu plus tôt l'idée qui tout à l'heure s'est élevée subitement dans mon esprit. Une fois Hermine mariée, nous serons tout à fait seuls. Nous continuerons à l'aimer, mais son souvenir ne sera plus pour nous qu'une source de tristesse. Je crois avoir trouvé le moyen de faire une chose qui peut la consoler dans son malheur et

qui nous sera une grande consolation pour nos vieux jours. Si nous adoptions Ernest Decock pour notre enfant, pour notre fils, pour notre unique héritier?

— Quelle idée ! s'écria Blondeel.

— Le jeune homme est plongé dans un sombre désespoir; il n'a pas de parents, pas de famille; donnons à l'orphelin de feu votre ami un père, une mère et une famille. Peut-être cette preuve d'affection lui rendra-t-elle le courage perdu.

— Silence, ma sœur, voilà Ernest qui descend l'escalier... Votre projet me sourit; mais c'est un parti extrême. Nous en reparlerons...

Le jeune homme entra dans la chambre et s'approcha de la table en balbutiant à voix basse un salut. Il était très-pâle et les traits de son visage, quoique calmes en apparence, portaient les signes d'une douleur immense.

— Allons, mon garçon, un peu de courage, dit Blondeel. Asseyez-vous, nous vous attendons déjà depuis quelque temps pour commencer à déjeuner.

— Je ne me sens pas d'appétit pour déjeuner, monsieur Jean, murmura Decock.

— Il faut manger pourtant!

— Je voulais vous demander quelque chose, monsieur. Peut-être trouverez-vous étrange que je vous parle si mal à propos d'affaires sérieuses; mais j'ai confiance dans votre bienveillance. Veuillez considérer que je suis malheureux....

— Eh bien, qu'est-ce? vous m'effrayez! dit Jean Blondeel, le regardant avec étonnement.

— Vous avez, en mémoire de mon père, accepté généreusement la tutelle d'un orphelin, monsieur, reprit Ernest. L'orphelin a joui des bienfaits de son

bienfaiteur, sans s'inquiéter jamais du compte de tutelle ; le tuteur n'a jamais parlé de ce compte. Je vous en suis sincèrement reconnaissant, monsieur Jean ; ce fut longtemps mon orgueil de penser que vous ne doutiez pas de mon cœur. Maintenant je vous prie de m'excuser, je suis forcé de vous demander mon compte. Il ne peut pas rester grand'chose de ce que mes parents m'ont laissé; mais si peu que ce soit, j'y trouverai un secours et un moyen de sauvetage.

— Ernest, Ernest ! quelles idées étranges vous traversent l'esprit ! s'écria mademoiselle Blondeel avec inquiétude.

— Votre compte? répéta Blondeel. Est-ce à présent le moment de demander pareille chose?

— Mon désir n'est pas de connaître mon compte en détail, dit le jeune homme d'un ton triste. Je vous en supplie, ayez la bonté de me dire par un seul mot s'il me reste encore quelque chose?

— S'il vous reste encore quelque chose? répondit Blondeel. Votre compte est facile à faire ; il est fait. Il vous reste encore vingt mille francs.

Ernest secoua la tête et dit avec un sourire pénible :

— Non, soyez franc avec moi. J'ai hérité de trente mille francs à peine de mes parents. Mon entretien, ma nourriture depuis mon enfance, mon séjour en Angleterre, ne doivent pas avoir coûté beaucoup moins. Tout ce que j'osais espérer, c'est qu'il me resterait peut-être cinq ou six mille francs. Je vous remercie, monsieur Blondeel, de vos généreuses intentions ; mais je ne puis accepter un tel compte.

— Et je n'en fournirai pas d'autre, mon ami.

Marie Blondeel dit avec un doux intérêt :

— Pauvre Ernest, vous êtes bien malheureux; consolez-vous : cet amer chagrin s'apaisera dans peu de temps. Vous désirez de l'argent? Pourquoi?

— Je veux partir, aller loin d'ici, en Amérique, murmura Decock.

— Comment? par delà les mers? quelle idée! — Ah! bien oui! et je vous donnerais de l'argent pour un acte aussi désespéré? s'écria Blondeel effrayé.

Ernest prit une chaise près de la table et dit avec un calme suprenant :

— Je vous en prie, mes chers bienfaiteurs, ne doutez pas de la gravité de mes paroles. Le projet d'aller en Amérique est une décision mûrement et froidement pesée. Soyons raisonnables : que puis-je faire ici? Hermine était la source et la cause de mon courage. Désormais l'ardeur et la volonté me manqueraient pour me créer un avenir par mes propres forces. Me faudrait-il donc devenir commis à Bruxelles chez quelque grand entrepreneur?

— Jamais, jamais, Ernest! répliqua la demoiselle émue, ne sommes-nous pas là pour vous donner courage et vous aider?

— Soit; je sais, mademoiselle, que votre bonté est infinie; mais réfléchissez : si je reste à Bruxelles, je serai exposé à la terrible épreuve de la rencontrer peut-être chaque jour, de la rencontrer au bras de...

Ses yeux étincelèrent; le rouge de la colère monta à son front, il continua d'une voix tremblante :

— O mon Dieu! et s'il la rend malheureuse, et si je dois lire le désespoir dans ses yeux, ne frapperai-je pas au visage en pleine rue le tyran qui va empoisonner ainsi, par égoïsme, la vie d'un ange? Devrai-je le suivre

jusqu'à ce qu'il accepte le combat? Faudra-t-il répandre du sang entre le bourreau et l'innocente victime?

En achevant ces paroles, Ernest s'était levé; il tremblait de tous ses membres et son poing fermé semblait menacer un ennemi invisible. M. Blondeel prit le jeune homme par la taille; mademoiselle Marie lui mit la main sur l'épaule, et tous deux s'efforcèrent de le calmer.

— Je suis homme, balbutia-t-il, un cœur comme le mien ne se laisse pas broyer ainsi. Ah! si je ne doutais pas de son courage! Qui sait? il consentira peut-être. Lui ou moi! Elle serait délivrée.... ou, du moins, je ne resterais pas sur la terre pour être témoin de son malheur!

— Pauvre garçon, il est insensé! dit mademoiselle Marie avec les larmes aux yeux. Ah! Blondeel, retenez-le, il me fait presque mourir de peur.

Touché par le cri d'angoisse de la bonne Marie, le jeune homme se laissa tomber sur une chaise et resta silencieux quoiqu'il tremblât encore visiblement.

— Maintenant, Ernest, mon pauvre ami, dit Jean Blondeel, revenez à vous. Vous avez tort; tout espoir n'est pas perdu. Six semaines, deux mois, c'est encore bien longtemps. Il peut s'élever des difficultés qui empêchent le mariage d'Hermine.

— Non, non, murmura le jeune homme avec un sourire désespéré; c'est par générosité, par compassion que vous m'inspirez cet espoir. Tout est perdu.

— Mais vous vous rendrez malade, Ernest, soyez calme, je vous en prie.

— C'est fini, monsieur Jean, répondit le jeune homme avec un accent d'amère ironie. Folie, en effet!

quels sont mes titres pour m'allier à cette famille? quel droit ai-je de vouloir obtenir ce qui appartient à un autre? Pardonnez la fougue du sang à un jeune homme dont l'âme se révolte contre le sort cruel. Fuir ma patrie est le seul moyen de salut; en Amérique j'oublierai peut-être ce que j'ai osé rêver. La voir au bras de M. Pottewal? Jamais, jamais! Donnez-moi, je vous en prie, ce qui me reste de mon héritage. Peu ou beaucoup, je ne veux pas discuter la reconnaissance que peuvent m'imposer vos bienfaits; mais aidez-moi, et laissez-moi partir.

Mademoiselle Marie prit la main du jeune homme et dit avec émotion :

— Vous voulez partir, Ernest? aller errer loin de cette chère patrie, dans une autre partie du monde; vivre découragé, sans qu'un ami soit près de vous pour vous consoler? Restez; nous n'avons pas d'enfants; notre famille ne nous donne que du chagrin. Devenez notre fils; nous vous aimerons et nous guérirons la plaie de votre cœur.

— Impossible, bonne Marie, soupira le jeune homme. Ayez compassion de moi, laissez-moi partir.

La vieille fille reprit d'un ton plus insinuant et avec des yeux humides :

— Ernest, soyez complaisant pour de vieilles gens qui ont besoin d'aimer quelqu'un. Hermine est perdue pour nous; vous seul pouvez encore être le but et l'objet de notre affection. Voyez : nous avons veillé sur vous depuis votre enfance, nous avons soigné votre avenir et songé à votre bonheur, comme un père et une mère pour leur enfant! Et maintenant qu'Hermine est enlevée à notre amour vous partiriez également! Nous

laisser seuls! Que nous resterait-il? Déplorer le sort de la pauvre Hermine et nous alarmer sur l'incertitude du vôtre. Oh! vous avez un cœur reconnaissant, vous ne serez pas assez insensible pour faire le malheur de ceux qui vous ont porté tant d'amour.

— Faire votre malheur? murmura le jeune homme. Mon départ vous rendrait malheureux, vous qui êtes mes bienfaiteurs?

— Certes, certes, répondit Blondeel d'une voix sourde.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, je resterai, dit Ernest d'un ton ferme. Que le ciel m'accorde la force de maîtriser mon chagrin. Vous avez aimé Hermine, vous l'aimez encore. Un nouveau but est donné à ma vie. Je m'efforcerai de payer sa dette et la mienne.

Il se leva et fit un pas pour quitter la chambre. Mais voyant que ce mouvement étonnait ou effrayait ses bienfaiteurs, il dit très-tranquillement:

— Non, ne soyez plus inquiets. La tempête est passée. Toutes ces pensées, toutes ces déterminations successives me donnent des étourdissements dans la tête. Je dois être seul quelques instants pour retrouver mon calme. Laissez-moi aller au jardin; l'air pur me rafraîchira.

M. Blondeel et sa sœur le regardèrent sans dire mot. Aussitôt qu'il eut disparu la demoiselle dit:

— Eh bien, Jean, hésiteriez-vous encore? Plus de retard, aujourd'hui même il faut que nous adoptions Ernest pour notre fils. Cette marque incontestable de notre affection lui donnera de la force et le consolera. Vous le voyez, il est si reconnaissant et si généreux,

que la seule pensée de nous affliger par son départ le fait renoncer à son projet. Vous devez aller tout de suite chez le notaire et faire préparer l'acte d'adoption. Alors nous serons délivrés de ce pénible souci.

— Oui; mais, objecta le frère, le projet est, si je ne me trompe, soumis à beaucoup de formalités. Le juge de paix et le tribunal doivent y intervenir. Je consulterai le Code civil.

A ces mots il se leva et prit un volume dans la bibliothèque. Il l'ouvrit sur la table et commença à le feuilleter; lorsqu'il eut trouvé enfin les articles cherchés, il lut un instant tout bas et dit ensuite :

— Que vois-je? « Article 344. Nul ne peut être adopté par plusieurs personnes si ce n'est par deux époux. » Ainsi, Marie, nous ne pouvons pas l'adopter ensemble. Seulement, un de nous le peut.

— C'est bien dommage, soupira la vieille demoiselle. Pourquoi a-t-on mis cela dans la loi?

— Je n'en sais rien, ma sœur. L'adoptez-vous?

— Certainement, je désirerais le faire; mais une femme! Il est plus convenable que vous le fassiez, Blondeel. Cela ne m'empêchera pas cependant de le regarder comme notre enfant.

— Soit, puisqu'il n'y a pas d'autres moyens. Je vois ici, comme je vous le disais, que notre déclaration doit être faite premièrement devant le juge de paix; ensuite le tribunal confirmera l'adoption par un jugement.

— Oh! comme cela durera longtemps, mon frère!

— En effet, Marie, la justice a de mauvaises jambes...

Catherine entra dans la chambre et dit avec une sorte d'étonnement :

— Monsieur, mademoiselle; j'étais à la porte occupée à nettoyer un peu la poignée de cuivre. M. Romys, votre beau-frère, vient là-bas dans la rue.

— M. Romys! Qu'est-ce que cela signifie? s'écrièrent en même temps Blondeel et sa sœur en s'interrogeant l'un l'autre d'un regard étonné.

— Est-il arrivé quelque chose?

— Y aurait-il encore de l'espoir?

— Laissez-moi seul avec lui, dit Blondeel.

— Non, mon frère, cette fois je ne satisferai pas à votre désir, répondit la vieille demoiselle d'un ton résolu. Il a eu peur, il craint que vous n'accomplissiez votre menace. Il vient faire le malin; il veut vous amener par des paroles artificieuses à renoncer à votre projet. Vous êtes beaucoup trop bon et vous vous laissez trop facilement dominer. Je resterai ici pour vous venir en aide : avec un peu de fermeté nous sauverons peut-être encore notre pauvre Hermine! Si cela pouvait arriver, comme Ernest serait content!

Un coup de sonnette retentit, et peu après M. Romys parut dans la chambre. Il semblait très-affligé et sa voix trahissait même un profond abattement.

— Mes amis, dit-il, ne soyez plus fâchés contre moi; Hermine ne se marie pas avec Pottewal.

Cette nouvelle frappa Blondeel d'une vive émotion. Marie leva les mains au ciel et poussa un cri de triomphe; cependant un doute se glissa tout à coup dans son esprit touchant la sincérité de Romys; elle surmonta sa joie et demanda :

— Pouvons-nous le croire, le croire fermement? Hermine ne se marie pas avec Pottewal? C'est bien là ce que vous dites?

— Oui, Marie, elle ne se marie pas. Il n'y a donc plus de raisons de mésintelligence entre nous, n'est-ce pas?

Blondeel prit la main de son beau-frère, et la secouant avec chaleur, il s'écria :

— Tout est oublié; nous redeviendrons amis, et bons amis.

— Holà! pas si vite, Jean, répliqua mademoiselle Marie. Nous verrons cela tout à l'heure. Les choses sont arrivées trop loin maintenant pour être aplanies si légèrement. Je ne veux plus être exposée à souffrir un pareil chagrin. Dites-nous, Romys, qu'est-il survenu? Vous semblez consterné comme si un malheur vous était arrivé.

— Ah! ma sœur, gémit Romys, je suis l'homme le plus malheureux de la terre! Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; je me suis arraché les cheveux de la tête. A présent, c'est un peu passé; mais hier au soir, je crois que j'aurais été capable de me noyer.

— Et tout cela parce qu'Hermine ne se marie pas?

— Pas pour cela seul, ma sœur. C'est pourtant fâcheux assez en soi. Oh! cette Thérèse, avec sa réserve hypocrite, avec sa mine rusée, elle a plus de traits dans son sac que le plus malin avocat. Ce qu'elle a comploté en secret avec ce stupide Pottewal, je l'ignore. Un instant lui a suffi pour renverser tous mes projets. Songez donc, c'est elle qui va épouser Pottewal!

— Ah! ah! c'est Thérèse! dit en riant Blondeel qui frappa sur l'épaule de son beau-frère. Alors je vous félicite, Boniface. La famille a donc également les

quatre cent mille francs qui vous donnaient dans l'œil ?

— Vous ne comprenez pas mon malheur, reprit Romys. Cela abrégera ma vie, soyez-en sûr.

— Mais si le mariage de Thérèse vous rend malheureux, pourquoi ne l'empêchez-vous pas? objecta Marie.

— L'empêcher? Défendre quelque chose à Thérèse, mes amis? c'est comme si vous frappiez la tête contre un mur. Vous croyez que je suis entêté; elle est encore plus entêtée que moi. Ç'a été un enfer à la maison depuis hier après-midi? Hermine qui s'évanouit, la mère qui gémit et se lamente... et, au milieu de tout cela, Pottewal qui vient me dire qu'il a changé d'idée et qu'il préférerait épouser Thérèse. Elle était présente lorsqu'il dit ceci : je croyais qu'elle aurait rejeté cette demande avec indignation. Vous le savez, elle a toujours montré de l'aversion, de la répugnance pour le mariage. Ah bien oui! la coquine s'était entendue avec Pottewal: ses paroles me donnaient au moins le droit de le croire. Il n'y avait rien à faire; j'ai lutté inutilement: elle-même a fixé la dot à cent vingt mille francs. C'est ma ruine, c'est la ruine de la famille!

Ses auditeurs l'avaient écouté avec étonnement pendant cette explication. Ils ne comprenaient pas ce qu'il pouvait y avoir de malheureux dans le mariage de Thérèse.

— Mais, Romys, dit mademoiselle Marie, il me semble que vous devriez vous réjouir de ce changement. Thérèse se marie au moins selon son goût; vous ne devez donc pas forcer une de vos filles à accepter une alliance qui peut la rendre malheureuse ; et d'ailleurs,

l'occasion qui vous souriait si fort n'est pas perdue pour la famille.

— Et elle ose dire, grommela Romys, qu'elle veut avoir beaucoup, beaucoup d'enfants ! Morceler le bien de la famille à l'infini ! Avoir à craindre que mes descendants ne deviennent de pauvres diables ! que les Romys ne déchoient dans l'avenir au lieu de s'élever! Oh! ma sœur, faites donc tous les calculs pendant votre vie, et ôtez-vous le pain de la bouche pour vos enfants!

— Tout cela n'explique pas pourquoi ce mariage vous attriste outre mesure.

— Ne le comprenez-vous pas, ma sœur? Thérèse devient la femme de Pottewal; je dois lui donner cent vingt mille francs. Hermine ne restera pas fille. Si sa froide sœur accepte un époux et trompe son père pour se marier, que ne doit-on pas attendre d'Hermine, pour l'amour de Dieu! Elle aussi se mariera, et au lieu d'une dot, j'en aurai deux à donner. On me saigne à blanc, je suis un homme perdu!

Blondeel et mademoiselle Marie risquèrent quelques observations pour le ramener à une idée plus raisonnable de l'état de ses affaires; mais Romys ne paraissait pas y faire attention, et dit tout à coup :

— Tout ce chagrin me ferait presque oublier pourquoi je suis venu ici. Ma femme est au lit. Hermine est également malade. L'idée qu'elles ne vous verront plus jamais les effraye et les fait pleurer de telle sorte qu'il est impossible de rester auprès d'elles. Vainement j'ai essayé de leur persuader que vous êtes trop généreux, trop bons pour accomplir les menaces que vous avez faites dans un moment d'emportement; elles veulent

vous voir. Enfin j'ai cédé à leurs lamentations, et je suis venu pour vous prier de leur part de venir avec moi à Darlingen. Puisqu'elles sont malades et qu'elles soupirent après votre présence, vous ne repousserez certainement pas leurs prières.

— Je suis prêt à vous suivre, dit Blondeel, d'autant plus volontiers que j'ai à vous parler en chemin d'une certaine affaire qui me pèse sur le cœur.

— Et tout est oublié, n'est-ce pas? Nous sommes amis comme auparavant? demanda Romys.

— Cela est clair, assura M. Jean; puisque Hermine...

— Pas si clair que vous le croyez, Jean, interrompit sa sœur. Asseyez-vous encore un peu, Boniface. Ce n'est pas avec mon frère seul que vous avez affaire. D'ailleurs nos sentiments sont les mêmes. La seule différence, c'est que je ne me laisse pas endoctriner si facilement par des paroles emmiellées. Il vous dit que tout est oublié, eh bien, il se trompe. Jusqu'à présent il reste irrévocablement décidé que votre famille n'héritera pas de notre fortune.

— Allons, ma sœur, vous plaisantez, murmura Romys.

— Plaisanter? Oui, fiez-vous-y! Partez, et vous verrez!

— Blondeel, vous venez de me dire que tout est oublié et pardonné.

— Oui, Boniface, mais ma sœur a raison : il y a une condition; c'est de cela que je voulais vous parler en route.

— Une condition? Et laquelle, s'il vous plaît? demanda Romys visiblement alarmé, comme s'il prévoyait ce qu'on allait exiger de lui.

— Je vous en prie, asseyez-vous, reprit mademoiselle Blondeel avec une froideur dominante, l'affaire est plus sérieuse que vous ne croyez. Je pourrais dire que mon projet est de nature à vous réjouir, puisque le bonheur de votre plus chère enfant sera assuré par son acceptation; mais je vous connais, mon frère, et je prévois que vous enfourcherez encore une fois votre dada de centaines de mille francs. C'est le dernier différend qui puisse s'élever là-dessus entre nous; soyons donc raisonnables et francs, comme des gens qui désirent s'entendre.

— Pourquoi tant de détours, Marie? interrompit Romys avec une tranquillité feinte. Dites simplement ce que vous désirez de moi; je vous montrerai avec joie que vous avez tort de douter de ma bonne volonté.

— Eh bien, nous allons voir, reprit la vieille demoiselle. Vous connaissez Ernest Decock? C'est un beau garçon et un garçon distingué, n'est-ce pas?

— Oui, il n'est pas laid, je le reconnais. Distingué? ce serait possible, s'il n'avait pas le plus grand et le plus malheureux défaut du monde.

— Il est pauvre, voulez-vous dire? répliqua Blondeel. Pas si pauvre que vous croyez...

— Tenez-vous coi, laissez-moi continuer, je vous en prie, dit mademoiselle Marie d'un ton moitié impérieux, moitié suppliant. Vous annoncerai-je quelque chose de nouveau, Romys, en vous disant qu'Ernest Decock et Hermine se portent depuis nombre d'années une affection sincère?

— Bah! de l'amitié entre enfants, qu'est-ce que cela signifie?

— N'ayez pas l'air si innocent, Romys, vous le savez

mieux que nous : c'est plus que de l'amitié ; ils s'aiment sincèrement.

— Premiers feux de l'amour, ma sœur, cela n'a rien de sérieux.

Mademoiselle Blondeel perdit toute patience devant l'imperturbable sang-froid du père d'Hermine.

— Cela n'a rien de sérieux? reprit-elle en élevant la voix. Cela est si sérieux que nous vous demandons ici formellement la main d'Hermine pour M. Decock.

Romys feignit un grand étonnement, fit entendre un rire ironique et s'écria :

— Ah! ah! la main de ma fille pour Ernest Decock? Vous voulez vous amuser, ma sœur. Un jeune sauteur sans fortune et sans état? C'est drôle, n'est-ce pas?

— Restez calme, Jean, dit la vieille demoiselle à son frère qui commençait à s'agiter sur son siége.

Le mépris de son beau-frère pour Ernest l'avait blessé; sur ce chapitre il était extrêmement susceptible. Sa sœur se tourna vers Romys et reprit :

— Écoutez, voici les raisons que nous pouvons faire valoir en faveur de ce mariage : Ernest et Hermine s'aiment sincèrement; ils sont tous deux jeunes, la nature les a doués des mêmes goûts, des mêmes penchants, du même amour pour tout ce qui est noble et beau. C'est comme si Dieu les avait créés l'un pour l'autre. Ernest est pauvre, dites-vous? En effet, il ne possède pas quatre cent mille francs; mais il est *ingénieur civil*, élève du célèbre Stephenson et muni de toutes les connaissances qui sont nécessaires pour amasser une fortune qui peut devenir infiniment plus considérable que celle des Romys. Au surplus, nous sommes là pour l'aider. Bonté de cœur, noblesse d'âme, beauté du

visage, science, courage... il a tout ce qui peut élever un homme. Nous sommes assurés qu'Hermine sera heureuse avec lui, heureuse comme une créature humaine l'est rarement sur la terre; nous sommes sûrs qu'elle vous bénira, qu'elle nous bénira éternellement si nous réalisons par ce mariage le plus doux, l'unique rêve de sa vie.

— De belles paroles, murmura Romys. Je ne puis croire pourtant que vous parliez sérieusement. Ne pensez plus à ce mariage, ma sœur, c'est une affaire impossible. Un jeune homme sans fortune !

— Mais il acquerra une fortune considérable.

— Des œufs qui ne sont pas pondus sont des poulets incertains, ma sœur. Et gagnât-il beaucoup d'argent, il ne serait encore qu'un nouveau riche. Les Romys sont de vieux riches. Ils ne s'allient pas avec des gens qui datent d'hier.

— Ce n'est plus supportable, interrompit Jean Blondeel. Vous feriez sortir de sa peau l'homme le plus froid !... Dites, vous qui vous vantez toujours de l'ancienneté de votre famille, avez-vous donc vraiment oublié que votre grand-père a été ouvrier dans une tannerie ?

Romys frémit et pâlit comme s'il eût senti tout à coup la piqûre d'un serpent. Il se tut un instant et fit des efforts pour devenir maître de lui. Puis il dit avec un sourire aigre et avec une colère contenue à grand'peine :

— Je ne m'attendais pas à un tel affront de votre part, monsieur Blondeel. Vous parlez de choses qui sont passées depuis longtemps; mais, quand même je serais le petit-fils d'un ouvrier, ce ne serait pas encore

une raison pour donner ma fille à un jeune homme sans fortune et sans nom... et, puisque vous me provoquez, je lâche le mot, à un fils de banqueroutier !

— Banqueroutier ! s'écria M. Blondeel, que ce mot avait blessé au cœur ; banqueroutier !

Et Blondeel, courroucé, crispa les poings et les montra à son beau-frère d'un air de menace. La vieille demoiselle vint se mettre entre eux deux et tâcha de les calmer, tandis que Blondeel répétait le mot : Banqueroutier ! avec une fureur croissante.

— Vous voyez bien que la vérité n'est pas toujours agréable, grommela Romys d'un ton tranquille et triomphant.

— Si je ne me retenais, je me laisserais aller à des choses fâcheuses, dit Blondeel. Parler ainsi de feu mon ami Decock, d'un noble cœur qui valait mieux que tous les Romys du monde ! Comment ! un négociant qui a eu des revers dans son commerce, qui devient la victime d'un événement imprévu, qui peut sauver une grande partie de sa fortune en faisant avec ses créanciers des arrangements légaux, et qui, au contraire, sacrifie tout, jusqu'à l'héritage de son unique enfant, pour rester honnête homme, non-seulement pour le monde, entendez-vous ? Romys, mais pour sa conscience et pour Dieu ! un père qui accepte la pauvreté pour laisser à son fils un nom sans tache ! Et vous appelez un tel homme un banqueroutier ?

— On m'avait raconté l'affaire autrement, répondit Romys, que la sortie de M. Blondeel effrayait ; ne nous battons pas pour cela, je retire le mot.

— Écoutez, dit mademoiselle Marie avec intention, cela ne peut continuer ainsi. Il faut qu'il y ait une fin à

notre conversation. Voici, Romys, ce que j'ai à vous dire pour l'abréger. Nous vous prions amicalement de donner votre consentement au mariage d'Ernest Decock et d'Hermine.

— Jamais, ma sœur, l'honneur de la famille avant tout...

— Ainsi, l'amitié ne peut vous fléchir? Eh bien ! je ferai valoir l'autre raison. Si vous rejetez notre prière, si vous nous refusez le moyen d'assurer le bonheur d'Hermine, le moyen de la préserver dans l'avenir de la recherche d'un autre Pottewal, tout est fini entre nous. Nous ne vous connaissons plus. Aujourd'hui même nous adopterons Ernest Decock pour notre fils et nous l'instituerons unique héritier de nos biens. N'hésitez pas plus longtemps ; c'est une décision suprême, que rien au monde ne peut changer.

Romys regarda sa belle-sœur avec une frayeur croissante. Il se tourna également vers Blondeel, espérant découvrir peut-être quelque hésitation sur son visage; mais M. Jean hocha la tête avec une résolution arrêtée, et ajouta pour toute réponse :

— C'est décidé, irrévocablement décidé.

— Chers amis, soupira Romys, vous voudriez me faire croire que vous êtes capables d'oublier à ce point votre famille, votre propre sang au profit d'un étranger. Mais vous êtes des gens généreux; ce n'est qu'un mouvement de dépit. Non, vous ne déshériterez pas si cruellement votre sœur et vos innocentes nièces. Le projet d'adopter Ernest Decock n'est qu'une idée, n'est-ce pas ?

— Une idée ! répéta mademoiselle Blondeel. Jetez un regard sur ce livre qui est ouvert là, devant vous, et

voyez de quoi nous nous occupions avant votre arrivée.

Romys se pencha sur le livre désigné et murmura en pâlissant :

— *De l'adoption et de ses effets.* Est-il possible? O mon Dieu! tout m'accable! Une double dot; vingt enfants en perspective; ma fortune morcelée! A la maison, maladie, lamentations, docteurs, apothicaires!... Et ici, perdre un héritage qui appartient légalement à notre famille! O ami Blondeel! ô bonne Marie! ayez compassion de mon malheur!

— Nous n'avons pas le droit de vous imposer ce mariage, répondit Marie. Vous êtes certainement maître de votre enfant, comme nous de notre fortune. Vous pouvez choisir; mais abandonnez tout espoir de nous voir renoncer à notre projet. Le bonheur d'Hermine en dépend; nous ne plierons pas.

Romys resta un instant les yeux fixés au sol, cherchant sans doute un moyen d'échapper à une réponse catégorique. Enfin il haussa tristement les épaules et dit :

— Je ferai beaucoup pour vous démontrer quel prix j'attache à votre amitié. Ne parlons pas plus longtemps de cette affaire. J'y penserai. Il n'y a pas de hâte, n'est-ce pas, puisque Hermine ne se marie pas avec Pottewal?

— Non, mon frère, vous devez vous décider tout de suite.

— Immédiatement, Boniface, sur-le-champ, affirma Blondeel.

— Mais vous me faites violence; vous me rendez victime d'une cruelle tyrannie, murmura Romys avec angoisse.

— Pas du tout, mon frère, répondit froidement Marie. Vous êtes libre dans votre choix. Si vous ne voulez pas consentir, levez-vous et retournez chez vous, nous reprendrons l'étude du Code civil au chapitre de l'*Adoption*.

— Marie! Marie! vous êtes impitoyable envers moi! Une double dot, deux repas de noce, je suis ruiné complétement...

— Hermine n'a pas besoin de dot, dit Blondeel.

— Pas de dot? reprit Romys. M. Decock ne veut pas de dot? De quoi vivra-t-il donc?

— Ne sommes-nous pas là, Boniface, pour l'aider en cas de besoin?

— Hélas! hélas! mais votre fortune n'est-elle pas également le bien de notre famille?

— Pour ce qui est de la noce, si vous voulez nous le permettre, nous la ferons à nos frais.

Romys courba la tête et resta pendant quelque temps absorbé dans de pénibles pensées; puis il reprit en soupirant :

— Abaisser ainsi notre famille! Rendre mon enfant malheureuse! Oui, oui, car il n'y a pas de bonheur sans richesse. Vous exigez ce sacrifice, eh bien! soyez responsables de toutes les suites de ce fatal mariage.

— Vous consentez donc? s'écria mademoiselle Blondeel avec joie.

— Je suis forcé, vous me tyrannisez.

— Mais vous consentez? Répondez, Romys.

— Oui, oui, je plie sous la violence.

— Cela suffit! s'écria la vieille demoiselle. Je vais chercher Ernest au jardin. Il vous sera si reconnais-

sant! Laissez-lui croire que vous l'acceptez de bonne volonté pour votre fils.

Romys étendit les mains pour arrêter sa belle-sœur; mais elle ne fit pas attention à ses supplications, s'élança hors de la chambre et courut à travers le jardin jusqu'au pavillon, où elle trouva le jeune homme assis, la tête dans les deux mains.

Cette attitude désolée arrêta tout à coup son élan empressé. Elle s'approcha lentement, en murmurant à voix basse : Pauvre garçon! Je dois être prudente. Après un si grand chagrin, la joie lui serait funeste.

— Ernest, dit-elle, Ernest, j'apporte une bonne nouvelle, une heureuse nouvelle.

Il leva la tête et la regarda avec incrédulité.

— Hermine ne se marie pas.

— O mon Dieu! s'écria Ernest, se levant en sursaut. Ai-je bien entendu? Ne me trompez-vous pas, bonne Marie?

— Son père est là: il nous a annoncé que c'est, au contraire, mademoiselle Thérèse qui se mariera avec Pottewal.

Le jeune homme, ému, leva silencieusement les mains au ciel.

— Allons, Ernest, dit mademoiselle Blondeel, il faut modérer votre joie et entrer avec moi. M. Romys veut vous voir et vous dire quelque chose qui vous fera plaisir, j'en suis sûre. Mais si vous ne vous montrez pas calme, cela fera une mauvaise impression sur lui.

Il la suivit dans l'allée; elle marchait lentement et reprit tout en marchant devant :

— Voyez-vous, Ernest, vous n'en avez pas le pressentiment, mais il serait bien possible qu'aujourd'hui

même tous vos souhaits fussent remplis. Si M. Romys venait à donner son consentement à votre mariage avec Hermine !

— Comment ? Que dites-vous ? Hermine pourrait devenir ma femme ? s'écria le jeune homme, qui prit la main de la vieille demoiselle en l'arrêtant avec force et la regardant en tremblant.

— Bon ! voilà que vous rougissez et pâlissez d'émotion, dit Marie avec une feinte colère. Je n'ai pas dit cela. Mais ce qui est certain, c'est que M. Romys semble favorablement disposé ; il a même presque donné son consentement. Pour le bonheur d'Hermine, soyez homme et montrez-vous fort.

Cette espérance et l'invocation du nom de sa bienaimée firent faire à Ernest un effort gigantesque pour surmonter les mouvements impétueux de son cœur.

Marie entra dans la chambre, conduisit le jeune homme devant Romys, qui s'était levé et regardait son futur beau-fils les lèvres pincées et le visage courroucé.

— Voici M. Decock, dit la vieille demoiselle, qui vient vous remercier de ce que vous lui accordez si généreusement la main de sa chère Hermine.

— Serait-il vrai, monsieur ? s'écria Ernest, les larmes aux yeux. Oh ! que Dieu vous bénisse pour ce bienfait suprême !

— Épargnez-moi vos remercîments, je vous en prie, monsieur, grommela Romys. Ce n'est pas moi qui vous accorde la main de ma fille ; c'est mademoiselle Marie, c'est votre tuteur Blondeel.

— Peut-être doutez-vous, monsieur, que je sois bien digne de devenir votre fils ? reprit Ernest. Dieu me

donnera du courage et des forces pour mériter votre estime, votre amitié, votre affection. Oh ! croyez-moi, je rendrai votre enfant heureuse !

— Rendez-la plutôt riche, cela me plaira beaucoup plus, répliqua Romys avec une amère raillerie. Cela vous sera difficile, mon garçon ; car, vous ne le savez peut-être pas encore, je ne donne pas de dot à ma fille.

— Hermine, Hermine seule ! s'écria le jeune homme avec passion. Son bonheur doit être mon ouvrage ! Pour l'épouser, je me sens la force d'accomplir des miracles.

— Nous les attendrons, répondit Romys. Cette chanson joyeuse changera bientôt de ton ; mais mettez-vous bien dans la tête qu'il n'y a rien à obtenir du beau-père. Je ne donne pas un franc, pas un centime, soyez-en assuré.

— Je ne demande rien, rien que la main d'Hermine. C'est le plus grand trésor de la terre pour moi !

Romys haussa les épaules avec pitié.

— Des mots, des mots qui ne promettent pas grand' chose, murmura-t-il. Eh bien ! épousez Hermine, et tâchez de ne pas me faire regretter ce mariage.

Et, se tournant vers Blondeel, il ajouta :

— Venez maintenant, Jean, allons à Darlingen. Cette scène a duré assez longtemps, et nous devons partir avant midi par le chemin de fer.

— Laissez Ernest nous accompagner, Romys, demanda mademoiselle Blondeel ; il est convenable qu'il aille au moins saluer sa promise ; et, vous le verrez, son apparition dans votre maison fera disparaître comme par enchantement maladie et chagrin. Vous ne vous opposez pas à ce qu'Ernest aille avec vous à Darlingen ?

— C'est décidé maintenant, soupira Romys, tout m'est indifférent !

— Un instant ! je vais mettre une autre redingote, s'écria Blondeel. Dans un moment je suis de retour.

Romys le suivit, sans doute pour pouvoir lui parler seul.

Sitôt que tous deux eurent disparu dans le corridor, Ernest sauta au cou de la vieille demoiselle, et s'écria avec les larmes aux yeux :

— Marie, ma bonne Marie ! c'est à vous et à votre noble frère, mais à vous surtout, que je suis redevable de cet inappréciable bienfait. Merci, merci, âme angélique, vous me faites oublier que je n'ai plus de mère ! Aussi, quoi qu'il m'arrive, à chaque instant de ma vie je bénirai votre nom !

— Allons, allons, ne perdez pas l'esprit ; vous dérangez mon bonnet. Rendez Hermine heureuse, je ne demande pas d'autre récompense.

— Bon, bon, cela va bien ! s'écria Blondeel qui entrait avec Romys dans la chambre. Venez, Ernest, vous avez encore tout le temps d'exprimer à ma sœur une reconnaissance bien méritée. Prenez votre chapeau, mon garçon ; songez qu'Hermine ne sait rien et qu'elle se désole toujours. Vite. Hâtons-nous !

Ernest obéit. En sortant, il balbutia encore avec un profond attendrissement :

— Merci, bonne Marie ! merci, merci !

Une demi-heure après, Ernest volait sur les ailes de la vapeur vers Darlingen, pour aller porter à Hermine, sa bien-aimée promise, l'heureuse nouvelle.

VII

Darlingen n'était pas si solitaire et si tranquille que d'habitude. Il fallait qu'il y fût arrivé quelque chose de particulier cette matinée-là.

Devant l'hôtel de ville se promenait une grande foule de monde, et l'on voyait accourir, des longues rues, de nouveaux curieux. Avait-on apporté le cadavre d'un noyé ? Un voleur célèbre était-il pris et conduit au bureau de police ? Les femmes et les jeunes filles, devant la porte de l'hôtel de ville, parlaient à haute voix et riaient sans cesse. Ce qui s'était passé ou qui allait se passer ne pouvait donc pas être affligeant.

Plus loin, sur la place, on voyait çà et là des dames et des demoiselles du plus haut rang, qui voulaient faire croire qu'elles ne se trouvaient pas là par curiosité, comme le petit peuple, mais par hasard et en passant.

Un de ces petits groupes était composé d'une très-vieille femme aux traits masculins, dont la voix était grosse et retentissante, et d'une autre dame avec deux jeunes filles qui, sans doute par habitude, parlaient très-bas, car il n'y avait personne autour d'elles à cinquante pas.

— Ce n'est pourtant qu'un nouveau riche, remarqua une des demoiselles d'un ton de profond mépris.

La vieille dame, avec un geste anguleux, porta son pouce à son unique dent, et répondit :

— Nouveau riche, mademoiselle Loots ? Il n'a rien, pas même ça ! Et Romys ne donne pas de dot à sa fille. De quoi vont-ils vivre ?

— Je ne le connais pas, dit la plus jeune des dames ; mais si ce que l'on dit de sa famille est vrai... Connaissez-vous sa famille, madame Kwas ?

— Allons, allons, madame Loots, n'ayez pas l'air si innocente ; vous savez aussi bien que moi qu'il n'a pas du tout de famille. C'est un homme de rien.

— Suivant le bruit qui court, son père aurait fait de mauvaises affaires.

— Faire banqueroute est la mode maintenant.

— Pauvre Romys ! soupira madame Loots. Alors je veux bien croire qu'il a du chagrin.

— Du chagrin ? Je l'ai félicité hier sur le double mariage de ses filles, uniquement pour entendre ce qu'il dirait. J'ai dû me mettre hors d'atteinte, car il voulait me mordre comme un chien enragé.

— On dit que Thérèse Romys est également très-fâchée.

— Elle a grandement raison, murmura une des demoiselles. Si ma sœur déshonorait notre famille par un mariage honteux, il me semble que je mourrais de dépit.

— Que Thérèse soit fâchée, cela se comprend facilement, dit madame Kwas ; elle surtout qui crève d'orgueil. Elle ne voulait pas se marier le même jour que sa sœur, pour ne pas être vue en compagnie de son nouveau beau-frère. Son oncle Blondeel et son père l'y ont cependant forcée,

— Ainsi nous les verrons descendre tous ensemble de l'hôtel de ville ?

— C'est-à-dire, non. Thérèse et Pottewal se marieront d'abord. Une heure après, son oncle Blondeel arrivera de Schaerbeek avec deux voitures, et alors viendra le tour d'Hermine.

— Mais comment pouvez-vous savoir tout cela, madame Kwas ?

— Je sais tout. Après le mariage, Hermine se rendra avec son oncle à Schaerbeek, l'affaire est ainsi décidée. Sa noce se fait à Schaerbeek et aux frais de son oncle.

— Elle l'a bien mérité, murmura une des demoiselles. Chassée ainsi de la maison de ses parents...

— Non, ce n'est pas la raison. C'est pour satisfaire Thérèse, qui serait capable d'insulter l'époux de sa sœur. Et, d'ailleurs, l'avare Romys y trouve son compte.

— Mais les parents d'Hermine n'assisteront pas à sa noce? Quelle honte pour elle !

— Ceci est également arrangé. Madame Romys va à Schaerbeek... N'entends-je pas une voiture? Voyez; le monde se range contre l'hôtel de ville. Les voilà ! Allons plus près. Vous ne voulez pas? Adieu, je veux voir quelle figure fait Thérèse...

Deux voitures s'arrêtent en ce moment devant l'hôtel de ville. Les femmes et les filles se pressent pour voir la toilette de la mariée. Depuis deux mois on ne parlait que de ces mariages dans toute la ville et l'on vantait d'avance la richesse des habits de Thérèse.

Elle descend du marchepied de la voiture ; sa robe est en soie moirée bleu foncé, très-épaisse ; elle porte un chapeau de satin blanc avec quelques plumes, une

grande broche de diamants, des boucles d'oreilles en diamants, des bracelets d'or, le tout riche et lourd, quoique d'assez mauvais goût. Cependant tous ces diamants étincellent aux yeux des spectateurs et excitent des murmures d'admiration parmi les filles du peuple.

Thérèse, remarquant l'approbation générale, lève plus haut la tête et jette sur les assistants un regard sec et orgueilleux.

Pottewal, son futur époux, est vêtu de noir avec une cravate et des gants blancs. Son visage rouge et rond le fait ressembler à un paysan endimanché; mais il a l'air satisfait et sourit amicalement aux gens qui le regardent. Pendant qu'on attend un instant que les parents et les témoins soient descendus de voiture, il s'approche de sa fiancée et lui dit tout haut quelques mots qu'il croit être spirituels. Thérèse devient rouge de honte ou de colère et rappelle son fiancé au sentiment de son importance par des paroles peu agréables.

Ils entrent dans l'hôtel de ville, suivis des parents et des témoins. La cage de l'escalier est remplie de curieux et de connaissances; quelques-uns adressent à M. Pottewal de sincères vœux de bonheur, d'autres rient en échangeant d'aimables plaisanteries. Pottewal croit devoir répondre et dit à un de ses amis particuliers :

— Oui, Jean, l'échelle est tirée; c'en est fait de la jeunes...

Mais sa fiancée tourne la tête et lui adresse un regard si plein de reproches que le mot lui reste dans la bouche.

Il reconnait intérieurement qu'il allait dire une sottise et lui est reconnaissant de son avertissement.

On arrive dans la salle des mariages, et on se place devant une table, derrière laquelle le bourgmestre, officier de l'état civil, commence à lire les articles de loi relatifs au mariage.

A mesure que sa voix nasillarde fait tomber une à une dans l'oreille des conjoints les paroles solennelles, Pottewal s'émeut de plus en plus. Une larme brille dans les yeux de madame Romys. Thérèse seule paraît maîtresse d'elle-même et fixe son regard froid sur le bourgmestre avec tant de fermeté que ce fonctionnaire, troublé, se met à bégayer.

Pottewal se penche vers sa fiancée et lui demande à voix basse :

— Thérèse, ma chère, le moment solennel approche, je suis profondément ému, et vous ?

Elle le repousse avec un sourire amer et ne répond rien.

Le bourgmestre demande tour à tour à chacun des fiancés s'ils se prennent pour époux et pour épouse. La voix du fiancé est faible et altérée : le *oui* qui tombe de la bouche de Thérèse est sec, bref et presque dur. Au moment où ils doivent écrire leur nom sur l'acte de mariage, la main de Pottewal tremble légèrement ; Thérèse signe sans hésiter et d'un seul trait de plume. C'est fini ; on s'éloigne. L'époux dit à sa femme d'une voie douce et gaie :

— Thérèse, ma chère femme, maintenant nous appartenons l'un à l'autre pour la vie. Le cœur ne vous a-t-il pas battu un peu en prononçant la promesse éternelle ?

— Que vous êtes ennuyeux ! répond-elle d'un air de mauvaise humeur. Tenez-vous convenablement : le pu-

blic nous observe. Nous ne sommes plus des enfants; Et ne riez pas ainsi : souvenez-vous, monsieur, que nous sommes des gens comme il faut.

Le pauvre Pottewal voudrait bien éveiller quelque gaieté chez sa femme par des paroles amicales, mais ces derniers mots l'ont découragé.

Il conduit sans rien dire sa moitié jusqu'à la voiture...

Les chevaux piaffent, le fouet retentit et les nouveaux mariés disparaissent derrière l'angle de la longue rue de l'Église.

La foule rassemblée devant l'hôtel de ville s'agite, circule et parle avec bruit ; mais personne ne quitte la place, quoiqu'il se passe plus d'une heure avant que quelque chose de nouveau vienne éveiller l'attention générale.

— Écoutez ! la voilà ! Les voitures sur la route de Bruxelles ! s'écrie-t-on. Elles vont chercher la fiancée et seront ici à l'instant.

Peu après deux riches équipages s'arrêtent devant l'hôtel de ville. La foule se presse et se bouscule ; tout le monde veut approcher pour voir de près le fiancé, qu'on ne connaît pas.

De la première voiture sort une jeune fille dont l'apparition fait cesser tous les bruits. Le doux incarnat de la pudeur colore ses belles joues ; dans ses grands yeux bleus brille l'orgueil du bonheur. Il semble que la joie de son âme rayonne sur les spectateurs, car, sur tous les visages, elle surprend le même sourire d'admiration et de sympathie. Qu'elle est belle, parée ainsi avec tout le luxe d'une élégance virginale ! Une couronne de blanches fleurs d'oranger encadre ses boucles blondes ; sa tête est couverte d'un voile de dentelle qui

tombe sur ses épaules et semble l'entourer d'une auréole mystique. Sa robe est de satin blanc dont l'éclat est tempéré par une gaze couleur de neige.

Un long murmure s'élève de la foule; le fiancé est descendu de la seconde voiture. On peut donc l'examiner de près, l'homme dont on a dit tant de mal, depuis deux mois, à Darlingen! C'est donc lui, ce jeune homme élégant, avec son beau visage, avec sa haute taille, avec ce cachet de noblesse sur son large front! Ce murmure approbateur signifie qu'on le trouve vraiment digne de devenir l'époux de la belle Hermine Romys. A cette heure beaucoup d'assistants se reprochent d'avoir versé tant de venin sur l'homme dont l'extérieur leur inspire maintenant le respect et la sympathie.

Ernest Decock échange un seul coup d'œil avec sa fiancée, la rougeur de l'émotion colore leurs fronts. Ce regard émeut les assistants; car, dans ce regard, deux âmes se sont révélées, c'est qu'il a permis au peuple de lire dans leurs cœurs pleins de sentiment : action de grâce à Dieu, témoignage d'un amour immense et éternel.

M. Blondeel laisse errer son regard sur les assistants; il rit, il est rouge de ravissement, et se frotte les mains comme s'il voulait dire : Voyez, j'ai triomphé, elle sera heureuse!

Les parents et les témoins sont prêts; on entre dans la salle de l'hôtel de ville. Beaucoup de connaissances adressent leurs vœux à Hermine; les roses de la pudeur virginale augmentent sur ses joues; mais elle sourit doucement et remercie chaleureusement d'un regard brillant les amis qu'elle rencontre sur son passage.

M. Romys a l'air de mauvaise humeur ; il a l'air gêné et honteux de ce mariage ; sa femme, au contraire, a le rayonnement de la joie sur le visage.

Ces nouveaux fiancés doivent écouter à leur tour la lecture de la loi ; pendant que la voix du bourgmestre retentit au milieu du silence général, on voit se soulever avec force la poitrine d'Hermine ; l'émotion la suffoque. Quand elle entend tomber le *oui* solennel de la bouche du bien-aimé, les larmes jaillissent de ses yeux et elle peut à peine répondre à la demande du bourgmestre... Sa mère est obligée de l'aider pour signer le pacte d'amour ; elle tremble comme un roseau. — C'est fini, elle se jette au cou de sa mère et pleure à sanglots sur son cœur.

Ernest Decock s'approche. Maintenant Hermine est son épouse légitime ; aucune puissance terrestre ne peut la lui arracher, la chère compagne de sa vie. Elle lui appartient.

Il lui offre son bras ; lui aussi a peine à porter son bonheur et ne peut parler. Tous deux quittent la salle, muets, émus et le regard baissé comme s'ils avaient du chagrin.

Sur l'escalier Ernest murmure :

— Ma chère Hermine, comme tu trembles ! comme tu pleures ! Mon cœur saute également dans ma poitrine.

— Tais-toi, Ernest ; cher ami, laisse-moi reprendre haleine ! je succombe au bonheur ! Oh ! que Dieu est bon !

Elle n'en peut dire davantage, et elle est obligée de se soutenir au bras de son époux pour pouvoir atteindre la voiture.

Les fouets retentissent de nouveau, et les chevaux dirigent leur course légère vers l'église, dont la tour s'élève au bout de la longue rue. . . . .

. . . .

Dans un salon tendu d'un papier vert sombre, mal éclairé, et d'un aspect triste, une vingtaine de personnes sont assises autour d'une table. On n'entend que le cliquetis des couteaux et des fourchettes; car, après un moment de répit donné aux dents des invités, on vient de servir un nouveau plat. Tout le monde mange, et la conversation est interrompue.

M. Pottewal et sa femme sont assis au milieu de la table. Romys se trouve de l'autre côté, en face d'eux; il dirige le service, veille à tout et donne des ordres à quelques garçons de table qui vont et viennent ou qui restent debout derrière lui comme des statues.

Les autres personnes sont des messieurs et des dames tous âgés et très-sérieux de visage. Ils se nomment, suivant l'ordre de leur place à table: Romys-Doover, Doover-Romys, Bollinex-Pottewal, Doover-Crulhast, Bollinex-Romys, Pottewal-Cortbeen, Romys-Crulhast, Cortbeen-Doover, Cortbeen-Pottewal, Romys-Romys, Pottewal-Pottewal, et ainsi de suite... Ils sont donc tous proches et alliés presque contrairement à la nature, et leurs noms témoignent qu'ils aiment l'immobilité même dans la famille et dans le sang.

M. Romys veille à tout avec soin; sitôt qu'il s'aperçoit que l'assiette d'un de ses convives est vide, il crie à haute voix après les domestiques :

— Encore un peu de dindon pour madame! un peu de farce pour monsieur! Allons, allons, il faut manger. Ne me faites pas croire que cela n'est pas de votre goût.

Encore un peu, un tant soit peu, pour me faire plaisir!

Ainsi Romys, par ses instances incessantes, force ses convives à manger plus qu'ils n'en ont envie, quoique l'appétit ne leur manque pas. Mais il n'est pas aussi prodigue de son vin : à peine de temps en temps, après de longs intervalles, passe-t-on sur des plateaux quelques verres de la liqueur excitante. Il y a des convives qui boivent de l'eau, par soif et par nécessité.

Un monsieur se penche vers sa voisine et lui dit à l'oreille :

— Il a traité avec le patron de l'*Éléphant couronné* qui fait le dîner par entreprise; c'est pour cela qu'il voudrait nous fait crever à force de nous bourrer de nourriture. Le vin vient de sa propre cave; c'est pour cela qu'il nous laisse mourir de soif, le vilain avare!

La plupart des convives n'ont plus rien sur leur assiette; quelques vieilles dames seulement sont en arrière; — mais voilà qu'elles ont également fini : la conversation va recommencer entre temps et s'animer peut-être.

— J'aime les dindons truffés, dit un monsieur dont les joues brillent de gourmandise.

— Elle est bien préparée; sauce succulente! répond une vieille dame.

— Ces malheureuses dents! soupire une seconde dame, je ne sais plus mâcher.

— Quel fameux temps, n'est-ce pas? s'écrie de loin quelqu'un qui veut être spirituel. Ce ne sont pas les corbeaux seuls qui bâillent sur les arbres; moi aussi je ne puis presque plus respirer.

— Il tonnera : les mouches piquent, remarque une dame.

— Les pommes de terre vont de nouveau avoir la maladie, dit-on. Cette chaleur n'y fera pas de bien.

— Tous les légumes sont chétifs.

— Le manque d'eau est encore le pis; mon mari ne veut pas se raser avec de l'eau de citerne.

— Ah ! ah ! qu'il laisse pousser sa barbe, cela devient la mode.

— Oui, il a essayé un jour. Ce n'est pas un amour maintenant; mais alors il était horrible.

— Ah ! ah ! M. Cortbeen avec une barbe. Je donnerais dix francs pour le voir.

— Dites, savez-vous que les métalliques autrichiens ont baissé de un pour cent ; ils baisseront encore.

— Les houillères haussent remarquablement...

Et ainsi la noce joyeuse passe en sautillant d'un sujet à l'autre.

Thérèse Romys, la mariée, mange peu; elle tient la tête droite et montre un visage impassible et sérieux. Par instants on lui adresse la parole, car à côté de son mari est assis un vieux monsieur qui, par de plaisantes allégories, s'efforce d'attirer un sourire sur ses lèvres. Elle se tait et ne veut pas rire ; on dirait qu'elle est mécontente.

Pottewal se tourne souvent vers sa femme, et parle du bonheur qui les attend, de leur ménage et des beaux chevaux qu'il a achetés pour elle. Elle ne lui répond presque pas et le gronde parce qu'il rit très-haut à la moindre chose qu'on lui dit. Le naïf jeune homme s'imagine que sa femme est encore émue de la solennité du jour, il excuse sa distraction. En effet, elle a été si prévenante, si amicale pour lui, pendant les deux mois qu'il lui a fait la cour, qu'il ne peut ad-

mettre que le mariage l'ait si profondément changée.

Le dessert est servi, des valets présentent à chaque convive un verre de champagne mousseux. Ce monsieur, qui est assis à côté du marié, prend une bouteille pleine des mains de l'un des servants, la place devant lui sur la table, et dit à l'oreille de Pottewal que pour être gai, comme il convient dans un tel jour, il doit boire quelques verres de champagne.

Romys remarque le larcin fait à sa cave; il fait la mine et grommelle tout bas, mais il n'ose pas montrer son mécontentement, car le monsieur est un personnage important dans la famille.

Pottewal boit en peu de temps quatre ou cinq verres de champagne; il commence à devenir plus rouge et ses yeux prennent un peu d'éclat.

Il se lève et tire un papier de sa poche, comme s'il allait lire quelque chose.

— Qu'est-ce que cela va devenir? Que voulez-vous faire? murmure Thérèse avec étonnement.

— J'ai fait faire une pièce de vers sur notre mariage et je veux la lire. Je demande pardon à la compagnie si je bégaye un peu...

— Allons, asseyez-vous; ne vous rendez pas ridicule! commande sa femme indignée.

— Non, non, je lirai, réplique-t-il. Nous sommes ici comme à un enterrement; on peut bien rire un peu à une table de noce.

Thérèse devient rouge jusque derrière ses oreilles, soit honte, soit colère de la résistance de son époux. Elle se tait et baisse les yeux.

Pottewal déplie son papier; il a appris la poésie par cœur et lit d'une voix ferme :

L'ÉLOGE DU MARIAGE

CHANSON COMIQUE EN TROIS COUPLETS

Premier couplet.

C'était du temps où les bêtes parlaient :
Nos vieux parents au paradis vivaient
Innocents et naïfs, et n'ayant pas encore
Su se faire un habit d'une feuille...

Pottewal interrompit sa lecture, et regarda avec étonnement à la ronde. Un murmure d'improbation se fait entendre; les dames rougissent et cachent leur visage. Thérèse grommelle des reproches inintelligibles.

— Continuez, monsieur Pottewal, continuez ! s'écrie le monsieur placé à côté de lui.

Le marié reprend sa lecture.

Mais leur naïveté disparut, l'on sait comme,
Dès que le père Adam eut mordu dans la pomme.

Une tempête de cris d'indignation remplit la salle du festin ; Thérèse arrache le papier des mains de son époux et le déchire en mille morceaux. Les larmes se montrent dans ses yeux, et elle jette sur le malheureux lecteur un regard aigu comme si elle allait le dévorer.

— Quelles manières! Est-il possible ! C'est infâme! murmure-t-elle.

Et ses lèvres tremblent de colère.

Pottewal ne comprend pas pourquoi chacun le regarde avec tant de courroux et de mépris. Il veut s'excuser et dit qu'il n'a cru voir dans cette poésie qu'une innocente plaisanterie; mais il paraît que le poëte l'a trompé. Il demande pardon à la compagnie et à sa chère femme, et se rassied tout à fait abattu et découragé.

Il règne un long silence : les dames se parlent à l'oreille. La position devient pénible pour Pottewal et désagréable pour chacun.

Romys donne à haute voix à un des valets l'ordre de faire avancer les voitures. Thérèse se lève et prend congé de ses parents en disant quelques froides paroles. Pottewal, pendant qu'il embrasse son oncle et sa tante, sent son cœur s'attendrir et une larme roule sur sa joue.

Chacun souhaite aux époux un heureux voyage, et ils se retirent du salon pour changer de toilette et s'apprêter pour leur petit voyage de plaisir. . . . . .

. . . .

M. Jean Blondeel a fait enlever la cloison de bois entre ses deux salons; ils forment ainsi une salle spacieuse, éclairée par un grand nombre de larges fenêtres et ornée de fleurs odorantes.

Autour d'une longue table sont assis environ quarante convives; ce sont des connaissances de Blondeel et de sa sœur, des amis d'Ernest Decock, des amies qu'Hermine a connues lorsqu'elle demeurait à Schaerbeek, et qui n'ont pas cessé de l'aimer. A côté de chaque convive âgé se trouve une jeune fille; chaque vieille dame a pour voisin un jeune homme. Heureux mélange des années, qui tempère la fougue des jeunes

cœurs et qui verse dans les cœurs âgés une nouvelle jeunesse et une nouvelle vie! De jolies petites têtes couronnées de fleurs, des yeux où rayonne l'intelligence, des lèvres sur lesquelles le sourire de la douce gaieté semble stéréotypé pour toujours, tel est le coup d'œil charmant offert par cette réunion d'amis.

La belle fête dure depuis longtemps; le dessert est servi. Le salon est rempli du bruit confus des conversations animées, des mots spirituels et des souhaits de bonheur, qu'on se jette l'un à l'autre des points les plus éloignés de la salle. On rit, on chante; on croirait qu'il y a plus de cent personnes; c'est comme dans une ruche. Le vin n'est pas épargné; à chaque instant un jeune homme lève son verre et porte en termes pleins de passion un toast en l'honneur des nouveaux époux; on bat des mains, on trinque en faisant sonner les verres, le salon tremble et retentit du bruit des applaudissements. Hermine, la belle épousée, est assise au milieu de la table, à côté de l'homme qui est l'objet de son amour et de son orgueil. L'expression de son visage est extraordinaire; elle se laisse emporter au courant de ses douces pensées, et ne sait certainement pas ce qui se passe autour d'elle; mais ses yeux humides étincellent et son visage est illuminé d'une joie immense. Lorsqu'elle lève le regard vers son mari, elle tremble visiblement de respect et d'amour.

Heureuse enfant! son rêve s'est réalisé; elle peut à peine le croire; la gaieté, les sincères félicitations des amis l'émeuvent profondément et lui font presque perdre l'esprit.

Ernest n'est pas moins ému ; un doux sourire éclaire son visage; son cœur est tellement oppressé qu'il ne peut presque pas parler. « Hermine, ma charmante, ma chère, » est tout ce qu'il murmure, pendant qu'elle lui presse tendrement la main.

Madame Romys est assise à côté de sa fille.

La bonne mère! c'est peut-être la plus heureuse de tous les convives. Comme la joie transfigure, cependant! Madame Romys a rajeuni de vingt ans ; ses joues pâles se sont colorées de rose; son œil brille, sa poitrine se soulève avec une force juvénile; elle cause avec plaisir et elle est redevenue l'aimable, la spirituelle Julie Blondeel d'autrefois.

L'oncle Jean et la tante Marie se trouvent en face des jeunes époux. Ils triomphent comme des vainqueurs, promènent leur regard avec une joyeuse fierté autour de la salle, et excitent chacun à la gaieté et au plaisir. M. Jean se frotte les mains et se frappe sur le ventre, en disant tout bas à l'oreille de sa sœur avec un profond attendrissement :

— Oh! chère Marie, quel beau jour, n'est-ce pas? Cela me fait du bien, je le sens. Cette noce-ci est pour moi dix ans de vie de plus. Aurait-on été beaucoup plus heureux dans le paradis terrestre, que nous ne le sommes maintenant? Voyez Hermine, elle rayonne de bonheur. Et ce pauvre Ernest, pourvu qu'il n'en perde pas l'esprit!

Un beau jeune homme avec des cheveux noirs et des yeux expressifs se lève pour chanter une chanson en l'honneur des nouveaux mariés. C'est l'ami intime d'Ernest; il est avocat et poëte. Le bruit des joyeux propos s'apaise; chacun écoute.

D'une voix émue, pleine de sentiment et d'expression, il chante les couplets sur un air connu.

Le refrain est répété par tous les convives enthousiasmés; ce sont des trépignements et des applaudissements à faire crouler la maison.

M. Decock, tout attendri, se lève avec empressement, court à son ami le poëte-avocat, le serre dans ses bras et le presse avec force contre son cœur, pour le remercier des nobles et belles paroles qu'il vient de prononcer.

Ernest retourne à sa place; mais il reste debout et élève lentement son verre. Il est ému et tremblant; on voit qu'il veut parler; chacun tend l'oreille, quelques-uns quittent leurs siéges.

M. Decock demeure un instant silencieux; on voit qu'il fait des efforts pour surmonter son émotion. Enfin il dit d'une voix altérée et dont le calme apparent remue vivement tous les cœurs :

— Mes amis, je ne prendrais pas la parole : il y a des moments où l'excès du bonheur paralyse l'esprit; mais mon âme a besoin d'épanchements pour les sentiments qui débordent en elle. Remplissez vos verres, mes chers amis, et buvez avec moi en l'honneur de mes bienfaiteurs, de deux nobles cœurs que Dieu a doués d'un pur rayon de sa bonté céleste. J'étais un orphelin sans famille, seul et abandonné sur la terre, voué au chagrin, à la misère peut-être. Deux anges ont étendu les ailes de leur amour sur le pauvre enfant d'un malheureux ami; ils l'ont aimé, soigné et nourri; ils l'ont laissé grandir à l'ombre de leurs tendres soins jusqu'à ce qu'il fût un homme, ils lui ont presque fait oublier qu'il était sans parents sur la terre. Ames admirables, dont la tendresse ne connaît pas de bornes! Ils

l'avaient décidé depuis des années, leur enfant d'adoption devait être heureux entre les heureux de la terre. Pendant qu'il s'appliquait en Angleterre à devenir un homme utile, ceux dont l'image était gravée dans son âme travaillaient avec un dévouement inexprimable à faire une vérité du rêve hardi d'un pauvre orphelin. Ce que vous voyez ici, mes amis, toute cette joie, tout ce bonheur, toute une vie de béatitude, est leur ouvrage... O monsieur Blondeel! O mademoiselle Marie! que ne puis-je trouver des mots pour vous exprimer ma reconnaissance infinie et sans bornes comme votre bonté! Ma femme, ma douce Hermine, n'est-elle pas un don de votre amour? Ah! mes enfants, quand ils bégayeront leur première prière, apprendront ce que vous avez fait pour leur père; la gratitude pour les bienfaiteurs du pauvre orphelin sera l'héritage de mes fils. Mais cela ne suffit pas pour payer ma dette immense envers vous, n'est-ce pas? Pour vous payer, je dois rendre votre bonne Hermine heureuse. Devoir cher, mission facile! Nobles bienfaiteurs! que Dieu vous accorde une longue vie! et si vous voyez un seul jour que je ne puis pas défendre, même contre l'ombre d'un chagrin, l'ange que vous m'avez confié, proclamez-moi indigne, lâche et ingrat... Mais non, non, Hermine sera heureuse!...

Ernest Decock oublie de boire à la santé de Blondeel et de sa sœur; il se laisse tomber sur sa chaise, épuisé d'émotion. Sa femme cache son visage contre sa poitrine. Tous les convives versent des larmes; un silence saisissant règne dans la salle; à peine entend-on çà et là un bruit de soupirs ou de sanglots.

Cependant, après un instant, les voix recommencent

peu à peu à s'élever ; quelques jeunes gens rompent le silence par de joyeuses plaisanteries et de bruyantes interpellations. La joie reprend bientôt son élan et un murmure confus remplit de nouveau la salle du festin.

Le jour commence à baisser; des voitures s'arrêtent devant la porte ; l'époux et l'épouse se lèvent. L'heure de la séparation est arrivée. Toutes les amies d'Hermine viennent l'embrasser ; tous les amis d'Ernest viennent lui serrer la main. Les gens de la noce pleurent et rient en même temps ; des cris d'allégresse se mêlent aux tendres adieux, et la maison s'ébranle encore une fois pendant que les jeunes époux quittent le salon avec leur mère et leurs bienfaiteurs.

Bientôt on entend claquer les fouets et trotter les chevaux. Le beau, l'heureux voyage de noce est commencé.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Une après-midi de l'an 1847, deux dames sortirent de l'église de Saint-Jean, à Darlingen, où le salut venait de finir. Une d'elles tenait la tête baissée et semblait triste.

Au bout de la longue rue de l'Église, elles s'arrêtèrent comme pour se dire adieu et prendre chacune un chemin différent. La plus âgée des deux dit à voix basse :

— Aie bon courage, Thérèse ; sois-en certaine, tu te trompes. Pottewal est un brave garçon : il ne demande rien qu'un peu d'amitié de ta part.

— Ah ! je suis cependant bien malheureuse ! soupira l'autre. Même chez ma propre mère, je ne puis obtenir de consolation. Pottewal ne peut pas mal faire à vos

yeux; si vous le connaissiez de près, maman ! Il est paresseux, indifférent, insensible comme un morceau de bois; il ne fait pas plus attention à moi que si j'étais sa servante.

— Mais tu t'imagines cela, répliqua la vieille dame. L'homme est comme il est. Si Pottewal était plus vaillant, tu te plaindrais de sa rudesse ; parce qu'il est bon, tu lui reproches sa froideur. Tu n'es pas raisonnable, Thérèse.

— Quoi ! je ne puis pas vous faire comprendre mon malheur ! dit l'autre avec découragement. Pensez donc, maman; il est toute la journée à Bruxelles, à Anvers ou à Louvain; je suis seule dans ma chambre, oubliée et délaissée ; je soigne, j'épargne pour augmenter notre fortune : il fait peu d'affaires et perd un temps précieux sans presque rien gagner. Lorsqu'il rentre à la maison, à peine est-il une demi-heure avec moi, qu'il veut aller au café, ou bien il bâille d'ennui, ou il va se coucher. Ai-je mérité une vie si amère?

— Il m'est impossible de bien savoir, Thérèse, jusqu'à quel point tes plaintes sont fondées, répondit la mère; mais, quoi qu'il en soit, je ne puis que te répéter mon conseil : montre toujours à ton époux un visage joyeux quand il rentre; s'il y a quelque chose en lui qui ne te plaît pas, fais-le-lui comprendre doucement; mais garde-toi bien de lui parler durement ou de le recevoir avec rudesse quand il est de bonne humeur et te témoigne son amitié. Ce n'est pas le moyen d'être heureux. Tu te connais, Thérèse.

— Si j'avais du moins un enfant pour oublier ma solitude ! dit l'autre tristement; mais non, cette consolation même m'est refusée. Je mourrai sans enfants !

Tout, tout pour ma sœur, rien pour la pauvre repoussée. Oh ! maman, que je voudrais être couchée au cimetière !

La vieille dame prit la main de sa fille et dit d'un ton compatissant, quoique à demi grondeur :

— Non, non; ne dis pas de si vilaines choses, mon enfant. M. Pottewal reviendra au logis par le train de six heures, n'est-ce pas ? essaye de suivre mon conseil : reçois-le avec amabilité, embrasse-le...

— Maman, maman, croyez-vous donc que nous sommes encore des enfants? interrompit Thérèse.

— Soit, ne l'embrasse pas; serre-lui amicalement la main, montre-toi gaie, dis des choses qui puissent lui être agréables; et tu verras qu'il ne parlera plus d'aller au café et qu'il ne s'ennuyera plus à tes côtés.

— Mais Pottewal s'est-il donc plaint de moi à vous ? Si je savais une pareille chose !

— Pas du tout, Thérèse; mais tu es mon enfant, et je connais ton caractère. Il y a beaucoup de bon au fond de ton cœur, mais tu te fâches trop facilement et tu n'es pas aimable de ta nature.

— Hélas ! je finirai encore par être la propre cause de mon malheur !

— Que risquerais-tu d'essayer si mon conseil est bon ou non ?

— Irais-je flatter et cajoler Pottewal ?

— Non, non, pas le flatter; lui témoigner simplement un peu d'amitié..... Maintenant, Thérèse, adieu, sinon ton père pourrait être contrarié de ma longue absence. Rappelle-toi les paroles de ta mère.

Elle se dirigea du côté du Béguinage. Thérèse s'éloigna dans une direction opposée.

Au bout de la rue qu'elle avait prise se tenait une vieille dame, avec de grosses joues bouffies et des boucles grises, qui la voyait venir de loin et semblait l'attendre. Cette vieille dame vint à sa rencontre et dit d'un ton de commisération :

— Pauvre madame Pottewal ! si pâle ! vous êtes souffrante, n'est-ce pas? Mes yeux ne sont plus bons; pourtant je remarque à cinquante pas que vous avez du chagrin. Allons, un peu de courage, ma chère, cela s'améliorera avec le temps.

— Vous vous trompez, madame Kwas, dit l'autre; je suis contente, je n'ai pas de chagrin.

— Oui, oui, dit en riant madame Kwas, on parle toujours ainsi. Ce n'est pas assez que les femmes soient créées pour courber la tête pendant toute leur vie sous la tyrannie des hommes égoïstes, le monde insensé nous fait encore un devoir de souffrir et de tout endurer sans se plaindre. Voyez M. et madame Doower-Cortbeen : lorsqu'ils sont en présence d'autres personnes, ils se disent des choses aimables, ils se caressent et se cajolent comme des tourtereaux ; mais dès qu'ils se trouvent seuls, la guerre commence et ils se jettent les mots les plus haineux à la tête. C'est le cas de beaucoup de ménages à Darlingen et ailleurs : sur l'enseigne c'est le paradis terrestre ; à l'intérieur, c'est un enfer d'où les diables eux-mêmes s'enfuiraient.

— En effet, madame Kwas, c'est bien ainsi, murmura l'autre. Qui aurait pu prévoir ce qui est arrivé dans la maison de Snek-Bollincky?

— Qu'est-il arrivé là? demanda la vieille dame dont les yeux s'allumèrent d'une curiosité joyeuse.

— Des choses graves.

— Des choses graves? et je n'en sais rien! Parlez vite, madame Pottewal. J'ai une dent contre les Snek; ce sont de nouveaux riches, des gens présomptueux.

— Madame Snek a un œil bleu et la figure enflée...

— Ah! ceci je le savais : elle est tombée hier dans la cave.

— Innocente! c'est son mari qui lui a mis la main un peu lourdement sur le front.

— En êtes-vous bien sûre, madame Pottewal?

— Leur servante l'a raconté en secret à la nôtre. De semblables scènes ne sont pas rares, à ce qu'il paraît.

— Ces hommes, ces hommes! s'écria la vieille dame, le regard levé au ciel. Il n'y en a pas un seul qui ne mérite la corde! Des bourreaux hypocrites! Le meilleur est encore un tyran. Vraiment, ma chère, j'ai pitié de votre sort.

Ces paroles parurent affecter désagréablement madame Pottewal; une étincelle de fierté blessée brilla dans ses yeux; mais elle se contraignit et répondit avec une feinte indifférence.

— Pitié de moi! Pourquoi? Il n'y a pas la moindre raison.

— Quoi! vous êtes tout à fait satisfaite de votre mari?

— Certes, Pottewal est le meilleur homme du monde, et je m'estime infiniment heureuse dans mon ménage. Ce serait un paradis sur terre, ajouta-t-elle en soupirant, si Dieu voulait bénir mon mariage en me donnant un enfant; mais j'espère encore en sa miséricorde.

Madame Kwas secoua la tête d'un air de doute.

— Pauvre femme! dit-elle, assez simple pour croire

que ce sont uniquement les affaires de son commerce qui occupent votre mari, pendant que vous l'attendez dans l'isolement. Nous sommes toutes ainsi; cette aveugle confiance est notre malheur.

— Que voulez-vous dire? murmura l'autre, effrayée.

— Ce n'est rien de grave; mais tout grand mal a un petit commencement. Je ne m'en mêlerais certainement pas, si une sincère affection pour vous ne me faisait un devoir de vous avertir aujourd'hui qu'il est encore temps.

— Eh bien, eh bien, que savez-vous?

— Allons, madame Pottewal, on n'est pas bien ici pour parler d'affaires importantes.

— Venez chez moi.

— Non, je dois aller tout à l'heure à la vente du fabricant retiré Zavelman; on entend là un tas de choses qu'on n'apprend pas ailleurs. Promenons-nous sur les boulevards, sous les arbres; il n'y a pas de monde et nous y causerons en pleine liberté.

Elles prirent une rue latérale, et se rendirent à pas pressés à la promenade. Là, la jeune dame répéta sa demande :

— Eh bien, maintenant, qu'avez-vous appris?

— Vous allez le savoir... Dites-moi, madame Pottewal, savez-vous ce que votre mari a fait mercredi à Bruxelles?

— Certainement; il est allé au marché aux grains, selon son habitude.

— Et il est rentré très-tard à la maison, n'est-ce pas?

— En effet, par le dernier convoi.

— Ne vous a-t-il pas parlé d'un festin avec ses amis?

— Non.

— Voyez-vous bien! ils sont tous également hypocrites! Parce qu'ils savent que la femme dessèche et se meurt d'ennui à la maison, ils feignent de ne jamais penser à quelque plaisir. M. Pottewal était assis dès le matin devant la porte du café des *Mille Colonnes*, en train de boire, de jaser et de rire avec de joyeux compagnons. Votre beau-frère, Ernest Decock, était assis à côté de lui; ils paraissaient très-bons amis.

— Quoi, quoi! grommela madame Pottewal avec une colère concentrée. Ernest Decock était assis à côté de lui, et il causait avec lui en pleine rue? en public?

— Vous lui avez donc défendu d'aller avec votre beau-frère?

— Oui, certainement, je lui ai défendu : ce ne sont pas des gens de notre sorte. Quand il n'y a pas moyen de faire autrement, alors on doit bien lui parler; mais en pleine rue, devant la porte des *Mille Colonnes*, au milieu de la place de la Monnaie!...

— Je vous donne raison, au fond, madame Pottewal; on ne doit pas avoir beaucoup de familiarité avec de si petites gens, ne fût-ce que pour vous prémunir contre toute faiblesse pour le moment où ils voudraient vous emprunter de l'argent. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler. Votre mari a dîné avec une dizaine d'amis chez Dubos. Que le vin n'ait pas été épargné et qu'on ait été excessivement gai, cela ne vous étonnera pas. Et pendant que les bouchons de champagne sautaient autour de ces hommes égoïstes, leurs femmes étaient renfermées au logis dans la triste solitude, occupées à compter les points de leur tricot, et peut-ê

pensaient-elles avec compassion à l'époux qui s'épuise pour gagner quelques sacs de grains.

Madame Pottewal garda un instant le silence, elle luttait intérieurement contre les efforts de madame Kwas pour échapper à l'humiliation de reconnaître qu'elle n'était pas heureuse dans son ménage.

— Mais, dit-elle, je me rappelle maintenant que mon mari m'a parlé en effet d'une gageure qui fut perdue par un marchand d'Anvers. On avait parié un dîner.

— Un marchand d'Anvers ! s'écria la vieille en riant. C'est François Pottewal, votre mari, qui avait perdu le pari; et le dîner somptueux, c'est lui seul qui l'a payé.

Cette révélation fit un violent effet sur l'autre dame, qui eut peine à cacher sa colère et son indignation. Cependant, après quelques instants de silence, elle répondit avec un calme apparent :

— Je forcerai Pottewal à expliquer pourquoi il m'a tu la perte de ce pari; mais, hors cela, je ne vois pas grand mal à ce qu'il s'amuse un peu avec ses amis.

— Vous êtes maîtresse de vos sentiments, ma chère. Je n'ai rien à y voir, si vous êtes heureuse. Je me tairai donc, et ne vous dirai point où M. Pottewal a passé l'après-dînée, et probablement la soirée.

— O ciel ! peut-être chez ma sœur Hermine?

— Non, au Wauxhall, derrière le parc. Connaissez-vous madame Dools, de Darlingen, qui demeure actuellement à Bruxelles?

— Cette folle orgueilleuse?

— Cette évaporée, ce paon vaniteux.

— Et que savez-vous d'elle?

— Votre mari a été assis des heures entières avec elle, à la même table, dans le jardin.

— Impossible!

— Il était très-bavard, et semblait prendre beaucoup de plaisir dans la compagnie de cette coquette.

— Eh quoi! quelles affreuses choses! murmura madame Pottewal d'une voix rauque; c'est incroyable!... Mais était-elle seule avec lui?

— Non, son mari était assis à côté d'elle; mais il écoutait la musique et ne faisait pas attention à leur conversation animée.

— Vous êtes une méchante langue, madame Kwas, répliqua l'autre avec colère; qu'y a-t-il d'étonnant que mon mari cause avec M. et madame Dools quand il les rencontre par hasard?

— Méchante langue! répéta l'autre; c'est la vérité qui est une méchante langue. Si tout cela était si simple que vous le dites, pourquoi Pottewal vous le cacherait-il?

— Mais, pour l'amour de Dieu, que voulez-vous dire? que croyez-vous?

— Je ne veux rien dire et je ne crois rien, c'est votre affaire... Il est cinq heures, la vente de Zavelman va commencer. Adieu, voyez ce que vous avez à faire; je vous ai avertie! c'était mon devoir.

A ces mots elle s'éloigna, et laissa sa compagne au milieu de la promenade.

L'œil fixé à terre, pâle de colère et tremblant d'un saisissement intérieur, madame Pottewal pèse les paroles malicieuses de la vieille femme. Sa raison lui disait bien que ce n'était qu'une calomnie rapportée d'une façon méchante pour lui faire de la peine et la

troubler. Elle se demandait à elle-même s'il n'était pas bien naturel que son mari causât avec ses connaissances quand il les rencontrait. Sur ce point son esprit fut tout à fait rassuré; mais son humeur était assez chagrine et assez aigre pour trouver beaucoup d'autres motifs de courroux dans la révélation de madame Kwas. Son mari s'était assis en public à côté d'Ernest Decock, avait causé familièrement avec lui. Il avait, par un pari stupide sans doute, perdu un dîner pour dix personnes. Peut-être Ernest Decock avait-il été du nombre des convives; peut-être avaient-ils parlé de leurs ménages; peut-être Pottewal s'était-il plaint à Ernest! Il avait passé toute la journée au Wauxhall et s'y était amusé. Tout cela il le lui avait caché!

Elle revint sur ses pas et marcha à pas pressés vers sa demeure; ses yeux étincelaient, un sourire amer plissait ses lèvres, et elle murmurait tout bas des paroles aigres.

Devant la porte de sa maison la servante était occupée à battre un tapis. Madame Pottewal, dans sa colère, arracha le tapis avec violence des mains de la servante, et le jeta dans le vestibule.

— Entrez! et un peu vite! s'écria-t-elle, tandis qu'elle la suivait en grommelant dans la maison. Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi battez-vous le tapis dans la rue? paysanne que vous êtes!

— Mais, madame, vous m'avez défendu de le battre au jardin, balbutia la servante étonnée. Où dois-je donc secouer la poussière? Je ne puis cependant le faire dans les chambres?

— Taisez-vous, insolente! Obéissez sans parler, ou je vous chasse.

— Je ne demande pas mieux, madame, que de faire ce que vous...

— Obéissez! A votre cuisine! et laissez-moi en paix : vos bévues m'agacent les nerfs.

Elle ouvrit la porte d'une chambre, jeta son châle et son chapeau sur une table, et commença alors à se promener d'un côté à l'autre de l'appartement, poussée par une colère fiévreuse. Elle grondait tout bas, étendait ses poings et semblait se quereller avec quelqu'un.

Enfin, elle sortit de la chambre et traversa une cour. Là, trois chiens de chasse dormaient, chacun devant sa niche. Elle donna un violent coup de pied à celui qui était couché le plus près d'elle, et s'écria :

— Là! paresseux, mangeurs de pain, dites cela à votre maître. Cela ne durera pas longtemps ainsi, ou vous irez tous les trois au rempart.

Elle entra dans un magasin où deux vieux ouvriers étaient occupés à retourner un tas de froment; les hurlements du chien leur avaient fait retourner la tête et interrompre leur travail.

— Ah! c'est de cette façon que vous travaillez, sitôt qu'il n'y a plus personne sur vos talons pour vous surveiller? s'écria-t-elle. Nous vous donnons le pain, et vous nous volez comme de vrais filous que vous êtes!

— Excusez-nous, madame, dit le plus âgé des deux ouvriers. Nous avons travaillé activement et consciencieusement; mais nous croyions entendre que vous nous...

— Vous osez répliquer! grommela-t-elle. Paresseux hypocrite, qui savez si insidieusement frotter la manche à mon mari. A la porte! vite! Il n'y a pas d'excuses... et n'espérez pas que M. Pottewal vous permette

encore de venir. C'est fini ; vous pouvez aller chercher ailleurs quelqu'un qui donne la nourriture aux voleurs de journées. L'avez-vous entendu? Oseriez-vous résister ? Partez, vous dis-je !

Le vieil ouvrier, la tête baissée et les larmes aux yeux, ouvrit silencieusement la porte du magasin et disparut dans la rue.

— Pour ce qui vous concerne, Jacob, dit-elle à l'autre, qui avait repris son ouvrage, faites attention ! si je vous surprends encore à ne rien faire, vous suivrez immédiatement le même chemin.

Elle retourna dans la chambre, reprit son impatiente promenade et se laissa tomber enfin sur une chaise. Son œil étincelait, ses lèvres étaient serrées, et sa figure éclairée du sombre éclat d'un rire plein d'amère ironie.

La servante passa la tête dans la porte entrebâillée et dit :

— Madame, je vois venir M. Pottewal au bout de la rue.

— C'est bien, restez dans votre cuisine ! répondit la dame sans faire un mouvement; mais sitôt qu'elle fut seule, elle se leva de sa chaise et dirigea vers la porte un regard menaçant.

Du bout du vestibule son mari s'écria d'un ton de grande joie :

— Thérèse, chère Thérèse, j'ai de bonnes nouvelles.

Au moment où il parut sur le seuil de la porte, il ouvrit les bras pour embrasser sa chère femme.

— Thérèse, dit-il, je suis si heureux ! heureux de l'idée que vous serez contente. J'ai gagné aujourd'hui dix mille francs. La joie m'a...

Il interrompit sa phrase et regarda sa femme avec un découragement soudain.

— Hélas ! dit-il en soupirant tristement, c'est donc encore la même chose ? Mon Dieu, ne rencontrerai-je donc jamais que des yeux flamboyants et des visages aigres !

Ses bras retombèrent, sa tête s'inclina sur sa poitrine. Thérèse, dont les lèvres tremblaient, le regarda avec un sourire plein de menaçante raillerie. Elle ne dit mot cependant et semblait prendre plaisir à contempler son abattement.

Pottewal, relevant la tête, dit d'une voix douce et plaintive :

— Mais, amie, comment est-il possible que vous soyez si désagréable ? Ayez du moins pitié de moi. Voyez quelle peine doit me faire votre accueil glacial. J'avais trouvé une bonne affaire et gagné dix mille francs; mon cœur battait de joie, non pas pour l'argent, mais à la seule pensée que ce bénéfice vous ferait plaisir. Le train n'allait pas assez vite au gré de mon impatience; j'aurais voulu avoir des ailes pour vous apporter plus tôt la bonne nouvelle... Et à peine ai-je atteint le seuil de ma demeure, que toute espérance, toute joie est étouffée dans mon cœur ! Allons, Thérèse, ayez un peu de bonté pour moi...

— Hypocrite, grogna sa femme, tremblante de colère ; hypocrite, qui s'amuse hors de la maison à faire bombance, et vient jouer ici le rôle d'agneau timide et ose implorer la pitié de la victime de son lâche égoïsme !

— Par respect pour notre nom, Thérèse, ne parlez pas si haut, supplia Pottewal. La servante pourrait nous entendre.

— Comme j'en ris, de votre nom ! s'écria-t-elle. Fasse Dieu que je ne l'eusse jamais connu, ce nom, je ne serais pas ici à me désoler comme une délaissée, pendant que vous buvez, riez et festoyez en mauvaise compagnie. On s'amuse bien à Bruxelles, n'est-ce pas? On y rencontre de bons amis et des femmes spirituelles. Le champagne est une noble boisson. Il fait oublier la femme haïe et ennuyeuse, et donne de l'esprit à l'homme le plus stupide, n'est-ce pas, trompeur sans âme?

Pottewal comprit à ces mots que sa femme voulait lui faire des reproches sur certaines choses qu'il croyait deviner. Cela le tranquillisa un peu, et il s'en réjouit même, dans l'espoir qu'avec quelques explications sincères cet orage d'intérieur se calmerait.

— Allons, Thérèse, jouons cartes sur table. Vous avez quelque chose sur le cœur, déclarez-le franchement ; si j'ai eu tort, je le reconnaîtrai sur-le-champ et vous demanderai pardon.

— C'est à en avoir une attaque d'apoplexie, grommela madame Pottewal, qui bouillait réellement d'impatience à la vue du sang-froid de son mari.

Que n'eût-elle pas donné pour le voir fâché ! Mais il restait imperturbable dans sa douceur, uniquement pour la provoquer, croyait-elle.

— Homme à deux visages ! répliqua-t-elle. C'est bien facile, n'est-ce pas, de faire accroire toutes sortes de mensonges à une pauvre innocente femme, et de rire alors à part vous de sa crédulité ?

— J'attends, Thérèse, que je sache de quoi vous m'accusez.

— Il y a longtemps, n'est-ce pas, que vous n'avez vu Ernest Decock ?

— Avant-hier je l'ai vu et je lui ai parlé.

— Pourquoi me l'avez-vous caché ?

— Pour vous épargner de la peine, Thérèse.

— Fourbe ! Ah ! ah ! c'est pour m'épargner de la peine que vous êtes resté assis pendant des heures entières à côté de lui, à la même table, en public sur la place de la Monnaie !

— C'est une chose toute simple, Thérèse. Je me trouvais devant la porte du café, près de la Bourse, et je causais avec quelques marchands de grains, lorsque Ernest, passant par la place de la Monnaie, m'aperçut. Il vint à moi et s'assit à côté de moi pour s'informer de votre santé et de vos parents.

— Et vous vous êtes sans doute plaint de votre femme et du chagrin qu'elle vous cause ?

— Quelles idées ? Ernest n'est pas resté quatre minutes avec moi. Il me parlait de votre sœur et de son enfant...

— Ces gens-là ont un enfant ! s'écria Thérèse. Ils viennent vous en parler pour vous narguer ! et vous ne le sentez pas. Je ne veux pas que vous échangiez encore une seule parole avec Decock en public, entendez-vous ? Je vous le défends. Et prenez bien garde d'aller encore à Schaerbeek.

— Bien. Je satisferai ce désir, Thérèse, pour autant que cela me sera possible sans me rendre ridicule ou me montrer impoli. Soyez donc contente, et soyons amis.

— Amis ! reprit la femme aigrie avec un rire dédaigneux. Ah ! vous croyez que c'est fini ? Non, trompeur,

vous avez encore beaucoup d'autres choses à votre charge. Ne retournez-vous pas chez Dubos pour dîner? N'allez-vous pas nager dans le champagne? chanter, rire et faire bombance avec un tas de compagnons débauchés, et gaspiller des centaines de francs en une heure? Homme cruel! quand je vous conjure d'employer le temps précieux à doubler notre fortune, maintenant que cela est facile, vous ne voulez pas; alors vous avez peur des grandes affaires, alors le courage et l'envie vous manquent. Mais pour jeter follement et inutilement l'argent que j'ai épargné sou à sou, pour venir me dire alors avec un visage hypocrite que vous avez dîné aux frais d'un négociant d'Anvers, pour me tromper lâchement, pour tout cela le courage ne vous manque pas, n'est-ce pas?

Pottewal semblait abattu et très-affligé.

Il secoua péniblement la tête, et dit après une courte hésitation :

— Je n'ai peut-être pas bien fait, en effet, de ne pas vous raconter franchement cette affaire ; mais veuillez remarquer que vous vous fâchez très-vite, et que vous vous faites du chagrin à vous-même au moindre mot. La crainte de vous déplaire m'a déterminé à vous cacher l'affaire. Elle ne signifie pourtant rien en elle-même. J'étais à la Bourse, et je causais avec un marchand du contenu d'un article du Code de commerce. Je laisse échapper ces paroles : « Je parie tout ce que vous voulez. » — « Un dîner chez Dubos avec dix amis, » me fut-il répondu. Le Code me donnait tort. Pouvais-je retirer ma parole et reculer en présence de beaucoup de monde? Pareilles choses se prennent très-sérieusement entre marchands.

— Voilà comme vous êtes ! parier sur des choses que vous ne savez pas. Vous laisser duper et faire rire de votre innocence... Et combien ce royal festin et ces flots de champagne ont-ils coûté ? Ne mentez pas, car je sais le compte.

— Franchement, Thérèse, cent soixante francs.

— Cent soixante francs, mon Dieu ! s'écria-t-elle. Manger en un seul jour de quoi faire le ménage pendant près d'un mois !

— Mais je viens de gagner aussi en un jour dix mille francs, Thérèse. Allons, oubliez ce qui s'est passé, c'est sans importance.

— Qu'êtes-vous allé faire au Wauxhall, misérable coureur? demanda-t-elle avec un nouvel accès de colère.

— J'y suis allé, après le dîner, me promener avec les amis.

— Ah ! vous appelez cela vous promener ? Être assis des heures entières à côté d'une femme de mauvaise réputation ?

— Une femme de mauvaise réputation ! répéta Pottewall avec un pénible étonnement. Madame Dools de mauvaise réputation ? Les gens les plus honnêtes et les plus respectables de tout le...

— Oui, oui, s'écria en riant Thérèse, maintenant vous paraissez ému, et vous auriez bonne envie de vous fâcher, n'est-ce pas ? J'ai trouvé la corde sensible. C'est affreux !

— Qu'y a-t-il d'affreux ? J'ai rencontré M. Dools au Wauxhall et lui ai serré la main, comme à un vieux et bon ami. Êtes-vous surprise que j'aie également salué sa femme ?

— Vous êtes resté des heures entières à causer familièrement, trop familièrement, avec elle.

— Quelques minutes,

— Des heures entières.

— Des minutes, madame Pottewal ! des minutes ! Et d'ailleurs c'était avec son mari que je causais. Vos méchants soupçons me font frémir d'indignation, s'écria le mari profondément blessé.

— Trompeur égoïste ! continua sa femme. Pendant que je travaille et que j'amasse dans une éternelle solitude, vous croyant bonnement occupé de votre commerce, vous cherchez la gaieté dans le champagne; vous vous amusez, vous riez, vous chantez et vous oubliez lâchement celle qui use sa vie à la maison sans plaisir ni joie. Mais cela ne suffit pas encore : vous allez au Wauxhall, vous vous y asseyez près de la première femme venue qui vous sourit, et vous vous amusez du babil frivole d'une coquette. Pottewal, Pottewal, pour votre bonheur ne me laissez pas croire le pis, ou vous vous en repentirez terriblement.

— Cela n'est plus supportable ; cela passe toute mesure : il faut une fin à cette vie affreuse ! grommela Pottewal.

— Oui, frémissez, dit Thérèse en ricanant, rougissez de colère parce que j'ai mis le doigt sur la plaie ; votre colère, monsieur, est une nouvelle et sanglante insulte pour moi.

Pottewal croisa les bras sur la poitrine, et regarda fixement sa femme dans le blanc des yeux. Il était visiblement en proie à une violente colère, et s'apprêtait à soulager son cœur gonflé, en disant de dures vérités.

— Un ange y perdrait sa patience, dit-il d'une voix sombre. Quoi, madame, serait-il vrai que vous ayez juré de me faire mourir de chagrin? Dès le premier jour de notre mariage, j'ai fait tout ce qui était possible pour vous plaire. J'ai épié le moindre regard de vos yeux, pour y lire un désir que je pusse satisfaire; je me suis soumis à votre volonté comme un enfant sans courage, uniquement dans l'espoir de voir naître un sourire sur la figure de ma compagne. Rien, rien, toujours des mines désagréables et des paroles amères !... Parlez, interrompez-moi tant que vous voudrez : la mesure est comble maintenant ; je poursuivrai aussi longtemps qu'il me plaira, vous dis-je !... N'avez-vous pas chassé mes vieux amis? N'avez-vous pas fait vendre mes chevaux, aussitôt que vous avez remarqué que je commençais à y prendre goût? L'arrêt de mes pauvres chiens de chasse n'est-il pas déjà signé? Des bêtes puantes, dites-vous, madame ! Ils ne puent que parce que votre mari les aime et s'en amuse, n'est-ce pas? Il y a au fond de la cour, dans le magasin, un vieil ouvrier qui s'est usé au service de mon père. Parce que je lui veux du bien, vous l'accablez d'injures et le rendez malade, le malheureux !

— Je l'ai chassé tout à l'heure, répliqua la femme.

— Chassé ! Vous l'avez chassé? reprit Pottewal les lèvres contractées. C'est ce que nous verrons !

— Qu'il mette encore le pied sur notre seuil. J'aimerais mieux fuir la maison pour toujours...

— Soit; il ne souffrira cependant pas du besoin. Il a aidé à gagner la fortune de mon père, et il mangera du pain, du bon pain avec ses enfants, tant que je vivrai et probablement encore après.

— Ai-je bien entendu? Ne ferez-vous pas un testament au profit de ce lâche fainéant? Quelles choses horribles !

Peut-être pour la première fois de sa vie Pottewal s'était réellement fâché. Cette violente émotion avait produit sur lui un effet étonnant; la passion le rendait éloquent, et l'empire qu'il conservait sur lui-même donnait une plus grande autorité à sa parole sévère.

— Cela vous paraît horrible, madame, dit-il, que je ne veuille pas oublier les services d'un vieil ouvrier. Il n'y a rien d'horrible ici que votre conduite envers moi. Il ne vous suffit pas de m'avoir condamné à une vie sans agréments et sans repos, en me privant de tout, en me défendant tout ce qui me plaisait; vous envoyez encore des espions sur mes pas. Encore si c'était parce que vous craignez de moi quelque chose de mauvais ou de déshonorant; mais non, votre seul but est d'empoisonner ma vie, de ne pas me laisser un instant de repos sur la terre... Votre nature est incompréhensible : la paix, l'amitié, la joie lui répugnent; vous n'êtes satisfaite que lorsque vous trouvez des raisons de vous chagriner et de chagriner les autres. Cela ne peut durer. Je sens que ma cervelle se brouille dans cette étouffante tyrannie; mes amis me disent tous les jours que je maigris visiblement. Je deviendrais malade, fou peut-être ! Non, madame, non !

Madame Pottewal, pendant cette violente sortie, s'était répandue en interjections et en réclamations de toute espèce; mais, cette fois, son mari ne s'était pas laissé interrompre. Jusqu'à ce jour elle l'avait réduit facilement au silence en parlant à toute voix et en lui

faisant craindre que la servante n'entendît et ne comprît leur discussion; mais en ce moment il ne semblait nullement s'en inquiéter et élevait hardiment la voix plus haut que sa femme chaque fois qu'elle voulait prendre le dessus.

Lorsqu'il se tut pour reprendre haleine, elle s'écria :

— Barbare ! homme sans âme ! au lieu de vous repentir de votre conduite, vous accusez votre victime ! Avez-vous fini maintenant? est-ce assez de fausseté ?

— Encore un mot, madame, reprit-il. Écoutez bien, car je ne veux vous le dire qu'une fois, mais vous le dire bien. Nous nous sommes mariés sans amour et sans inclination l'un pour l'autre. En ce qui me concerne, je ne demandais pas mieux que de vous aimer, et je n'en suis pas encore devenu tout à fait incapable; mais vous, vous repoussez toute amitié et semblez ne chercher que des discordes et des querelles sans fin. Savez-vous quel est le seul moyen de ramener ici le repos ? un de nous deux doit commander et régner en maître sur son esclave ; l'autre doit céder, plier, ramper. Voilà, madame, la fatale loi que vous élevez entre nous. Eh bien ! je suis l'homme; je serai le maître. Bon, aimable, clément même, si vous voulez; inexorable, si vous osez encore méconnaître sa légitime autorité !

Madame Pottewal était pâle de stupeur et de colère. Elle n'avait jamais entendu son mari parler d'un ton si décidé, et la crainte affreuse de rencontrer en lui assez de courage pour accomplir ses menaces, descendit dans son cœur. Sa défaite la remplissait de honte et lui perçait le cœur.

Des larmes contenues commençaient à briller dans

les yeux de madame Pottewal, et elle dit d'une voix à demi étouffée par l'inquiétude et la stupéfaction.

— Ah ! vous me martyriserez jusqu'à la mort, vous me mettrez le pied sur la tête et vous me ferez ramper devant vous comme un ver ! Non, bourreau sans miséricorde, ce plaisir vous ne l'aurez pas. Demain je retourne chez mes parents, comme une pauvre répudiée que je suis. Toute la ville saura quel affreux assassin vous êtes. Mon père ne laissera pas sa malheureuse enfant sans vengeance. Et, s'il le faut, si scandaleux que cela soit pour notre famille, la loi vous ôtera solennellement tout droit sur votre femme. Maintenant vous courbez la tête, n'est-ce pas ? Vous vous effrayez à la perspective de n'avoir plus personne pour en faire votre victime.

Cette menace parut réellement faire un grand effet sur Pottewal. Il était silencieux, le regard baissé et secouait la tête avec une triste expression de doute.

— Il a peur, il tremble ! ricana sa femme qui se croyait certaine de la victime.

Mais Pottewal se leva tout à coup, montra du doigt la porte et dit avec une souveraine froideur :

— Oui, madame, la séparation dont vous me menacez serait un grand malheur et une grande honte pour nos familles ; mais ma résolution est prise, je ne plie plus, je suis devenu inexorable. Vous voulez retourner chez vos parents ? Voilà la porte !

— Ciel, il me montre la porte ! il me chasse !

Un cri douloureux s'échappa de la poitrine de madame Pottewal, qui se laissa tomber sur une chaise, le visage caché dans ses mains, et se mit à pleurer abondamment. Son époux la regardait silencieusement ; la colère disparut petit à petit de son visage, pour faire

place à une expression de tristesse et même de compassion; mais il restait immobile. Bientôt sa femme tout en larmes commença à faire des mouvements nerveux, et un pénible sanglot souleva sa poitrine oppressée.

Pottewal s'assit à côté d'elle et voulut lui prendre la main; elle la retira avec un geste nerveux, tandis que les mots : « Laissez-moi mourir, bourreau, monstre, assassin, » s'échappaient de ses lèvres.

— Allons, ma pauvre Thérèse, dit Pottewal, ne vous faites pas tant de chagrin. Que tout soit oublié. J'ai été un peu dur, n'est-ce pas? Un homme ne reste pas toujours maître de lui-même. Quand on est en colère on dit tant de choses qu'on ne croit pas. Ne pleurez plus, ma chère, je me conduirai tout à fait selon votre désir et ferai désormais tout ce que vous voulez. Je ne demande pas mieux que de vous aimer, Thérèse; je vous aime tant que vos larmes me déchirent le cœur. Ah! prenez pitié de mes inquiétudes, revenez à vous et ne vous rendez pas malade! Pardon, Thérèse; laissez-moi poser sur votre front le baiser de la réconciliation.

Il passa le bras autour du cou de sa femme; mais l'impitoyable créature, dès qu'elle vit son intention, se leva précipitamment et le repoussa en s'écriant :

— Arrière, effronté! Ne me touchez pas! Je ne veux pas vous voir plus longtemps. Je vais dans ma chambre. Osez venir m'y ennuyer ou m'insulter avec vos flatteries hypocrites. Osez troubler mon sommeil, si je puis dormir avec un chagrin si cruel! Arrière, laissez-moi!

Elle courut à une porte latérale et sortit de la cham-

bre; on l'entendit distinctement faire deux tours de clef dans la serrure.

Le mari consterné resta un instant muet et immobile devant la porte, puis il leva lentement les yeux vers le ciel et murmura avec désespoir :

— Mon Dieu ! comment ai-je mérité cette vie horrible. Un pareil mariage, sans affection, sans amour, était peut-être un méfait à vos yeux? O miséricorde, je suis trop cruellement puni !

Et après cette invocation, il se laissa tomber tout énervé sur une chaise.

II

Mademoiselle Marie Blondeel était assise dans une pièce du premier étage, près de la fenêtre, qui prenait jour sur le jardin. Elle tenait un livre à la main; mais son regard souriant était dirigé vers l'autre côté de la chambre, où son frère Jean était assis devant un pupitre, tenant un violoncelle entre les genoux, et jouait un morceau du célèbre maître belge Servais. Soit que le vieil amateur fût vraiment un musicien de talent, soit qu'il eût appris le morceau avec beaucoup de peine, son jeu était pur et plein de sentiment, et faisait assez d'impression sur le cœur de mademoiselle Marie, pour lui faire oublier sa lecture. Elle suivait avec une satisfaction visible les notes vibrantes du plaintif ins-

trument, et manifestait son approbation en dodelinant de la tête et en battant la mesure avec les doigts.

Le son d'une voix qui s'éleva du jardin détourna son attention de la musique, et elle regarda par les carreaux de la fenêtre. Ce qu'elle vit fit éclore sur ses lèvres un sourire de joyeux étonnement; elle retint son souffle et resta immobile à regarder au dehors avec des yeux brillants, sans penser davantage à son frère ni à sa touchante musique.

Lorsque Jean Blondeel eut fini son morceau, il dit d'un ton triomphant :

— Un morceau difficile, Marie! Mes bras et mes doigts en sont presque rompus. Je ne me fatiguerais certainement pas ainsi, par une si chaude journée d'été; mais je veux lutter contre les infirmités de la vie aussi longtemps que cela est possible. Avez-vous remarqué, Marie, que je suis encore leste et agile?

Au lieu de répondre la vieille demoiselle lui fit un signe de la main pour le prier de se taire.

— Que vous arrive-t-il? Que regardez-vous là avec tant d'admiration? On dirait que le ciel s'est ouvert devant vos yeux, murmura-t-il tout surpris.

Sa sœur mit un doigt sur la bouche pour lui recommander le silence, et lui fit signe d'approcher; il regarda à son tour par la fenêtre. A peine son regard eut-il rencontré l'objet désigné, que sa figure s'anima du même sourire de joie et de bonheur. Tous deux restèrent immobiles et silencieux, comme s'ils avaient craint que le mouvement et le bruit de leurs paroles n'eussent pu les troubler dans la douce jouissance du spectacle qui les enchantait. Le changement de l'expression de leur sourire et l'éclat croissant de leur

regard furent les seuls signes de l'émotion qu'ils éprouvaient.

— Comme c'est beau, comme c'est, dit enfin Blondeel, enchanteur!... Un pauvre philosophe me demandait encore hier : qu'est-ce que le bonheur? Si je pouvais seulement lui faire jeter un regard par cette fenêtre! C'est le ciel, en effet, que nous regardons, n'est-ce pas, Marie!

— Le ciel avec ses anges. Dieu soit béni de sa bonté, murmura la demoiselle sans tourner la tête.

— Maintenant je comprends les saintes vierges de Raphaël. Oh! si ce maître était encore vivant et pouvait se placer à côté de nous derrière cette fenêtre, quelle nouvelle merveille il créerait! Nature! nature! tu es bien le plus grand des artistes.

— Taisez-vous, Jean, dit sa sœur. Laissez-moi jouir paisiblement de ce spectacle. Voyez, voyez, Ernest fait un pas, il me semble; non, il n'a pas réussi! Encore un essai! cela ira, cela ira bien!

Dans le jardin, qui était séparé du jardin de Blondeel par un mur peu élevé, était assise, au bord du chemin, sur le gazon d'une pelouse, une jeune mère, belle et fraîche encore comme une jeune fille. Dans le complet oubli du monde que donne le bonheur, elle s'occupait avec un enfant, âgé d'environ un an, à essayer ses premiers pas, elle mettait le petit enfant debout dans le chemin, le lâchait tout à fait, tout en l'entourant de ses deux bras comme d'un cercle protecteur, et l'obligeait ainsi à se tenir sur ses jambes. Elle lui prodiguait toutes sortes de noms tendres et enfantins, et s'efforçait de lui donner de la hardiesse et du courage pour les épreuves audacieuses; mais chaque

fois que l'enfant levait le pied de terre, il chancelait et tombait de côté. Alors elle le prenait dans ses bras, le serrait contre sa poitrine et le couvrait de baisers. L'enfant prenait plaisir à ce jeu; il riait aux éclats, caressait les joues veloutées de sa mère et entremêlait avec une joie maligne, les boucles blondes qui se jouaient sur son cou.

M. Blondeel ne s'était pas laissé enchanter jusqu'à l'extase par son admiration. Cette jeune mère qui était là devant ses yeux, jouant avec son petit ange sur les genoux et le mangeant de caresses, formait bien le plus touchant tableau de la beauté, du bonheur et de l'amour que l'on peut voir. Dans le regard qu'elle tenait attaché sur son enfant brillait une étincelle si vive et si pénétrante, qu'on eût dit que son âme avait passé dans ses yeux pour être plus près du visage aimé; son sourire était la tendresse, l'admiration même; sa voix avait une doucenr, une expression qui aurait ému l'homme le plus dur d'une irrésistible sympathie.

Un acacia jetait sur elle son ombre transparente. Le soleil déjà profondément incliné vers l'orient l'enveloppait d'une auréole de lumière couleur de rose. Ce demi-jour enchanteur, cette demi-teinte répandait sur elle et sur son petit enfant toutes les nuances les plus délicates qu'un artiste amoureux et un peintre de génie eût pu trouver sur sa palette.

L'enfant était reposé. Il devait recommencer ses difficiles épreuves.

— Là, là, mon cher petit fripon, dit la mère, tu ne peux pas tirer les cheveux de petite maman. Nous essaierons encore une fois de courir seul. Fais bien attention, Ernest, tu dois premièrement étendre ton petit

pied, et bien t'appuyer dessus avant de lever l'autre. Ah! si tu voulais faire deux ou trois pas, comme petit papa serait content! Maintenant fais bien attention, petit ange rusé que tu es!

L'enfant rit et caressa sa mère, quoiqu'il ne comprît certainement pas sa recommandation. Elle se pencha sur le chemin, fit voler le sable en agitant son mouchoir et souffla même sur la place où son enfant devait se tenir, pour en enlever les derniers grains de poussière. Alors elle mit le petit enfant sur le chemin, le lâcha et l'entoura de ses bras en murmurant mille douces paroles pour l'encourager..

Le premier essai ne réussit pas; ni le second, ni le troisième; mais à la quatrième épreuve la mère triomphante jeta un cri de joie inexprimable. Elle leva les yeux vers le ciel pour remercier Dieu, pressa avec transport l'enfant contre sa poitrine et le couvrit de baisers.

— Ah! Ernest, cher Ernest, tu as fait deux pas, dit-elle. Maintenant tu courras bientôt, tu grandiras vite, tu deviendras un homme, un homme beau et fier comme ton père, n'est-ce pas? Allons, mon petit cœur, encore une fois, encore un essai.

Elle ne fut pas trompée dans son attente: l'enfant fit de nouveaux deux pas; et après des essais répétés, il arriva plusieurs fois que dans sa course chancelante vers sa mère il fit quatre pas avant de tomber contre sa poitrine.

Elle était heureuse, ravie, presque folle de joie; des larmes de bonheur voilaient ses yeux attendris. Mais elle ne voulut pas fatiguer son doux ange. Elle le reprit dans ses bras, lui laissa prendre une position aisée,

commença, les yeux dans ses yeux, à le louer de son application, et s'ingénia de mille façons diverses à lui faire comprendre combien son père serait charmé en apprenant cette heureuse nouvelle.

L'enfant la regarda quelques instants avec fixité et parut écouter sa douce voix avec une attention singulière, puis il ferma les yeux et laissa tomber sa tête sur les bras de sa mère.

— Je l'ai fatigué; il dort, dit la mère avec un sourire. Son heure est venue; j'allais l'oublier. Dors, dors, mon enfant. Pendant ton sommeil je remercierai Dieu qui te donne la santé du corps et la paix du cœur.

Elle s'approcha du pavillon et s'assit sur une chaise, sans détourner les yeux du visage de l'enfant.

La porte dans le mur de séparation s'ouvrit brusquement, et M. et mademoiselle Blondeel accoururent tout joyeux dans le jardin.

— Bravo, Hermine ! Je te félicite, heureuse mère. Le petit Ernest a couru seul. Hourah, hourah ! crièrent-ils de loin,

— Il dort, ne l'éveillez pas ! répondit Hermine radieuse d'orgueil maternel. Vous l'avez donc vu? Il a fait au moins quatre pas !

— Ma sœur prétend qu'elle en a compté cinq, et moi, je dis que j'en ai bien vu sept !

— Non, mon oncle Jean, quatre seulement; c'est certainement assez pour la première fois.

— Ah ! le bel enfant ! dit Jean Blondeel. Quelles joues roses et comme son teint est pur.

— C'est comme un frais bouton de rose, murmura la vieille demoiselle.

— Comme un beau rêve.

— Comme un enfant Jésus en cire, Jean.

— Comme un ange endormi, ma sœur. Puis-je le baiser au front, Hermine?

— Certes, mon oncle, s'il devait s'éveiller d'un baiser, le pauvre agneau ne pourrait jamais dormir.

— En effet, Hermine, tu ne l'épargnes pas de ce côté-là... Il n'a pas bougé, mais il sourit dans son doux sommeil, parce qu'il a crû sentir les lèvres de sa mère. Tenez, je ne me plains que d'une chose dans ma vie. Je voudrais avoir des enfants. C'est un bien grand bonheur, n'est-ce pas, Hermine, de se voir revivre ainsi dans une autre créature?

— Un bonheur? reprit Hermine ravie. Ce mot est beaucoup trop faible : c'est une béatitude inexprimable... C'est seulement quand on est mère et qu'on peut se mirer dans son enfant, que l'on comprend la bonté infinie de Dieu... Oui, monsieur Jean, vous devriez avoir des enfants! Comme vous les aimeriez, puisque vous aimez déjà mon petit Ernest comme si vous étiez son père.

— C'est la faute à mes parents, dit Blondeel en soupirant. Ils rêvaient pour moi et pour ma sœur un mariage avantageux sous le rapport de la fortune. L'occasion s'est fait trop longtemps attendre. Lorsque enfin je devins mon propre maître, les années de ma jeunesse étaient passées. Je pouvais encore me marier, mais j'avais besoin d'amour, et j'étais convaincu qu'une jeune fille ne m'aimerait plus sincèrement. Je ne voulais pas non plus d'une femme au cœur fané. Je m'effrayais à l'idée d'un mariage sans affection vraie. Il était trop tard, et je dus rester garçon ou courir le

risque de me préparer un sort aussi triste que celui du pauvre Pottewal.

— Avez-vous des nouvelles de mon beau-frère? demanda Hermine.

— C'est-à-dire, je l'ai rencontré deux fois à Bruxelles aujourd'hui, répondit Blondeel. La première, je le vis de loin dans la rue Neuve. Je marchai vers lui; mais lui, comme s'il redoutait une rencontre, entra dans la rue aux Choux. Je pressai le pas vainement pour le rejoindre; il avait couru, sans doute, car lorsque je tournai le coin de la rue, il était déjà si loin que je ne pouvais presque plus le voir.

— Il est peut-être fâché contre nous, observa Marie.

— Impossible, ma sœur! Pour quel motif le serait-il?

— Vous savez, Jean, que la médisance est si grande à Darlingen.

— La seconde fois, je me heurtai presque contre lui rue au Beurre. Cette fois il ne pouvait m'échapper; il fut bien forcé de s'arrêter. Je lui demandai des nouvelles de sa santé et de sa famille. Il rougit jusque derrière les oreilles et avait l'air embarrassé comme un enfant; il bégaya quelques paroles inintelligibles et s'éloigna sous le prétexte que quelqu'un l'attendait place de la Monnaie. Il avait évidemment peur de moi.

Hermine écoutait d'une oreille distraite l'explication de l'oncle Jean; dans sa sollicitude maternelle, elle ne quittait pas son enfant des yeux. Parfois cependant elle levait le regard vers Blondeel et vers sa sœur, en balbutiant quelques paroles pour montrer qu'elle prenait part à la conversation.

— Peut-être M. Pottewal était-il en effet très-pressé.

Le grain est horriblement cher, dit-on ; le commerce va fort...

— Non, Hermine, il doit y avoir autre chose là-dessous. Pottewal est pâle et maigre; il marche la tête baissée comme quelqu'un dont les idées ne sont pas bien nettes. Ce qu'il a, c'est un mariage sans amour.

— Vous vous trompez probablement, Jean, dit sa sœur. Lorsque je fus dernièrement à Darlingen, Pottewal m'a dit qu'il était très-content, et Thérèse m'a vanté avec beaucoup d'éloges le bonheur de son ménage.

— Il est possible que Pottewal soit malade, répondit Blondeel en haussant les épaules. Les gens de Darlingen racontent pourtant de drôles de choses de cet heureux ménage; mais qui peut se fier aux bruits que l'on y colporte?

— Mon petit ange a marché seul! s'écria Hermine absorbée dans de joyeuses pensées. Ah! si son père rentrait maintenant, comme cette nouvelle lui ferait plaisir! Quelle heure est-il bien, mon oncle Jean?

— Sept heures, Hermine.

— Sept heures! C'est étonnant : quand j'ai les yeux sur mon petit agneau, j'oublierais le temps, mon ménage et le monde entier. Il faut que je rentre pour m'occuper du souper. Sophie! Sophie!

Une très-vieille servante entra dans le jardin. C'était la même femme qui avait demeuré pendant vingt ans chez M. Romys à Darlingen et qu'Hermine avait prise auprès d'elle, sans doute pour assurer à sa fidèle nourrice une heureuse vieillesse.

— Sophie, voulez-vous préparer le berceau? Ernest dort, lui dit Hermine.

— Il est prêt, madame.

— Tenez, prenez l'enfant! Soyez prudente.

— Prudente, madame? Est-ce à Sophie que vous dites cela? C'est comme si je portais ma propre âme dans les bras.

— Je le sais, ma bonne; c'est pour rire que je le dis. — Maintenant monsieur Jean, mademoiselle Marie, n'entrez-vous pas quelques minutes? Je vous ferai admirer le joli bracelet d'or qu'Ernest m'a apporté ce matin.

— Nous devons aussi aller souper, répondit Marie.

— Allons, je vole, je vais chercher le bracelet.

Un instant après elle revint et montra avec une joie enfantine le bijou qui brillait à son bras.

— C'est joli, n'est-ce pas? dit-elle. C'est si élégant, si bien choisi!

— Il te comble toujours de cadeaux? demanda Marie. On dirait qu'il ne pense qu'à t'être agréable.

— C'est ainsi, chère petite tante! s'écria Hermine. C'est singulier : il lit dans mes yeux ce qui peut me faire plaisir; aucun souhait ne se forme dans mon cœur qu'il ne soit réalisé le même jour.

— Tous ces cadeaux coûtent assez d'argent, remarqua Blondeel. Ce bon Ernest pourrait bien travailler trop; il faut le ménager un peu, Hermine.

— Ah, je lui ai déjà répété cent fois que je ne désirais pas ces belles choses; mais il me supplie de ne pas lui ôter la douce satisfaction de pouvoir m'offrir des cadeaux. C'est son bonheur, dit-il.

— Mais à quoi tous ces objets pourront-ils te servir, Hermine? Maintenant que tu es mère, tu n'iras pas

dans le monde cette année et la mode de tout cela change.

— Le monde? La mode? dit en riant Hermine. Vous dites cela parce que je suis fière des bijoux et des beaux objets de toilette qu'il me donne? Mais ils n'ont de valeur à mes yeux que parce qu'ils viennent de lui! Ce sont des souvenirs, de précieux souvenirs. Quand il n'est pas là, je regarde ses cadeaux un à un; chaque objet me rappelle son amour, sa bonté!

— Oui, Hermine, sois fière des cadeaux de ton époux, dit mademoiselle Blondeel. C'est un noble but qu'il poursuit. La dernière fois que nous fûmes à Darlingen chez ton père, ta sœur Thérèse avait l'air de vouloir t'humilier par ses bijoux. Ernest travaille pour t'abriter contre cet orgueil. Il a raison. Allons, Jean, nous rentrons. Bonsoir, Hermine.

L'oncle et la tante disparurent par la petite porte dans le mur de séparation. Madame Decock se hâta de courir au berceau de son enfant, lui mit un baiser sur le front, puis, toute joyeuse, elle dit à sa servante qui était assise à côté du berceau et le gardait :

— Sophie, Sophie, vous ne savez pas, notre petit Ernest marche tout seul!

— Quoi! madame; cela n'est pas vrai, n'est-ce pas? murmura la servante toute joyeuse à son tour.

— Certainement, c'est vrai, Sophie; je vous aurais appelée pour vous le faire voir; mais le petit fripon s'est endormi tout à coup.

— Un pas seulement?

— Quatre pas.

— Quatre pas? Est-ce possible? Dieu que je suis contente! Je crois me voir déjà me promenant dans

Bruxelles, tenant le petit Ernest par la main. Que je serai fière! Je me rappelle, madame, comment j'allais ainsi me promener avec vous lorsque vous étiez encore un petit enfant. De belles années; j'étais heureuse comme aujourd'hui.

— Le souper est-il prêt, Sophie? M. Decock va rentrer bientôt.

— J'étais en train de couvrir la table, comme vous voyez, lorsque vous m'avez appelée, madame, tout est prêt à la cuisine. Je vais continuer.

— Non, restez près du berceau, Sophie; je mettrai le couvert. C'est bien le moins, je pense, qu'une femme de ménage soigne pour le souper de son époux.

Elle sortit, revint, ouvrit une armoire, et plaça les assiettes et les verres tout en causant gaiement avec la servante de l'événement important qui s'était opéré ce jour-là dans la vie de son enfant.

La chambre où elle se trouvait était un petit salon, garni de jolis meubles et de tapis bariolés. Tout y respirait la jeunesse, la joie et la douceur de l'amour dont le toit protége le bonheur et la famille. Mille petits riens qui ne se peuvent nommer brillaient sur la cheminée et sur des étagères en mahoni; les rideaux, les chaises, les lampes, les vases montraient de somptueuses broderies de laine et de soie entremêlées de perles étincelantes; œuvre d'une main de femme, le berceau avait la forme d'une barque, et sur les rideaux de dentelles qui le garnissaient la tendre mère avait brodé des anges ailés, comme pour entourer son petit enfant de génies tutélaires.

La table était mise depuis longtemps et le soir commençait à tomber. Hermine écoutait, l'oreille tendue.

les bruits de la rue, attendant son époux qui allait venir. A la fin elle s'étonnait qu'il restât si longtemps, et sa joyeuse impatience se changea petit à petit en une inquiétude vague et involontaire.

Les lampes étaient allumées et les volets fermés. Hermine courait du berceau à la porte et de la porte au berceau, poussée par une secrète anxiété. Elle allait expliquer pour la troisième fois à la servante ce qui la rendait si inquiète, lorsqu'elle entendit tourner une clé dans la serrure, et s'écria en levant les bras :

— Le voilà ! Ernest ! Ernest !

Dès qu'il parut sur le seuil de la porte, elle se jeta à son cou les yeux pleins de larmes, comme si elle ne l'avait pas vu depuis longtemps. Il la pressa sur son cœur, murmura son doux nom avec tendresse, puis il marcha droit au berceau, pour donner le baiser du soir à son fils bien-aimé. Mais Hermine saisit ses deux mains et s'écria d'un ton triomphant :

— Ernest ! Ernest ! notre enfant marche seul ! Tu ne voudras pas le croire ? C'est pourtant vrai : il sait faire quatre pas sans s'arrêter ; il se tient droit comme un petit homme. Oh ! je suis si contente ! Maintenant il grandira vite et nous irons nous promener tous les jours au parc, avec notre enfant entre nous. Je serai fière comme une reine.

M. Decock regarda son heureuse femme avec une profonde émotion. Ce qu'elle lui apprenait ne lui semblait pas extraordinaire ni étonnant; mais l'expression de bonheur qui rayonnait sur son beau visage fit battre son cœur d'une douce joie.

— Ernest marche seul? dit-il. Je comprends ton ravissement, Hermine. Ah ! c'est une bonne nouvelle que

tu me donnes. Apprends-lui bien vite à marcher; moi également, j'aspire après l'instant où je pourrai me promener avec mon fils à la main et sa mère de l'autre côté! Je ne sais qui de nous deux sera le plus fier et le plus heureux. Allons, mettons-nous à table, mon amie; j'ai encore à travailler.

— Travailler, Ernest? Encore travailler maintenant? demanda-t-elle d'un ton de reproche.

— Encore un peu, une petite demi-heure. Assieds-toi là, près de moi, et raconte-moi, pendant que nous souperons, comment le petit Ernest a eu tout à coup la fantaisie de courir seul. Tu dois tout me dire et me donner ma part de ton émotion et de ta joie.

La servante, après avoir servi le souper, alla se rasseoir à côté du berceau. Hermine se mit à raconter longuement et avec les moindres détails comment elle s'était appliquée presque toute la journée à lui apprendre à marcher seul; comment elle avait eu des alternatives de crainte et d'espérance; comment elle avait été déçue cent fois; comment enfin le grand problème avait réussi. Elle peignit sa joie et répéta ses cris de triomphe; elle entremêla son récit de mots spirituels sur sa naïveté enfantine, et finit par battre des mains, comme si elle assistait seulement en ce moment au délicieux spectacle qui avait rempli son cœur d'un bonheur inexprimable.

Un gai sourire éclairait le visage de M. Decock, et la douce voix qui résonnait à ses oreilles, comme un hymne de tendresse et de fierté maternelle, le charmait à ce point qu'il eût presque oublié de souper, si sa femme ne l'y eût invité plusieurs fois. Il était cependant plus taciturne que d'habitude, et lorsque le récit fut achevé,

ses idées parurent distraites quelquefois de la conversation. Hermine remarqua que quelque chose le préoccupait, et elle l'interrogea du regard. Il fit un signe pour montrer la servante, assise près du berceau; sa femme le comprit et dit :

— Sophie, ma chère, allez à la cuisine, je veillerai le petit, et quand j'aurai besoin de vous je vous appellerai.

La servante obéit. Alors Hermine dit à son mari :

— Tu as quelque chose sur le cœur, Ernest. Je croyais d'abord que tu n'étais que fatigué; mais je ne sais, on dirait que tu as du chagrin. Aurais-tu quelque chose de caché pour moi?

— J'ai du chagrin, en effet, répondit M. Decock, s'il est vrai qu'il peut avoir du chagrin celui à qui Dieu a donné deux de ses anges pour consolation. Mais tout est relatif dans la vie; dans le plus beau ciel il y a souvent de sombres nuages...

— Tu me fais peur, Ernest. Est-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Fâcheux ? pour moi, oui. Ne t'inquiète pas trop cependant, le mal n'est pas irréparable. Tu sais, Hermine, que j'avais fait tous les plans et devis pour la société qui allait être constituée sous la ferme Williams et Ledoc pour la décortication du riz et la fabrication de l'amidon. J'allais être chargé de l'exécution de ce grand ouvrage, et j'y aurais bien gagné quelques milliers de francs comme inventeur et directeur. Cet argent avait reçu sa destination dans mon esprit, et j'avoue que j'en avais déjà employé une petite partie d'avance... Voilà qu'il s'élève un différend entre les principaux capitalistes de la société projetée ; elle ne se

formera pas. Tout mon travail et mon espoir d'un beau bénéfice sont décidément perdus.

Hermine passa son bras autour du cou de son mari et le regarda avec des yeux souriants.

— Ernest! Ernest! dit-elle, ne te tourmente pas pour si peu? Eussions-nous cent fois autant d'argent que tu en perds aujourd'hui, en serions-nous plus heureux?

— Non, ma bonne Hermine; mais il est cependant bien triste pour moi de voir toujours s'éloigner le but que je veux atteindre, au moment même où je crois y toucher.

— Allons! allons! n'y pense plus. Tu as déjà gagné beaucoup cette année. Il ne nous manque rien, n'est-ce pas? Et ton projet pour un nouveau railway n'est-il pas en bon chemin.

— Ah! il ne va pas trop bien non plus, soupira-t-il, hochant la tête. Le ministère se montre favorable, mais il y a une secrète opposition dans les bureaux. On nous renvoie d'Hérode à Pilate; ce sont tous les jours les mêmes promesses et rien n'avance. Si cet espoir était aussi déçu!

Hermine embrassa son mari, comme si elle voulait chasser le chagrin par une douce caresse, et s'écria avec une joyeuse assurance :

— Ton projet sera accepté, crois-moi, Ernest!

— Peut-être, mon amie.

— Eh bien, suppose qu'on le rejette; quel mal y aurait-il? Quelle influence cette déception matérielle aurait-elle sur notre bonheur? Ah! lors même que la pauvreté, la misère viendraient fondre sur nous, tant que je pourrai te voir, tant que je sentirai battre ton noble cœur contre le mien, je remercierai Dieu de cette

grâce suprême. Ta douce affection, Ernest, me rend la femme la plus riche du monde!

— Merci, merci, ma bonne Hermine, dit Decock en lui pressant la main; je sais bien que j'ai tort au fond, mais il faut me le pardonner. Ce n'est pas l'égoïsme qui me rend si sensible aux obstacles. J'ai promis solennellement devant l'autel, lorsque le prêtre a béni notre union, d'obliger tes parents à se féliciter de notre mariage; je veux gagner de l'argent pour te rendre riche et t'élever au-dessus de toutes les humiliations possibles, c'est la source de mon courage, c'est l'étoile qui m'éclaire dans l'avenir. J'ai cru que ce serait plus facile. Déjà deux années se sont écoulées et à peine ai-je avancé d'un pas.

Un soupir s'échappa de sa poitrine, quoique sa voix fût claire et ne trahît plus aucune tristesse.

— C'est la richesse que tu désires? dit Hermine avec un malin sourire. Eh bien, sois satisfait, Ernest, je possède un trésor de plusieurs millions: viens, je vais te le montrer.

Elle prit la main de son mari, le força à se lever et le conduisit près du berceau.

— Vois, s'écria-t-elle en montrant son enfant endormi. Dis, Ernest, si l'on t'offrait tout l'argent du monde, le céderais-tu?

— Oh! non, non, répondit M. Decock d'une voix étranglée par l'émotion.

— Et tu pourrais être triste près du berceau de ce doux ange? Et tu pourrais avoir du chagrin quand Dieu nous permet d'espérer qu'il aura bientôt un petit frère? Non, Ernest, regarde l'avenir avec confiance, réjouis-toi et ris, la vie est si belle?

Elle avait touché la corde la plus sensible de son cœur, et l'avait fait vibrer d'espoir et d'orgueil paternel. Il la pressa tendrement dans ses bras en murmurant des mots de reconnaissance et d'amour ; elle avait ranimé son courage; il reconnut qu'il avait tort de craindre pour l'avenir, et l'assura que toute inquiétude avait disparu de son cœur. Du reste, elle pouvait lire sa victoire sur le visage de son mari ; la joie brillait dans ses yeux, le sourire entourait ses lèvres, et les rides de la préoccupation s'étaient effacées de son front.

Alors, assis à côté du berceau de l'enfant, le regard attaché sur son charmant visage, ils commencèrent une conversation si douce, si tendre, si naïve qu'on les eût pris eux-mêmes pour des enfants. D'abord ce fut une discussion pour savoir auquel des deux l'enfant ressemblait le mieux. Hermine prétendait qu'entre l'enfant et son père, à part l'âge, il n'y avait pas plus de différence qu'entre deux gouttes d'eau. L'enfant avait son front élevé, ses lèvres pleines d'expression, son sourire à la fois plein d'esprit et de bonté. M. Decock soutenait au contraire que le petit Ernest avait des yeux bleus et des cheveux blonds comme sa mère ; mais elle ne voulait pas l'admettre, car, pour elle, l'image de son mari était la plus haute perfection que son esprit pouvait concevoir.

Lorsque cette tendre querelle cessa, et qu'ils se furent encore amusés pendant quelque temps à bâtir des châteaux en Espagne pour l'avenir de l'enfant, M. Decock témoigna le désir de monter à son cabinet de travail. Il dit que le banquier et les capitalistes qui voulaient faire réussir le projet de son chemin de fer devaient s'assembler le lendemain dans la matinée, et

qu'il devait leur porter de très-bonne heure quelques nouveaux calculs qu'il avait à faire dans l'hypothèse que le gouvernement ou les chambres voudraient changer le tracé du chemin de fer.

Hermine appela la servante et lui dit :

— Sophie, vous desservirez la table ; ensuite vous pouvez aller vous coucher. M. Decock m'aidera à monter le berceau. Ernest prit le berceau par un bout et sa femme par l'autre. Ainsi tous deux, riant et plaisantant, gravirent l'escalier chargés de cette troisième âme, dans laquelle leurs âmes s'étaient fondues en une seule.

Le berceau fut porté dans la chambre à coucher d'Hermine. Ernest en sortit seul une lampe carcel à la main, ferma la porte et s'approcha d'une grande table qui était couverte de papiers, de plans et de dessins. Il s'assit, ouvrit un gros livre et se mit à copier de longues colonnes de chiffres. Le calcul qu'il avait à faire devait être bien compliqué, car il resta une bonne demi-heure absorbé dans une profonde méditation. L'ouvrage avançait pourtant ; il y avait déjà quelques pages remplies et mises de côté. Maintenant que les plus grandes difficultés étaient surmontées, M. Decock tournait de temps en temps la tête vers la porte derrière laquelle reposaient son bonheur et sa fortune ; alors un tendre sourire se dessinait sur ses lèvres comme si les images chéries apparaissaient devant ses yeux.

Enfin le calcul fut terminé : M. Decock roula toutes les pages ensemble, comme il devait les emporter le lendemain, et les mit de côté.

Il se leva, marcha à pas légers vers la porte de la

chambre à coucher, écouta si aucun bruit ne se faisait entendre, puis retourna à la table comme s'il se préparait à commencer un travail secret.

Il tira un portefeuille de carton de dessous une haute pile de livres, l'ouvrit et s'assit la tête appuyée dans les mains et les yeux fixés sur une grande feuille de papier. Ce qu'il regardait ainsi paraissait l'intéresser et le charmer singulièrement, car son visage était rayonnant; il demeura longtemps immobile, comme absorbé dans la contemplation d'une chose admirablement belle.

C'était un dessin au crayon noir. Au milieu de la composition était assise une femme jeune, élégante, avec des traits comme une vierge de Raphaël, et un sourire céleste dont la seule vue devait toucher le cœur du spectateur.

Sur chacun de ses genoux elle tenait un enfant : sur le genou droit, un petit garçon d'environ un an, avec une petite figure vermeille et des yeux pleins de vie; sur le genou gauche, un tout petit enfant, une petite fille de quelques mois, dont les traits paraissaient être la miniature du visage de la mère; mais si doux, si tendres et si fins, que l'auteur de ce dessin devait être à la fois amoureux, artiste et père, pour avoir su créer une si délicieuse figure d'enfant.

Au-dessus de la tête de chaque enfant volait un ange gardien tenant un ruban flottant, sur lequel était écrit un nom. Au-dessus du petit garçon rayonnait le nom d'*Ernest*, et au-dessus de la petite fille celui d'*Hermine*.

Après une demi-heure passée dans la muette contemplation de ces images, M. Decock prit dans un tiroir un porte-crayon en cuivre garni de deux morceaux de

crayon noir, se mit à épaissir çà et là les ombres du dessin pour lui donner un peu plus de relief, et à corriger quelque chose à la main d'un des enfants.

En ce moment la porte de la chambre à coucher s'ouvrit lentement et sans bruit ; sur le seuil parut Hermine entièrement enveloppée dans un peignoir blanc comme la neige qui lui tombait jusque sur les pieds. Si son visage n'avait été rayonnant de bonheur et de joie, elle aurait assurément eu l'air d'un esprit, mais avec ce doux sourire qui errait sur ses lèvres, elle ressemblait à un ange descendu du ciel.

Elle se glissait légère comme une espionne, s'approcha doucement, à petits pas, jusqu'à ce qu'elle pût voir par-dessus l'épaule de son mari ce qu'il faisait.

Mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le dessin, qu'elle se mit à trembler, et un cri qu'elle n'eut pas la force de retenir lui échappa.

M. Decock, tout saisi, sauta sur sa chaise ; avant qu'il pût dire un mot, Hermine était suspendue à son cou et s'écriait en le comblant de caresses :

— Ernest, mon ami, tu me fais mourir de bonheur ! Que ton amour est immense ! tu la vois vivre, tu l'aimes déjà, l'enfant que Dieu nous a promis ! merci, ô merci !

Et elle laissa tomber sa tête contre son épaule et répandit sur sa poitrine les larmes de la plus douce émotion.

III

Sous les tilleuls, dans le jardin de M. Romys, il y avait une table sur laquelle étaient posées un certain nombre de tasses de fine porcelaine. Une cafetière en argent ciselé et un pot au lait du même métal brillaient entre deux vases pleins de fleurs et quelques assiettes chargées de friandises, madame Romys était assise sur une chaise et regardait avec satisfaction la table somptueuse ; elle souriait et se frottait les mains comme une personne qui se promet un grand plaisir ; puis elle se levait de nouveau, changeant les plats et les pots de place, et s'éloignait de quelques pas pour mieux juger de l'effet de ce nouvel arrangement. Il y avait quelque chose de naïf et d'enfantin dans la joie qui rayonnait dans ses yeux, et dans la vivacité de ses gestes.

Son mari entra dans le jardin et s'approcha : il jeta un regard mécontent sur la table et dit :

— Qu'est-ce que cela signifie, Julie? Vous cherchez encore un moyen de me fâcher. La plus belle argenterie, la plus fine porcelaine ! Ne dirait-on pas que vous attendez la visite d'un roi ?

— Je vous en prie, Boniface, répondit la femme d'un ton suppliant, laissez-moi faire à mon gré pour cette fois. Quand Hermine va venir pour la première fois, pour nous montrer sa petite fille après ses relevailles,

nous pouvons bien mettre l'argenterie à table, n'est-ce pas ? Pour moi, pour une grand'mère, cet événement est aussi heureux que si le roi lui-même venait nous honorer de sa visite.

— Des enfantillages !

— L'argenterie ne s'usera pas pour cela, Boniface !

— Je ne veux pas dire cela. On doit agir en pareilles circonstances suivant le rang des personnes que l'on reçoit. Ernest Decock n'a pas tenu sa promesse ; il est encore aussi pauvre que le lendemain de son mariage.

— Mais si son projet pour le nouveau chemin de fer réussit, alors il aurait fait tout d'une fois un grand pas vers la fortune.

— Chemin de fer ? chemin de fer ? répliqua Romys avec une amère raillerie. Ce projet ne semble inventé que pour nous leurrer ; il n'en sortira jamais rien.

— Mon frère Blondeel assure pourtant qu'il sera accepté.

— Eh bien, Julie, quand cela aura réussi et que M. Decock y aura trouvé un bénéfice de cent mille francs, ou quelque chose comme cela, alors nous mettrons l'argenterie sur la table, entendez-vous ? Aujourd'hui je ne le veux pas. Decock pourrait s'imaginer que nous le regardons comme un personnage important, tandis que, sur ma parole, je suis encore honteux de son entrée dans ma famille.

— Boniface, Boniface, soupira madame Romys avec découragement, ne soyez pas si injuste envers ce bon Ernest. Il rend notre enfant heureuse ; il l'aime et la respecte infiniment ; il travaille nuit et jour ; il sue sang et eau pour lui rendre la vie douce. Nous lui devons bien pour cela quelque reconnaissance.

— Cela pourrait aller plus mal, en effet, répondit Romys ; je conviens que je pourrais estimer Ernest s'il n'était que sans fortune! mais il y a une chose, Julie, que je ne puis lui pardonner. C'est par sa faute que notre Hermine n'a pas apporté trois ou quatre cent mille francs dans la famille. Qui sait ? belle comme elle est, elle aurait peut-être trouvé un million. Cette chance, Ernest nous l'a ravie.

— Puis-je laisser l'argenterie sur la table, Boniface ?

— Non ; vous voyez bien que je ne suis pas de bonne humeur ; ne m'irritez pas davantage par votre insistance.

— Eh bien Boniface, je la ferai serrer tout de suite par la servante. J'avais pensé pourtant que le beau jour où Hermine nous montre son second enfant.....

— Beau jour, deuxième enfant! grommela M. Romys. Vous avez une drôle de manière de calculer, Julie : deux enfants en deux ans, si cela continue ainsi, ils pourraient en avoir encore une douzaine. Je suppose qu'Hermine, après notre mort, et après la mort de l'oncle Jean, soit riche de quatre cent mille francs, ses enfants n'hériteront pas de quarante mille francs chacun. Douze pauvres diables dans la famille des Romys, c'est affreux! j'y pense jour et nuit. Avoir amassé ainsi pendant toute sa vie et mourir avec l'horrible certitude que notre famille s'en ira à rien! Notre fille Thérèse, voilà une fille exemplaire. Celle-là semble née pour le profit de la famille ; son héritage ne sera pas partagé.

— Ah! si Dieu lui envoyait un enfant, dit madame Romys avec un profond soupir.

— Comment! ce n'est pas assez que la famille d'Her-

mine s'accroisse d'une façon si menaçante, vous voudriez que Thérèse....

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Boniface.

— Que voulez-vous donc dire ?

— Thérèse n'est pas heureuse, M. Pottewal a une triste vie.....

— Laissez-moi tranquille avec votre écervelé de Pottewal? gronda Romys avec colère. C'est un ignorant, un poltron. S'il n'avait pas une femme de tête comme notre Thérèse, il mourrait peut-être sans fortune. Il y a de l'argent en masse à gagner pour lui par ces temps difficiles ; il est trop bête et trop indolent pour faire son profit des circonstances qui, hélas ! ne se représenteront plus. Une fortune, un million que l'on n'a qu'à ramasser, et le laisser échapper ! telle est la juste cause du chagrin de Thérèse.

— Croyez-moi, Boniface, dit sa femme, il y en a encore une autre, une raison particulière. Je connais le caractère de Thérèse ; elle n'a jamais montré beaucoup d'amour pour quelqu'un ou pour quelque chose ; mais elle a toujours beaucoup aimé les petits enfants. N'a-t-elle pas, lorsqu'elle était jeune, passé des années entières à confectionner des habillements pour les enfants pauvres du voisinage? N'a-t-elle pas toujours quelque friandise à donner aux enfants de l'école du dimanche?

— Mais, c'était par charité.

— Non, Boniface, c'était un penchant inné de son cœur. Nous autres femmes, nous remarquons tout de suite ces tendances. Depuis que Thérèse est mariée, le désir naturel de devenir mère s'est élevé en elle avec une nouvelle force. Pottewal même me dit que sa

femme a beaucoup de chagrin parce qu'elle n'a pas d'enfants. Thérèse, de son côté, ne me le cache pas. Je crois fermement, Boniface, qu'ils pourraient encore être heureux tous les deux, si Dieu bénissait leur union. Oh! vous ne savez pas quel lien, quelle source d'affection est un enfant entre deux époux.

— Taisez-vous, Julie, dit son mari, voilà Pottewal qui entre dans le jardin. Voyez le benêt, il fait une figure comme quelqu'un qui ne sait pas compter jusqu'à trois...

Romys alla à la rencontre de son gendre, lui serra la main avec mille témoignages de satisfaction et d'amitié, et le conduisit près de la table.

—Vous êtes seul, Francis? Où est Thérèse? demanda-t-il.

— Elle devait aller prendre le café chez madame Doover-Cortbeen; elle viendra peut-être tout à l'heure.

— Peut-être, murmura la vieille dame, moitié triste et moitié irritée. Thérèse oserait-elle rester absente quand sa sœur vient nous montrer sa petite fille? Ce serait très-inconvenant; ne lui avez-vous pas fait comprendre cela?

—J'ai osé risquer une observation sur ce point. Dieu veuille que je ne l'eusse pas fait! bégaya Pottewal.

— Pourquoi?

— Thérèse s'est fâchée, je ne puis souffrir des mots durs; j'en suis encore troublé.

Il y avait dans la voix de Pottewal tant de découragement; son visage amaigri et pâle portait si visiblement les traces d'une affliction continuelle, que madame Romys, touchée de pitié, approcha sa chaise de la sienne et lui prit la main en murmurant quelques

paroles consolantes. Romys haussa les épaules et sourit d'un air moqueur, comme s'il tenait le chagrin de Pottewal pour une folie ridicule.

— Ce n'est pas à cause de sa sœur que Thérèse n'aime pas de venir ici, dites-vous, Francis? remarqua Romys. Cela ne vous touche pas personnellement du reste; pourquoi alors vous attristez-vous si fort?

Un profond soupir s'échappa de la poitrine de Pottewal.

— Vous devriez plutôt approuver les motifs de votre femme, continua Romys. Thérèse se respecte et elle a la fierté qui convient à une vieille famille comme la nôtre. C'est Ernest Decock qui lui inspire de la répugnance; elle n'aime pas être en compagnie de pareilles gens, et pour tout dire franchement, je comprends bien cette répugnance. Pourquoi contrariez-vous injustement votre femme dans son sentiment?

Pottewal hocha silencieusement la tête.

— Ah ça! grommela Romys fâché, si c'est ainsi que vous causez avec Thérèse, je ne m'étonne pas que le sang lui monte parfois à la tête. Vous mettriez hors de lui l'homme le plus patient. Devenez-vous stupide?

— Vous vous trompez sur les motifs du refus de Thérèse, répondit Pottewal sans paraître blessé du ton brusque de son beau-père.

— Mais, dites-la donc, cette raison.

— La raison? ce sont les enfants de sa sœur qu'elle ne peut pas voir.

— Quelle idée! que lui font les enfants d'Hermine? Elle ne devra pas les élever; à moins pourtant que Thérèse ne déplore, du fond du cœur, le morcellement extrême de notre fortune et l'abaissement de la famille;

ce sentiment est également légitime et honorable, ne le croyez-vous pas, Francis ?

— Ce n'est pas cela, répondit Pottewal. Chaque fois que Thérèse entend parler des enfants de sa sœur, elle est malheureuse pour longtemps, et elle pleure si abondamment que j'en deviens presque malade de pitié, quoiqu'en ces moments elle ne soit pas aimable pour moi.

— Voyez-vous bien, Boniface? Ne vous l'ai-je pas dit? reprit la vieille dame.

— Ainsi, ce serai vrai? Thérèse désire toujours avoir des enfants ?

— Je donnerais la moitié de ma fortune si Dieu voulait bénir notre mariage.

— Vous aussi, Francis? Vous devenez fous tous les deux.

— C'est pour Thérèse que je le souhaite ardemment, dit Pottewal. Je suis presque sûr qu'elle serait heureuse si elle devenait mère. Nous aurions une affection commune ; l'enfant donnerait une direction, une occupation à notre affection, à notre esprit. Nous ne serions pas toujours l'un à côté de l'autre sans savoir que dire ni que penser.

— En effet, peut-être avez-vous raison, murmura Romys pensif. Les enfants ne sont cependant pas toujours une source de plaisir dans la vie. Un ou deux, cela peut encore passer; continuez à espérer, Francis, il n'est pas encore trop tard.

Il y eut un instant de silence.

— Vous oubliez l'argenterie, Julie, dit M. Romys. La vieille dame enleva la cafetière et le pot au lait de la table, et les emporta dans la maison. Pottewal pro-

mena le regard autour du jardin, comme s'il remarquait seulement alors qu'il était le seul invité présent et demanda :

— Quelle heure est-il ?

— Ne le savez-vous pas ? Trois heures.

— Mes sens sont obscurcis : je croyais vous trouver ici tous ensemble à prendre le café.

— Le deuxième train de l'après-midi n'arrive à Darlingen qu'à trois heures trente minutes. Ainsi encore une demi-heure.

— Je ne veux pas vous être à charge, Romys ; j'irai me promener sous les arbres sur le rempart.

— Non, restez ; parlons un peu d'affaires de commerce, Francis. Il y a de l'argent à gagner actuellement, n'est-ce pas ?

— Beaucoup d'argent pour celui qui a la hardiesse d'exposer sa fortune. La cherté ressemble presque à une disette, surtout en Flandre. Qu'adviendra-t-il l'hiver prochain de ces malheureuses populations ? C'est à en pleurer, Romys, quand on entend raconter à la Bourse comme la misère augmente terriblement. Aux environs de Thielt on trouve des tisserands morts de faim sur leur métier. Les pauvres ouvriers y courent affamés par bandes de plus de cent personnes !

— C'est malheureux ; mais que pouvons-nous y faire, pour l'amour de Dieu ? Les plus raisonnables sont ceux qui font leur profit de cette cherté. Et maintenant que nous sommes seuls, Pottewal, vous me permettrez de vous dire que vous ne faites pas bien du tout de laisser passer les circonstances favorables. Il y a des millions à gagner, croyez-moi ; vous n'avez donc pas une goutte de sang dans les veines, pas un grain

de courage, que vous puissiez voir tout le monde s'enrichir autour de vous, sans vous sentir poussé à prendre votre part du gâteau ?

— Du courage, je n'en ai pas beaucoup en effet, soupira Pottewal.

— Et vous osez vous plaindre de ce que votre femme n'est pas contente de vous ? Votre conduite, votre indolence pourrais-je dire, ne doit-elle pas la remplir d'indignation ? N'avoir qu'à se baisser pour ramasser des trésors, et rester là à les regarder comme un insensé, pendant que d'autres s'en emparent !

Pottewal haussa les épaules, mais ne répondit pas. Ce silence irrita tellement M. Romys, qu'il frappa du poing sur la table et s'écria :

— Je me fais violence pour rester calme et vous donner de bons conseils d'ami ; mais vous me feriez gagner une attaque d'apoplexie à la fin. Votre insurmontable entêtement est un parti pris : vous accusez à tort votre bonne femme, et donnant audience à votre folle imagination, vous la haïssez. En refusant d'acquérir une grande fortune, vous vous vengez de nous, n'est-ce pas ?

— Non, Romys, ne me jugez pas si sévèrement, répondit Pottewal avec sang-froid. On emploie aujourd'hui toutes sortes de moyens malhonnêtes pour faire hausser le prix du grain...

— Eh bien, faites comme les autres.

— Ensuite on les fait baisser considérablement. Il y a dans cette fluctuation une incertitude qui m'effraie.

— Allons, allons, les prix doivent monter jusqu'à la prochaine récolte ; un enfant n'en douterait pas.

— Oui, mais les centaines de vaisseaux qui vont

venir d'Odessa, de la mer Baltique et d'Amérique?

— Qu'est-ce que cela fait? Il ne peut pas en arriver assez pour la France seule, et la disette règne partout; les pommes de terre sont tout à fait gâtées par la maladie. Je vous le répète, pour un homme qui est dans le commerce des grains comme vous, et qui a un bon capital à sa disposition, les millions sont aussi faciles à prendre que la tasse que voilà. Dites que j'ai tort, si vous l'osez!

— Vous avez peut-être raison, Romys; mais je ne suis pas né pour faire des entreprises hasardeuses. Je vois chaque semaine quelques marchands s'enrichir; mais j'en vois tout autant qui perdent toute leur fortune. J'ai promis à mon père, sur son lit de mort, de conserver son héritage sans l'amoindrir; nous n'avons pas d'enfants; nous sommes assez riches, je tiendrai ma promesse.

— Ainsi, vous restez entêté dans votre sottise? Il n'y a pas moyen de vous faire comprendre quel est votre devoir envers votre femme et envers la famille?

— Je gagne annuellement beaucoup plus d'argent qu'il n'en faut pour mon ménage; quant à mon capital, je ne le risquerai jamais. Je suis désolé de vous déplaire; mais cette détermination, j'y persisterai obstinément. Si un grand revers devait m'atteindre, qui est-ce qui me consolerait? Je mourrais bientôt de chagrin et de désespoir.

Romys frappa la terre du pied; déjà le mot poltron était sorti de ses lèvres et il allait accabler son gendre d'injures grossières, quand un bruit de roues se fit entendre dans la rue, et une voiture arrêta sa course légère devant la porte de la maison.

— Qu'est-ce que cela signifie? grommela Romys. Seraient-ils venus en voiture à Darlingen? cela m'étonnerait : cela coûte plus que le voyage en chemin de fer. Ces gens-là font rouler l'argent?

Il n'avait pas achevé cette réflexion que la porte s'ouvrit, et que quatre ou cinq personnes entrèrent dans le jardin en poussant des cris de joie.

C'était Hermine, qui s'élança vers son père, les bras ouverts; madame Romys, suivie de la vieille servante Sophie, avec un petit enfant sur les bras, qui accourait toute triomphante; mademoiselle Marie Blondeel, portant un autre enfant, et son frère Jean, qui battait des mains et remplissait le jardin de joyeuses exclamations.

Romys, touché par les tendres étreintes de sa fille, murmura quelques paroles aimables et détacha ses bras de son cou. Alors son regard tomba sur le petit enfant qu'on tenait élevé vers lui pour le lui faire embrasser.

— C'est une belle enfant, dit-il lorsqu'il l'eut touchée de ses lèvres. Encore une pareille, Hermine et ce sera assez, n'est-ce pas?

— Donnez-lui votre bénédiction, papa, je vous en prie : c'est la première fois que vous voyez ma petite Hermine.

Romys fit le signe de la croix sur le front de l'enfant.

— Merci, papa, votre bénédiction la rendra heureuse! s'écria la mère ravie.

Elle aperçut seulement alors M. Pottewal, dont Jean Blondeel serrait la main. D'un bond elle fut près de lui, lui sauta au cou et s'écria :

— Ah! mon beau-frère Francis! Je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Où est ma sœur? Je suis si heureuse

que je voudrais presser toute la famille contre mon cœur.

Pottewal bégaya une excuse et dit que sa femme était empêchée pour un instant, mais qu'elle ne tarderait pas à venir.

— Approche ici, petit Ernest, dit-elle prenant par la main son petit garçon qui venait d'être mis à terre par mademoiselle Marie. Voici ton bon oncle Francis. Il t'aime bien; donne-lui un baiser, mon garçon.

L'enfant tendit les mains vers Pottewal, et lui sourit si gentiment qu'il en fut vivement ému; il le leva de terre et l'embrassa avec une véritable tendresse.

— Mais ton mari n'est pas venu avec toi? demanda Romys étonné.

— Un contre-temps inattendu, répondit Hermine. Ce chemin de fer lui donne tant d'ouvrage en ce moment! On est venu avec une voiture le chercher en toute hâte pour aller chez le banquier.

— Toujours pour cet éternel chemin de fer? grommela son père. Je ne crois pas qu'un de nous y roulera jamais...

— Et comment cela va-t-il chez toi? Es-tu toujours si heureuse, mon enfant? interrompit madame Romys.

— Je suis heureuse, le chemin de fer va bien, tout va bien! répondit Hermine, dont les yeux brillaient de joie.

— Eh bien donc, asseyons-nous. Qu'on apporte le café. Adèle! Adèle! le café! s'écria M. Romys en se tournant du côté de la maison.

Une servante parut et remplit les tasses.

Pottewal avait déjà pris une chaise pour pouvoir tenir le petit garçon sur son genou. Pendant que les

autres prenaient place autour de la table et causaient gaiement entre eux, il donnait des friandises à l'enfant, lui disait tout bas des mots d'amitié et le caressait sans qu'on fît attention à lui. Le petit Ernest paraissait éprouver une affection particulière pour son oncle Francis ; car il lui passait ses petites mains sur les joues et lui souriait familièrement, comme s'il était habitué d'être assis tous les jours sur ses genoux. Hermine était reconnaissante envers Pottewal de la tendresse qu'il témoignait à son enfant.

— Et vous, comment vous portez-vous, frère Francis ? demanda-t-elle. On m'avait dit que vous étiez malade ; Dieu soit loué ! je vous vois bien portant.

— Quel beau, quel charmant enfant ! dit Pottewal. Je passerais toute une journée à le regarder ainsi, les yeux dans ses deux yeux brillants. Madame Decock, comme vous devez être heureuse !

— Heureuse, mon frère? Je n'ai jamais cru que la vie humaine pouvait être si belle.

— On dirait pourtant, Pottewal, que vous avez été malade, remarqua Blondeel.

— Non, monsieur Jean, je suis bien portant et content, répondit-il. Oh ! quel gentil enfant !

Sophie, la bonne, s'approcha pour le débarasser du petit garçon ; mais le petit Ernest jeta ses bras autour du cou de son oncle, et montra par un cri énergique qu'il voulait rester sur ses genoux.

M. Pottewal, qui n'avait peut-être pas reçu depuis longtemps un témoignage aussi sincère d'amitié et d'amour, fut si profondément touché de l'affection de l'innocente créature que ses yeux devinrent humides et qu'un gai sourire éclaira sa physionomie.

Hermine prit la petite fille sur ses genoux et envoya Sophie à la cuisine pour prendre le café avec l'autre servante.

Une conversation animée commença, dans laquelle Hermine fit briller pour tous quelques étincelles de son bonheur et de sa joie et qu'égayèrent les spirituelles saillies de l'oncle Jean. Les deux vieilles sœurs, mademoiselle Marie et madame Romys, se tenaient par la main et étaient aussi absorbées dans leur causerie et dans leurs récits que si elles ne s'étaient plus vues depuis vingt ans. Cette gaieté générale devait être attribuée en grande partie à la bonne humeur évidente de M. Romys. Il ne lui arrivait pas souvent de voir la gaieté des autres sans devenir impatient et sans faire des réflexions désagréables; maintenant il souriait franchement et répondait quelquefois aussi par une plaisanterie aux saillies de Jean Blondeel. Une fois, pourtant, il avait parlé de la voiture et il avait blâmé cette inutile dépense; mais Hermine lui avait expliqué que son mari en avait décidé ainsi, parce qu'on ne peut pas s'arrêter quand on veut en chemin de fer et qu'avec deux enfants on devait rester maître de ses mouvements. Romys n'avait pas insisté, et immédiatement la conversation avait repris son ton joyeux.

Pottewal ne disait pas grand'chose; il jouait avec le petit Ernest et semblait complétement absorbé par l'aimable sourire de l'innocent petit ange, qui lui mettait dans la bouche les friandises reçues, comme pour voir comment son oncle mangeait avec une si grande bouche.

Tout à coup, Pottewal montra une émotion inattendue; il pâlit, mit précipitamment l'enfant par terre et

se tint immobile, le regard baissé, comme un homme qu'on surprend à faire une mauvaise action.

Thérèse avait paru dans le jardin; elle avait vu son mari avec l'enfant de sa sœur sur les genoux. Son regard flamboyant et menaçant l'avait fait trembler.

Et, sur ses premiers pas dans l'allée, Thérèse avait regardé toutes les personnes qui étaient assises autour de la table et elle s'était préparée à saluer M. Decock avec une froideur répulsive. Mais, comme il n'était pas présent, elle se maîtrisa et montra un visage moins revêche. Elle se laissa même embrasser de bon gré par sa sœur et s'assit à côté d'elle à table.

Hermine, qui avait donné sa petite fille à sa mère pour courir à la rencontre de Thérèse, la reprit et la mit sur les genoux de sa sœur, en s'écriant gaiement :

— Vois, Thérèse, comme elle est jolie, comme elle est gentille! Allons, donne-lui un baiser sur ses lèvres roses; elle te regarde, elle semble déjà connaître sa tante Thérèse!

Madame Pottewal, immobile comme une statue de pierre, jeta les yeux sur l'enfant et la considéra avec un regard d'une étrange fixité. Son expression était singulière, ses yeux flamboyaient, sa bouche était béante, et cependant elle souriait doucement et l'éclat d'une tendre émotion rayonnait sur son visage. Elle ressemblait en même temps à une tigresse qui allait dévorer une proie et à une tendre mère qui caressait et couvait des yeux son enfant adoré.

— Ma sœur, donne-lui donc un baiser, murmura Hermine.

Thérèse se pencha lentement sur l'enfant et appuya longtemps les lèvres sur son front.

— Assez, assez, ma sœur ! s'écria Hermine d'un ton inquiet, comme si elle eût craint quelque chose.

Lorsque Thérèse leva la tête, on remarqua qu'elle pleurait abondamment; elle avait inondé de larmes la figure de l'enfant; tremblante d'émotion, elle posa la petite enfant sur les genoux d'Hermine, cacha sa figure dans ses mains et se mit à sangloter tout haut. On eût cru, à voir sa poitrine se soulever avec force, qu'elle allait tomber en proie à une violente attaque de nerfs. Chacun se leva et l'entoura; on appela la servante pour avoir de l'eau; Pottewal, le bon Potteval, gémissait et montrait une grande frayeur.

— Oh ! mon Dieu ! elle est évanouie, cria-t-il. Secourez-la, secourez-la donc ! Que faire? Un médecin, je cours chercher un médecin !

Mais sa femme se découvrit le visage. Ses larmes avaient cessé de couler et, sauf un peu de rougeur sur ses joues, on n'apercevait plus aucune trace de son émotion extraordinaire.

Aux questions et aux consolations qu'on lui adressa de tous côtés, elle répondit avec un sourire amer.

— Ne faites pas tant de bruit, je vous en prie, c'est une indisposition passagère qui ne signifie rien. Ce sont mes nerfs. J'ai souvent ainsi des moments où je sens tout à coup couler mes larmes sans...

— Vous voudriez bien avoir un enfant, n'est-ce pas? interrompit Jean Blondeel. Il n'y a pas encore de raison pour désespérer.

Madame Pottewal jeta un coup d'œil de mépris sur son oncle.

— Je vous dis, monsieur Blondeel, que cela vient de mes nerfs agités. Vous feriez bien de me croire, sans chercher des suppositions dans votre imagination.

Blondeel haussa les épaules en signe de doute.

— Dites, Pottewal, n'est-il pas vrai que j'ai souvent de semblables attaques de nerfs ? demanda-t-elle à son mari avec une colère contenue. Parlez donc, n'est-ce pas vrai ?

— Oui, oui, c'est vrai, souvent, tous les jours, bégaya M. Pottewal dominé par le regard de sa femme.

— Maintenant, s'écria celle-ci, qu'on me fasse le plaisir de ne plus parler de cet accident, ou je retourne immédiatement à la maison. Versez-moi une tasse de café ; cela se passera. En tout cas, je vous préviens que je ne puis rester plus d'une demi-heure.

On satisfit à sa demande et chacun reprit sa place à table. Jean Blondeel s'efforça de ranimer la conversation ; mais toutes ses peines restèrent sans résultat : la gaieté et la joie avaient disparu. Hermine, sous prétexte que les rayons du soleil allaient tomber sur son enfant, s'était éloignée de sa sœur, et elle retenait également le petit Ernest pour ne pas le laisser approcher de Thérèse. Ce n'était point par rancune, mais par compassion qu'elle agissait ainsi ; car elle avait remarqué que la figure de sa sœur trahissait une pénible émotion chaque fois que son regard tombait sur un des enfants.

Un coup de sonnette retentit dans le vestibule.

— Voilà Ernest ! s'écria Hermine.

— En effet, j'ai entendu le sifflet du convoi, dit Blondeel.

M. Decock entra à pas légers dans le jardin ; sa fi-

gure était riante, ses yeux brillaient de contentement. Sans faire attention à la froideur et au mauvais accueil de Romys, il lui serra les mains avec chaleur, embrassa sa belle-mère, salua d'un air aimable M. Pottewal et sa femme, et s'écria alors avec enjouement :

— Hermine, monsieur Jean, mademoiselle Marie, j'ai une bonne nouvelle. Mon projet de chemin de fer est accepté.

Des applaudissements enthousiastes et de joyeuses félicitations répondirent à cette nouvelle.

— Accepté ? Que voulez-vous dire ? murmura Romys. Pas par les chambres assurément ? Les chambres ne sont pas en session.

— Non, non. Par le ministère. Le minimum de l'intérêt est fixé.

— Pas autre chose ? Je le pensais bien, des promesses, des apparences ! Toujours des châteaux en Espagne.

Thérèse, qui avait frémi à la première nouvelle de la réussite du projet, leva les yeux et hocha la tête en riant pour s'associer au doute de son père.

— Mais, beau-père, reprit M. Decock, laissez-moi vous expliquer l'affaire ; vous verrez que je ne me réjouis pas d'un bonheur imaginaire. Les ministres ont une grande majorité dans les chambres ; ils ont résolu de faire beaucoup de travaux publics, pour venir en aide aux classes ouvrières et les mettre, autant que possible, l'hiver prochain, à l'abri de la famine. D'après cela il n'est pas douteux que mon projet, porté devant la législative, ne soit voté dans le mois de novembre.

— Incertain, incertain, l'oiseau vole encore en liberté dans les airs, interrompit Romys.

— Cette fois-ci cependant vous vous trompez, dit Ernest avec un sourire tranquille. Il y a une société de capitalistes anglais qui achète mon projet; j'ai, comme auteur du plan et comme directeur des travaux, pour cent vingt mille francs d'actions dans la société.

— Si cela réussit complétement... en novembre... murmura Romys, qui commençait à croire à l'apparence favorable de l'affaire.

— Cela a réussi complétement, répondit M. Decock. Le banquier de Bruxelles, qui est à la tête de la société, a voulu me compter aujourd'hui cent mille francs pour ma part.

Cette circonstance frappa tout le monde d'étonnement ou de joie.

Ernest courut vers ses enfants, les baisa tendrement, puis il embrassa sa femme avec une égale tendresse, Jean Blondeel l'éloigna d'Hermine pour le presser contre son cœur; mademoiselle Marie lui prit les mains; Pottewal même, stimulé par tous ces témoignages de joie et d'affection, le félicita en des termes profondément sentis.

Un sourire amer plissait les lèvres de Thérèse; l'expression de son visage trahissait le doute et l'ironie; elle semblait irritée surtout de ce que son mari osât porter la familiarité avec son beau-frère jusqu'à lui serrer la main à son tour.

— Serait-il vrai, Ernest, demanda Romys, qu'on vous eût offert cent mille francs en argent comptant? Pourquoi avez-vous fait la folie de les refuser?

— Irais-je sacrifier vingt mille francs pour toucher ma part quatre mois plus tôt? Dieu soit loué, je ne suis pas à ce point pressé d'argent.

— En effet, Ernest, vingt mille francs c'est beaucoup pour les perdre. Allons, asseyez-vous, buvez une tasse de café. Je veux être gai aujourd'hui. Nous arroserons la chose d'une bouteille de mon vieux bourgogne.

— Bravo, mon père, cela est bien de votre part! s'écria Hermine. Si je n'avais pas mon enfant sur mes genoux, je vous sauterais au cou.

— Oui, deux bouteilles! s'écria Blondeel, en se frottant les mains. Si j'ai jamais eu envie de boire un bon verre de vin, c'est bien en ce moment.

— Voilà la clef, dit Romys à sa femme. Allez chercher deux bouteilles, Julie. Dans le bas, au fond de la cave, où pendent tant de toiles d'araignées.

Et, prenant la main d'Ernest, il lui dit avec amitié :

— Tenez, monsieur Decock, c'est un bon commencement; si vous continuez ainsi, nous deviendrons les meilleurs amis du monde. Vous êtes un brave et vaillant garçon. Vous gagnerez beaucoup d'argent; en fait de courage et de science, il ne vous manque rien. Qui sait si avec le temps vous ne contribuerez pas mieux à l'honneur de notre famille que d'autres, qui tiennent leur fortune de l'héritage?

A ces derniers mots il jeta un regard sur Pottewal; celui-ci en sentit le coup et courba honteusement la tête. Thérèse frémissait de dépit et de colère contenue.

— Et que comptez-vous faire de cet argent, lorsque vous l'aurez reçu? demanda Romys. Vous allez probablement acheter une ferme, une grande ou deux petites?

— Non, mon père, j'ai un autre projet, répondit Ernest, d'abord je place sur la tête de chacun de mes enfants vingt mille francs.

Hermine lui prit la main à la dérobée et la pressa avec reconnaissance.

—Avec les quatre-vingt mille francs restants, continua M. Decock, j'achète des obligations sur l'État et je garde ainsi un capital disponible pour devenir actionnaire dans des sociétés que je fonderai moi-même. Telle est la vie de quiconque veut se lancer dans la grande industrie ; il doit entasser entreprise sur entreprise. Laissez-moi faire, beau-père ; si Dieu veut me seconder, Hermine pourra marcher la tête haute entre les femmes les plus riches de Bruxelles. Si cet espoir est un rêve, et que je ne puisse arriver aussi loin, nous aurons bien certainement assez pour assurer le bonheur de nos enfants.

Pendant qu'Ernest parlait ainsi, ses yeux brillaient d'enthousiasme et de confiance en l'avenir; il y avait dans sa voix un accent à la fois majestueux et doux, qui fit une profonde émotion sur ceux qui l'écoutaient.

Il y eut un moment de silence ; mais Romys, voyant le vin versé, éleva son verre et s'écria :

— Maintenant, amis, buvons tous à la réussite de M. Decock. Puisse la fortune lui sourire dans toutes ses entreprises !

Les verres s'entrechoquèrent et les souhaits du bonheur retentirent dans le jardin.

Thérèse se leva et dit impérieusement à son mari, qui croyait boire avec les autres :

— Déposez votre verre ; ramenez-moi à la maison.

Chacun témoigna son étonnement et son déplaisir de

ce départ inattendu, au moment même où l'on allait passer en famille des heures si agréables; mais, malgré tous les efforts de Romys et d'Hermine pour retenir Thérèse, elle repoussa leurs prières sous prétexte que ses nerfs étaient trop agités et qu'elle avait besoin de repos pour se remettre. Pottewal avait également risqué une prière pour pouvoir rester encore une demi-heure; mais les regards de sa femme lui ôtèrent tout courage et toute velléité d'opposition.

Il la suivit donc dans le vestibule et sortit avec elle.

Elle marchait vite, et, chemin faisant, elle accablait son mari silencieux d'une foule de reproches, jusqu'à ce qu'elle atteignît enfin la promenade déserte des remparts de la ville. Alors elle éleva la voix et lâcha bride à la haine ardente qui gonflait son cœur et à la colère qu'elle avait dû contenir si longtemps. Elle parla des enfants de sa sœur comme si l'existence de ces innocentes créatures était une sanglante accusation contre son époux; elle lui jeta au visage les bénéfices et le bonheur d'Ernest; elle compara le courage et l'intelligence de ces gens de rien à son apathie et à son inintelligence; elle l'appela idiot, paysan, poltron.

Pottewal avait tâché d'abord de la calmer par de bonnes paroles; petit à petit pourtant il s'était senti blessé et indigné de ses amers reproches; il s'était tu et avait lutté longtemps contre la tempête qui grondait dans sa poitrine.

Lorsqu'il vit sa maison à quelques pas devant lui, lorsque les dernières et les plus cruelles accusations tombèrent des lèvres de sa femme, il s'arrêta tout à coup, devint pâle comme un mort et répondit avec une sorte de rugissement de colère :

— Ah! madame, vous êtes assez injuste pour me faire expier si cruellement le bonheur des autres. Il y a des choses que vous désirez et que Dieu seul peut vous donner; mais, en outre, vous voulez être riche, n'est-ce pas? très-riche. Il vous faut des millions. Je suis un idiot, un paysan, un poltron, parce que je refuse de risquer ma fortune, mon repos, ma vie, pour l'accomplissement de votre désir? Eh bien, mon parti est pris. Vous les aurez, ces millions... des millions, ou la ruine, la misère! Allons, madame, vous ne me traiterez plus de poltron. Priez Dieu, au contraire, qu'il modère mon courage, ma témérité. Demain, demain, j'achète et je revends des grains par bateaux! Que mon père me le pardonne dans le ciel, c'est fini, c'est fini!

Et, suivi de sa femme, il entra dans sa demeure en courant comme un fou, la tête en avant, par la porte ouverte.

IV

Madame Pottewal tricotait depuis une demi-heure dans la grande chambre où elle était habituée à passer tristement et solitairement ses jours. Un silence complet régnait autour d'elle, aucun bruit ne se faisait entendre dans la maison ni dans la rue.

Pendant que ses doigts nouaient machinalement le fil de laine autour de l'aiguille, son esprit était loin de son ouvrage, et mille pensées diverses se heurtaient dans sa cervelle. Quoique son visage exprimât alterna-

tivement le dépit, le chagrin et la colère, son esprit était assailli par un sentiment de joie obstiné, suivi bientôt d'un profond découragement. Ses traits s'éclairaient parfois d'une expression de satisfaction douteuse, comme si elle souriait intérieurement à un espoir séduisant ; ses yeux brillaient et sa poitrine haletait; mais, au bout d'un instant, ses traits se détendirent de nouveau. Alors elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine en soupirant, et son regard se perdit dans le vague avec une amère ironie.

Enfin cette émotion parut se calmer ; elle devint plus tranquille et regarda distraitement ses doigts, qui remuaient avec une double rapidité les aiguilles à tricoter.

Soudain, comme si un choc invisible l'eût frappée, elle laissa tomber son tricot à terre et poussa un cri étouffé. Elle ne se leva pas néanmoins ; au contraire, elle se pencha en avant, et porta ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements violents. Elle retint son haleine et se tint immobile comme si elle tendait toutes ses facultés pour écouter un bruit mystérieux. Un second choc l'ébranla plus vivement. Elle sauta debout avec un cri de folle joie, et leva vers le ciel ses bras suppliants ; son visage sembla s'illuminer d'une lumière soudaine, une gratitude immense rayonna dans ses yeux, elle était admirable d'orgueil et de triomphe lorsqu'elle s'écria d'une voix tremblante.

— Oh ! soyez béni, mon Dieu ! vous avez eu pitié de la pauvre repoussée ! Merci, merci, pour cet immense bienfait ! Mère ! Je deviendrai mère ! Oui, oui, devenir mère, bonheur sans bornes, béatitude céleste sur la

terre... Je chancelle... il fait noir devant mes yeux... Serait-ce un rêve ?

Elle courut avec une folle agitation d'un bout à l'autre de la chambre, fit des gestes étranges, comme si elle voulait faire comprendre par signes aux murs et aux meubles ce qui la troublait si fort, s'arrêta tout à coup au milieu de la chambre et murmura avec frayeur :

— Serait-ce possible? Ne me suis-je pas laissé entraîner par une espérance trompeuse ?

Puis elle s'écria joyeusement, pendant qu'elle recommençait sa course aveugle autour de la chambre :

— Non, non, c'est la vérité. Dieu a permis que mon bonheur me fût annoncé. Plus de doute, je serai mère... mère, mère, mère !

Et elle répéta longtemps ce mot avec une exaltation toujours croissante.

— Qu'il vienne maintenant ! s'écria-t-elle. Avec quel amour je le recevrai ! Comme je le comblerai de joie ! comme je le presserai dans mes bras, lui, le père de mon enfant !

Elle se laissa tomber sur la chaise la plus proche et respira longuement comme épuisée.

— Il ne reviendra pas ! murmura-t-elle. Encore une heure au moins, un siècle de pénible attente ! Hélas ! ce pauvre Pottewal, ignorer si longtemps son bonheur !

Poussée par une impatience fébrile, elle marcha vers la croisée, regarda dans la rue et sur la promenade de la ville, puis elle referma la fenêtre et s'écria avec une singulière expression d'étonnement sur le visage :

— Mon Dieu, que se passe-t-il en moi ? Quelle lu-

mière luit devant mes yeux ? Pourquoi tout est-il si beau maintenant, si splendide, si rayonnant d'un éclat inconnu ? Pourquoi mon âme veut-elle embrasser toute la nature, comme si tout le monde était trop petit pour mon amour ? Ah ! je deviendrai mère ! C'est dans ce monde que mon enfant vivra !... Et j'ai pu être méchante. Là, tout à l'heure encore, j'ai fait pleurer injustement notre servante...

En achevant ces mots, elle sortit et courut à la cuisine. La servante, toute consternée, songeait à son sort cruel, et s'empressa de se lever, tremblante, à l'apparition inattendue de sa maîtresse ; mais celle-ci lui prit les deux mains et les pressa avec une sorte d'amitié fébrile en disant avec volubilité :

— Allons, ma bonne Jeanne, ne pleurez plus, vous êtes une brave fille ; toût est oublié ; je vous achèterai une nouvelle robe des dimanches et j'augmenterai vos gages. Et ne pensez plus à me quitter ; restez avec moi ; nous aurons une vie plus gaie ; vous serez contente et heureuse, ma chère !

La servante recula d'un pas et la regarda, la bouche béante, d'un air étonné et effrayé. On pouvait lire sur sa figure qu'elle croyait sa maîtresse folle ; mais celle-ci, devinant cette idée, tira un peu d'argent de sa poche et lui dit en riant :

— Vous ne me croyez pas, Jeanne ? Ce changement soudain vous étonne ? Tenez, voilà votre augmentation pour le mois prochain. Soyez contente et gaie, mon enfant, votre chagrin est fini.

Elle laissa la fille interdite, sortit par la porte de derrière et entra dans la cour. En passant, elle caressa l'unique chien qui avait été épargné. L'animal lui lé-

cha la main ; elle lui parla d'un ton amical et parut prendre plaisir aux démonstrations de son attachement. Elle alla plus loin, et ouvrit la porte du magasin. Deux ouvriers y étaient occupés à retourner le grain ; ils avaient entendu ouvrir la porte et travaillaient sans même oser lever la tête, de crainte d'une sévère reprimande.

— Arrêtez un moment, mes amis, dit madame Pottewal. Il faut bien travailler en conscience, mais vous ne devez pas vous épuiser. Tout à l'heure je dirai à la servante de vous apporter un bon pot de bière. Reposez-vous un peu... Ne comprenez-vous pas ce que je vous dis? Laissez là l'ouvrage pour quelques minutes.

Les travailleurs, étonnés au plus haut point, plus encore de la douceur de sa voix que du sens de ses paroles, tournèrent la tête et la regardèrent avec hésitation. Elle s'approcha d'eux et demanda au plus âgé :

— Dites-moi, mon brave Jean, comment va votre enfant? Le pauvre petit agneau n'est-il pas encore guéri?

— Non, madame, répondit l'ouvrier. Nous sommes bien malheureux; ma petite fille est également tombée malade et ma femme est presque à sa fin. Elle sait à peine se tenir sur ses jambes, tant elle est faible.

— Vous avez deux enfants malades? s'écria madame Pottewal avec un accent de profonde commisération. Votre femme est sans force? Qui soigne donc ces malheureux petits? Le docteur vient-il? Il leur faudrait peut-être une nourriture fortifiante. En ont-ils besoin, Jean?

L'ouvrier haussa tristement les épaules et dit en soupirant :

— Nous sommes à sept, madame. Je gagne un franc et demi par jour, chacun une bouchée de pain...

— Mais c'est inhumain! s'écria-t-elle les larmes aux yeux. Ces pauvres enfants, ils sont malades, ils ont besoin de médicaments, de bons soins, d'une forte nourriture... et ils ont peut-être faim! Oh! cela ne peut durer ainsi. Allons, Jean, suivez-moi; je veux aller chez vous, voir vos enfants, leur porter des secours, consoler votre femme. Malheureuse mère! qu'elle doit souffrir!

L'ouvrier, de plus en plus stupéfait, resta immobile comme s'il ne comprenait pas ce qui se passait; mais madame Pottewal le prit par la main et l'entraîna vers la porte qui donnait sur la rue, en disant:

— Venez, vous serez content; je veux faire guérir vos enfants; je veux rendre votre femme heureuse. Vous avez fidèlement servi mon mari et son père pendant vingt ans; je vous récompenserai, je veux protéger vos enfants et chasser la misère de votre maison. Ayez confiance, Jean, venez, venez.

Et elle disparut avec le vieil ouvrier dans la rue.

L'autre les suivit des yeux et demeura un instant immobile, le regard perdu dans l'espace; alors il leva les mains et hocha la tête en murmurant tout bas des paroles de doute et d'étonnement.

La servante entra dans le magasin et demanda d'un ton mystérieux:

— L'avez-vous vue, Jacob? Où est-elle?

— Elle est partie avec Jean, chez lui, pour visiter ses enfants et consoler sa femme, répondit l'autre.

— Que pensez-vous de cela, Jacob?

— Je n'ose pas le dire.

— Pauvre femme ! serait-elle devenue folle, en effet ?

— Elle est tout à fait partie, Jeanne.

— Quel affreux malheur ! n'est-ce pas ?

— C'est malheureux pour elle, certainement. Mais pour les autres ? Pour M. Pottewal, par exemple ? Peut-être le brave homme pourra-t-il espérer quelque repos pour ses vieux jours.

— Avez-vous vu, Jacob, comme ses yeux sont hagards ?

— Non ; au contraire, j'ai cru un moment qu'elle allait nous embrasser, tant elle était aimable. Mais, Jeanne, cela a-t-il pris ainsi subitement ?

— Subitement, comme un coup de marteau. Elle était dans la chambre du côté de la rue ; je l'entendais se parler à haute voix sans pouvoir distinguer ce qu'elle disait. Tout à coup elle s'écria : Mère ! mère ! mère ! comme quelqu'un qui est extrêmement content. Je n'osais pas aller voir ; mais elle vint peu après près de moi, me serra affectueusement la main, me dit toutes sortes de douces paroles et me donna de l'argent. Ses yeux semblaient flamboyer pourtant, et j'avais peur d'elle.

L'ouvrier réfléchit un instant et reprit :

— Elle était pourtant un peu plus douce de manières depuis une couple de semaines. Je l'ai même vue, la semaine passée, embrasser dans la rue l'enfant du boulanger. Je n'avais pas bonne idée depuis ce jour-là.

— Oui, à présent que vous me le dites, Jacob, je me rappelle avoir remarqué aussi qu'elle avait quelque chose d'extraordinaire en tête et n'était pas comme d'habitude. Elle était tantôt bonne, tantôt fâchée, sans

rime ni raison. Ce midi elle m'a encore grondée si durement, que j'en ai pleuré au moins une demi-heure... Et que va-t-il arriver maintenant, Jacob ?

— On la mettra dans une maison de santé, Jeanne.

— Jusqu'à ce qu'elle soit guérie ?

— Des gens aussi orgueilleux et aussi méchants n'en guérissent pas, Jeanne. Faites une croix là-dessus; c'est fini d'elle. Qui sait si elle ne deviendra pas tantôt furieuse et enragée, au point qu'il faudra la lier?

— Ciel ! vous me faites trembler, Jacob. Moi qui suis toujours seule avec elle...

La sonnette de la maison retentit.

— La voilà ! oh ! la voilà ! dit la servante pâlissant.

— Allez et ouvrez vite, Jeanne, dit l'ouvrier. Ne la faites pas attendre; c'en serait peut-être assez pour la mettre en colère. Ne craignez rien, j'écouterai à la porte de la cour; au moindre cri je vole à votre secours.

La servante, tout effrayée, traversa lentement le vestibule et demanda, quand elle fut derrière la porte :

— Qui a sonné ?

A la voix de la mère de sa maîtresse, elle s'empressa d'ouvrir la porte.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda madame Romys en riant. Craignez-vous les voleurs en plein jour? Vous êtes donc seule à la maison, Jeanne? Ma fille est-elle sortie? Vous ne répondez pas. Qu'avez-vous ?

— Ah ! madame, je ne puis presque pas me tenir sur les jambes à force d'inquiétude et de peur. Ma maîtresse est allée avec Jean, l'ouvrier, dans sa maison, pour secourir ses enfants malades et consoler sa pauvre femme.

— Eh bien ! cela est beau de sa part. Pourquoi est-ce que cela vous étonne ? Dieu soit loué de lui avoir inspiré une telle pensée ! dit madame Romys avec joie.

— Mais, hélas ! elle est malade elle-même, très-malade, bégaya la bonne.

— Malade ? Et elle est allée visiter les enfants de Jean ? Comment pensez-vous cela, Jeanne ?

— Je ne le sais pas, madame ; je n'ose pas le dire ; ses sens, sa cervelle...

Et elle se frotta le front en poussant un soupir.

Madame Romys pâlit et regarda fixement la servante.

— Ecoutez ! s'écria celle-ci. Voilà que j'entends sa voix. Elle vient ! elle vient !

Et à peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche que madame Pottewal parut sur le seuil de la porte. Un cri de joie lui échappa lorsqu'elle aperçut sa mère. Sans lui laisser le temps de parler, elle la prit par le bras et lui dit avec un accent d'enthousiasme, pendant que, par le vestibule, elle l'attirait dans son appartement :

— Maman, chère maman, je suis si heureuse ! Venez, venez, mon cœur déborde ; vous allez apprendre une bonne nouvelle. Dépêchez-vous, courons : cet heureux secret me brûle les lèvres.

Arrivée dans la chambre, elle ferma la porte, sauta au cou de sa mère, approcha la bouche de son oreille et chuchota tout bas quelques mots qui firent rayonner tout à coup le visage de la vieille femme de joie et de surprise.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Ah ! c'est donc vrai ! s'écria la vieille dame. Plus

de doute, tu seras mère. Que Dieu soit béni de sa bonté!

Madame Pottewal se jeta de nouveau au cou de sa mère et l'embrassa plusieurs fois avec transport. Des larmes brillaient sur leurs joues et, dans leur émotion, elles restèrent un instant étroitement embrassées sans avoir la force de prononcer une parole. Alors madame Romys prit la main de sa fille, et dit :

— Allons, mon enfant, asseyons-nous. Tu ne peux pas t'attendrir si fort, c'est imprudent; maîtrise-toi, tâche de te calmer, sinon tu pourrais te faire du mal à toi-même.

— Du mal, ma mère ? La joie peut-elle faire mal à quelqu'un ?

— Tous les mouvements passionnés du cœur sont nuisibles, Thérèse, l'excès de joie autant que l'excès du chagrin. Tâche de surmonter ton émotion.

Madame Pottewal, appelée à remplir un devoir nouveau, prit un siége et répondit avec un calme surprenant :

— Vous avez raison, chère mère; je me tiendrai tranquille et resterai maîtresse de moi-même. Dites-moi quelque chose; parlez-moi d'autres choses pour que je puisse oublier un instant mon bonheur.

— Comme cette nouvelle enchantera ce bon Pottewal! murmura la vieille dame. Il était bien fâché contre toi, Thérèse; mais cela le ramènera à de meilleurs sentiments. Montre-lui aussi un peu d'amitié; dompte l'emportement de ton caractère, n'oublie pas qu'il est le père de ton enfant.

— Ciel! que dites-vous là, maman? s'écria Thérèse avec une force imprudente. Mais je dois rester calme et parler tranquillement. Lui montrer de l'amitié, à lui,

Pottewal, mon époux? Ah! qu'un ange du bon Dieu lui murmure à l'oreille l'heureuse nouvelle! Qu'il vienne, je lui demanderai pardon à genoux du mal que je lui ai fait; je l'embrasserai avec amour; je lui presserai la main avec reconnaissance. J'embellirai sa vie par mon affection, ma soumission, mon respect pour lui.

Madame Romys regarda sa fille avec étonnement; elle se rappela les fâcheux présages de Jeanne, la servante, et secoua la tête d'un air de compassion. Thérèse pénétra sa pensée et dit avec moins d'agitation :

— Mon langage vous étonne, n'est-ce pas, ma mère? Il m'étonne également; je cherche à m'expliquer l'énigme de ce changement radical dans ma nature. Serait-il vrai que le nom de *mère* suffit pour faire jaillir une source féconde d'amour et de bonté dans le cœur d'une femme? Oui, cela doit être : depuis que Dieu m'a révélé ma nouvelle mission, j'aime tout, les hommes et les choses; tout est beau et aimable à mes yeux; je voudrais voir tout le monde heureux, comme je suis heureuse moi-même.

— Quelles bonnes paroles, Thérèse! dit madame Romys en serrant les mains de sa fille. Je savais bien qu'au fond de votre cœur se cachait la générosité et l'affection. Peut-être Pottewal se félicitera-t-il du mariage qui l'a rendu si malheureux jusqu'ici.

— Combien ai-je été coupable envers lui! soupira Thérèse. Je l'ai forcé à se lancer dans des entreprises hasardeuses, j'ai troublé son esprit, rempli son âme d'inquiétude, en un mot, je lui ai rendu la vie amère, par ma soif de richesse et d'argent. Maintenant je serai riche. Il prendra du repos, sa maison ne lui sera plus odieuse, il commandera, il sera le chef de la famille;

moi la mère de ses enfants, j'obéirai de bonne grâce, avec un inaltérable amour.

— Ses affaires vont pourtant très-bien maintenant, Thérèse. N'a-t-il pas gagné cent mille francs en peu de temps?

— Mais, maman, qu'est-ce que c'est que cent mille francs sans la paix du cœur, sans la jouissance de la vie?

— Vraiment, Thérèse, murmura la vieille dame, tu m'étonnes. Non pas que je désapprouve tes paroles, loin de là. Certes, je croyais savoir ce que peut sur une femme le nom de *mère;* mais j'ignorais que sa puissance allât si loin.

Madame Pottewal se tut et parut distraite par ses pensées de la conversation. Tout à coup ses yeux étincelèrent.

— Maman, si c'était un garçon? dit-elle.

— C'est possible, mon enfant.

— Ah! il ne restera pas à Darlingen; il étudiera, il ira à l'université, il sera avocat, artiste, savant, il montera à cheval, il apprendra la musique, il aura un esprit élevé et un noble cœur. Que Dieu me garde d'en faire un homme d'argent, un homme matériel, sans valeur morale! Non, non, il sera doué de tout ce qui est accessoire pour jouir de la vie et pour se rendre utile à l'humanité.

— C'est singulier, murmura la vieille dame, on dirait que tu as entendu ta sœur Hermine parler de l'avenir de son petit Ernest.

— Hermine! reprit madame Pottewal, ma bonne, ma chère sœur! Comme j'aspire maintenant à pouvoir la presser dans mes bras! Lorsque mon mari sera

rentré, je lui demanderai de me conduire demain ou après-demain à Schaerbeek. J'achèterai une foule de joujoux à Bruxelles pour les enfants de ma sœur. Cela vous étonne? La paix, l'amour doivent régner entre deux sœurs, entre deux mères. Le même sang ne coule-t-il pas dans les veines de leurs enfants? J'irai inviter mon père à nous accompagner. Il faut qu'il sache, lui aussi, quelle nouvelle lumière s'est répandue sur la famille.

— Ton père! s'écria la dame en regardant la pendule. Déjà trois heures! Ciel! je me suis échappée doucement par la porte du jardin, pour venir te dire bonjour. Peut-être sera-t-il déjà rentré à la maison! Je vais encore être grondée sévèrement. La bonne nouvelle apaisera probablement sa colère. Je pars, mon enfant... Non, pour l'amour de Dieu, ne me retiens pas. Je lui demanderai la permission de venir te voir demain; alors nous causerons plus longtemps ensemble.

Madame Romys se leva et se dirigea vers la porte.

— N'en dites rien à personne, maman, supplia Thérèse. Vous comprenez que mon époux ne doit apprendre l'heureuse nouvelle que de ma bouche. Vous pouvez bien en parler à mon père, mais vous le prierez de le tenir secret, du moins jusqu'à demain, n'est-ce pas?

— Oui, oui, adieu, Thérèse, dit la vieille dame tout inquiète, en traversant le vestibule à grands pas.

Sa fille la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la rue, donna brièvement quelques ordres à la servante et retourna dans sa chambre.

Là, elle se laissa tomber sur une chaise près de la table, leva un instant les yeux au ciel, comme si elle

faisait une ardente prière, puis les baissa vers la terre, absorbée dans une profonde méditation. Elle resta longtemps ainsi en conversation avec elle-même et jouissant d'avance du bonheur immense qui lui était promis.

Après un instant d'immobilité complète, elle se leva et marcha rapidement vers une commode placée dans le coin de la chambre. Elle en tira différentes étoffes, les chiffonna et les déplia, choisit enfin une pièce de la toile la plus fine et la déroula sur la table.

Elle la considéra longtemps en silence, se demandant ce qu'elle pourrait en faire. Puis elle se mit à plier l'étoffe en deux ou trois doubles, comme pour calculer la mesure et les dimensions d'un objet. Enfin elle prit des ciseaux, coupa et tailla dans la toile en tous sens, jusqu'à ce qu'elle fût découpée en une quantité de morceaux grands et petits. Elle était très-pressée à l'ouvrage, les ciseaux tremblaient dans sa main, et de sa poitrine haletante s'échappait un bruit sourd qui accusait une grande agitation.

Enfin elle fit sur la table une place nette, disposa les morceaux de toile l'un sur l'autre et l'un à côté de l'autre. A mesure que ce travail avançait et que les toiles prenaient une forme distincte, une émotion plus vive semblait s'emparer de madame Pottewal... et lorsque tout fut arrangé, elle sauta en arrière avec un cri d'admiration, et, toute frémissante, elle tint le regard attaché sur son ouvrage. Ce qu'elle avait fait ou plutôt ce qu'elle avait dessiné sur la table avec les morceaux de toile, c'était une robe d'enfant; les petites manches se trouvaient des deux côtés, et on pouvait y voir en imagination les bras du petit enfant.

Madame Pottewal, ravie, se tenait immobile, les mains jointes, absorbée dans la contemplation de ce simple vêtement qui découvrait devant elle tout un horizon de bonheur et de béatitude maternelle. Elle avait oublié le monde entier; toutes les forces de son âme s'étaient concentrées sur une pensée... Elle n'avait même pas entendu que la porte de la maison s'était ouverte, et elle s'éveilla seulement lorsqu'elle entendit résonner à ses oreilles une sorte de grognement rauque.

Son mari était devant elle, souriant d'un sourire amer et railleur, les joues pâles, les cheveux en désordre et les dents serrées. Son aspect était effrayant et il semblait vouloir foudroyer sa femme sous son regard accusateur.

Madame Pottewal jeta un cri perçant, se leva en sursaut et tendit les bras pour sauter à son cou; mais lui, la menaçant avec les poings fermés, dit d'un ton sombre :

— Arrière, serpent venimeux! Ah! vous embrasseriez votre victime? Vous la caresseriez, maintenant qu'elle succombe? Femme fausse, hypocrite, arrière! arrière! vous dis-je. Écoutez, je vous apporte la nouvelle de votre triomphe. C'est la dernière fois que vous vous réjouirez de mon chagrin.

La pauvre femme leva vers lui ses mains tremblantes et bégaya d'une voix inintelligible mille supplications, parmi lesquelles le mot *mère* était plus d'une fois répété; mais le visage contracté de son mari, la haine qui respirait sur ses lèvres, la colère qui brillait dans ses yeux flamboyants, la frappèrent tellement d'épouvante et de peur, qu'elle se laissa tomber sur une chaise,

d'où elle regarda d'un air craintif celui qu'elle croyait atteint d'aliénation mentale.

La servante se montra à la porte ; mais Pottewal lui fit du doigt un signe si menaçant que Jeanne, épouvantée par son coup d'œil foudroyant, s'enfuit vers la cuisine. Il ferma la porte, croisa les bras sur sa poitrine, s'approcha de sa femme et lui dit avec une ironie amère :

— Enfin, madame, votre bel ouvrage est achevé. Il est brisé l'homme dont la ruine était le but de votre vie. Les entreprises dangereuses auxquelles vous l'avez si cruellement poussé ont porté leurs fruits. La fortune de mes parents, mes bénéfices, votre dot, tout est perdu, tout, même l'honneur de mon nom!... Voyez où m'a conduit votre nature perverse!...

Elle se leva et s'élança vers lui les bras ouverts ; il recula et voulut la repousser; mais elle, égarée, lutta contre ses efforts, lui jeta les bras autour du cou et le tint serré contre son cœur avec une force irrésistible, en murmurant rapidement à son oreille des paroles qui parurent le frapper tout à coup de stupeur, et qui firent succéder à la colère empreinte sur son visage un profond abattement et un découragement extrême.

Sa femme, charmée de l'effet de sa confidence, détacha ses bras de son cou et le regarda avec un sourire plein de prières.

Il resta un instant silencieux, puis il murmura :

— Mon Dieu, est-ce possible? Ne suis-je pas encore assez malheureux? Pourquoi une nouvelle torture? Erreur ou vérité, cette nouvelle ne peut rien contre la fatalité inexorable. Il est trop tard! il est trop tard!

Elle essaya vainement de lui rendre courage; elle l'embrassa de nouveau et répéta mille douces paroles; mais M. Pottewal, égaré par la conviction que rien ne pourrait le sauver de la ruine et de la honte, regardait dans l'espace et répétait avec l'accent du plus profond désespoir :

— Il est trop tard! il est trop tard!

Alors madame Pottewal, effrayée, se laissa tomber à genoux et, levant les mains vers lui, elle s'écria en sanglotant :

— Francis, mon bon Francis, revenez à vous. Voyez, je suis à vos pieds, je les arrose de mes larmes. O pitié! pitié pour notre enfant! Je suis coupable, je vous ai fait beaucoup de mal; accablez-moi de votre colère, de votre haine; mais je vous en supplie, ne punissez pas le crime de la mère sur une pauvre, une innocente créature qui doit porter votre nom! Francis, Francis, écoutez-moi, soyez miséricordieux!

Son époux jeta sur elle un regard triste; il semblait ému, une larme retenue brillait dans ses yeux.

— Merci, merci, s'écria-t-elle sans se lever. Pardon, pardon, je vous respecterai, je vivrai pour payer ma dette envers vous. Francis, je ne suis plus la même femme, je vous aimerai comme une mère aime le père de ses enfants. Et si ce n'est pas assez, ordonnez, je serai votre humble esclave.

Pottewal lui prit les mains et la releva en balbutiant d'une voix presque inintelligible :

— Thérèse, ah! je vous pardonne tout. Puisse Dieu vous rendre heureuse sur la terre. Mais c'en est fait de moi, mon sort est décidé.

Et, se voilant les yeux, il se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes.

Sa femme s'assit à côté de lui, lui mit le bras sur l'épaule, laissa un instant couler ses larmes en pleine liberté, puis elle dit avec une douceur insinuante dans la voix :

— Francis, mon ami, ne désespérez pas. Si grande que soit votre perte, elle ne peut nous rendre tout à fait malheureux. Nous avons des parents qui ne nous laisseront pas sans secours. En recommençant prudemment le commerce, nous pouvons trouver les moyens d'élever convenablement notre enfant. Nous habiterons une petite maison; le sourire de notre enfant, notre affection, notre amour inaltérable l'un pour l'autre, en feront un paradis de joie et de paix. Ne croyez pas que ma bouche proférera jamais une plainte ou une parole amère. Je veux consacrer toute ma vie à payer ma dette envers vous. Allons, ami, prenez courage, relevez la tête avec confiance, un bel avenir nous sourit. Ne déplorez pas tant la perte de votre fortune; il nous en est donné une autre en échange, une autre bien plus précieuse. Non, ne craignez rien, votre femme est une femme forte, vous le savez. Elle était opiniâtre dans le mal, désormais elle sera énergique dans le bien. Oui, oui, elle vous défendra contre le chagrin, contre l'abattement, contre le découragement...

— Et contre la honte? et contre le déshonneur? murmura Pottewal avec un cruel sarcasme.

— Soyez raisonnable, Francis, reprit-elle, parlez clairement; laissez-moi juger l'étendue de votre perte. A commencer d'aujourd'hui tout doit être commun entre nous. La honte vous menace, dites-vous? C'est

impossible, vous êtes incapable de faire une chose déshonorante.

— Mes livres sont en désordre, soupira-t-il. J'étais devenu fou, Thérèse. Je faisais cent affaires à la fois, j'entassais les entreprises l'une sur l'autre, je courais à ma perte les yeux fermés, comme si une chute fatale, une chute horrible, devait être le but où tendaient mes sens égarés; et dans les derniers mois, hélas! j'ai inscrit peu ou rien. Si mes créanciers saisissaient les livres et m'accusaient de tromperie devant la justice, je serais condamné comme un banqueroutier frauduleux? Tenez, ce seul mot me fait couler la sueur sur le front. Thérèse, je vous ai faite pauvre et j'ai déshonoré le nom de votre enfant. Oh! pardonnez-moi à votre tour!

Pour toute réponse, elle le serra dans ses bras avec une joie fiévreuse. Pottewal gémissait encore, mais sa douleur était plus calme et ses larmes coulaient en silence.

— Francis, s'écria sa femme dont les yeux rayonnaient d'espérance, si l'on payait vos créanciers ou qu'on leur donnât des gages, ils ne vous poursuivraient pas?

— Impossible! soupira Pottewal.

—Non, non, on peut triompher du sort; avec du courage et de la force d'âme on vient à bout de tout. Dites-moi, dites-moi franchement ce qui est arrivé. Je vous en supplie, ne me cachez rien.

— La chose est effroyable, et pourtant extrêmement simple, répondit Pottewal. J'ai acheté des bateaux de froment qui sont encore sous voile. J'ai fait des marchés à terme pour des milliers et des milliers d'hecto-

litres de seigle, qui sont à Amsterdam. La cote du marché d'Amsterdam est venue avec une baisse de dix francs l'hectolitre. A Anvers, trois puissantes maisons ont déjà suspendu leurs payements. En un seul jour, Thérèse, j'ai donc perdu plus de six cent mille francs...

— Six cent mille francs! Ciel! six cent mille francs! répéta madame Pottewal pâle d'effroi.

— Hélas! oui. C'est aujourd'hui le dernier jour du mois, demain la liquidation. Les joueurs heureux courent comme des enragés pour assurer leurs gains. Ils ne m'accorderont pas une heure de délai.

Il y eut un instant de pénible silence.

— Allons, ma chère, reprit Pottewal, soyons raisonnables. Chassons tout espoir trompeur et prenons une décision avant qu'il soit trop tard. Je partirai cette nuit, j'irai chercher un refuge dans d'autres pays pour échapper au moins à l'emprisonnement. Vous abandonnerez tout à mes créanciers, tout, n'est-ce pas? Ne gardez rien pour que mon nom reste sans tache, du moins devant vous et devant Dieu. Vos parents ne vous repousseront pas. Vous demeurerez avec eux. Ah! soyez pour mon enfant une bonne et tendre mère; je prierai pour vous deux, et je serai, dans mon exil, toujours avec vous par l'esprit et par le cœur.

Un torrent de larmes s'échappa des yeux de Thérèse; elle sanglotait tout haut et semblait lutter intérieurement contre la cruelle fatalité.

— Non, non, cela ne sera pas, dit-elle en se levant. Je vous suivrai plutôt jusqu'au bout du monde. Mais il doit y avoir un moyen de conjurer cet affreux arrêt. Voyons, Pottewal, si l'on vous prêtait quelques cen-

taines de mille francs, ne pourriez-vous pas empêcher vos créanciers de vous poursuivre ?

— Qui prêterait autant d'argent à un commerçant tombé ?

— Qui ? Mon père.

— Votre père ? répéta son époux avec une incrédulité amère.

— Répondez-moi pour l'amour de Dieu ! s'écria-t-elle. Combien, combien vous faut-il pour gagner du temps, pour pouvoir rester sans danger dans le pays jusqu'à ce que tout soit réglé !

— Pour cela il ne faut pas énormément, Thérèse ; mais il n'y a pas le moindre espoir que quelqu'un puisse nous prêter le secours nécessaire. Voyez-vous, la grande baisse qui arrive si subitement est probablement produite par une manœuvre de puissantes maisons. Les prix continueront encore à baisser pendant quelque temps, par suite de la panique générale. Si l'on doit faire argent tout de suite de la grande quantité de grains que j'ai encore sous voiles, alors j'y perdrai énormément. Si je pouvais, au contraire, attendre la hausse, qui est infaillible, alors ma perte ne serait pas si grande, et peut-être pourrions-nous, par le sacrifice de tout ce que nous possédons, satisfaire intégralement nos créanciers.

— Mais combien, combien faut-il ? O Francis ! vous me torturez cruellement, s'écria madame Pottewal, qui avait peine à contenir son impatience.

— Non, n'espérez pas, mon amie, soupira-t-il. Ce qu'il faudrait pour gagner du temps, dans le cas où je pourrais trouver du secours, c'est une somme de deux cent mille francs, pour payer la différence de mes

marchés à terme ; mais ces deux cent mille francs, il me les faudrait immédiatement, ce soir, demain matin, en argent ou en billets de banque. Où trouver seulement la moitié de cette somme? Soumettons-nous au sort...

— Ah ! mon courage ne se brise pas si facilement, s'écria Thérèse avec un sourire plein de confiance. Mon père nous viendra en aide...

— Votre père ? Demandez-lui la vingtième partie de la somme, il vous la refusera impitoyablement. Et d'ailleurs, Thérèse, il n'a pas d'argent disponible.

— Il y a des notaires, Francis, il y a des banquiers ; on peut engager ses propriétés.

Elle lui serra les mains et ajouta rapidement :

— Francis, mon cher ami, laissez-moi faire. Je vais chez mon père ; dussé-je pleurer à ses pieds des larmes de sang, il sauvera du déshonneur le nom de mon enfant ! Promettez-moi de vous tenir en repos, d'avoir confiance et de ne pas quitter la maison avant mon retour... Vous me le promettez ? Courage !

Elle le serra dans les bras et sortit de la chambre en courant, tout en lui criant encore avec une joie fébrile :

— Espérez ! Oh ! je vous ai fait beaucoup de chagrin ; maintenant Dieu me donne le moyen de commencer l'expiation. Je vous sauverai ! je vous sauverai !

V

— Julie, que signifie cette joie excessive? Vous savez une heureuse nouvelle, dites-vous? Quelque enfantillage, sans doute? Cet imbécile de Pottewal aurait-il gagné un demi-million ou plus encore peut-être? En ce cas, je comprendrais votre émotion.

Ainsi parlait Romys à sa femme, qui avait couru à sa rencontre dans le vestibule et l'avait suivi au salon avec de vives démonstrations de joie.

— Boniface, vous serez content comme moi, Dieu a béni l'union de notre fille! s'écria la vieille dame, dont les yeux brillaient de bonheur.

— Que voulez-vous dire?

— Ah! ah! Thérèse sera mère.

— Bah? Qui vous a pu faire accroire cela?

— Croyez-le, Boniface, il n'y a point à douter. J'en suis certaine comme de ma vie.

— Oui? Et vous nommez cela une bonne nouvelle? C'est pour cela que vous êtes presque folle de joie? Comme vous comprenez mal les désirs de la famille!

— Mais, Romys, réfléchissez cependant. Le sort de notre pauvre Thérèse était à plaindre; dans son ménage on ne voyait régner que l'aversion, la haine, le chagrin et la discorde. Il manquait un lien entre elle

et son mari ; ce lien se formera maintenant. Ils seront heureux tous deux...

— Allons, laissez-moi tranquille avec ces sottes raisons ! s'écria Romys, poussé à la colère par ses propres pensées. Il ne suffit pas qu'Hermine nous promette une douzaine d'enfants, voilà que Thérèse commence aussi de son côté ! C'est consolant, c'est encourageant, en effet, d'avoir vingt héritiers en perspective et d'être poursuivi par l'affreuse certitude que notre famille, après notre mort, ne se composera plus que d'un tas de misérables. C'est à se désespérer. Vous comprenez donc que vous m'annoncez une pénible nouvelle.

Madame Romys laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et parut très-désappointée de l'accueil que son mari avait fait à sa communication. Cependant, après un instant de silence, elle dit d'un ton suppliant :

— Non, Romys, n'exagérez pas la chose. La famille de Thérèse n'augmentera pas comme vous le craignez. Vous savez que depuis longtemps j'ai imploré de Dieu, dans mes prières, la grâce qu'il accorde aujourd'hui à notre fille. J'étais assurée qu'à cette condition seule elle goûterait un peu de bonheur sur la terre. Pourquoi ne me réjouirais-je pas quand le souhait le plus ardent de mon cœur de mère s'accomplit ? Vous aimez extrêmement notre Thérèse, Boniface; l'événement qui va mettre fin à son chagrin amer ne peut cependant pas vous laisser tout à fait insensible.

M. Romys n'écouta pas ces paroles ; il se grattait la tête en grommelant et paraissait en proie à une pénible impatience. Il dit en se parlant à lui-même :

— S'il devait tomber une pierre du ciel, elle tomberait certainement d'aplomb sur ma tête. Tout tourne

contre moi. Ce détestable imbécile, rongé par sa propre méchanceté, avait la mine d'un homme qui marchait à pas pressés vers la tombe. Il dépérit, il maigrit à vue d'œil ; il ne durera plus longtemps, soyez-en sûre. S'il avait quitté la terre sans héritiers, notre Thérèse aurait été délivrée de sa cruelle tyrannie, et en outre elle aurait eu toute la fortune de Pottewal. Elle ne risquera certainement pas une seconde fois l'épreuve du mariage. Par conséquent, elle serait venue demeurer avec nous ; notre fortune personnelle se serait augmentée de plus d'un demi-million... Hélas ! voilà que cette chance favorable est perdue : l'enfant dont la survenance vous réjouit est un obstacle fatal à l'élévation de notre famille.

Madame Romys fit un pas en arrière avec une expression d'effroi peinte sur la figure.

— Que signifie cela ? s'écria son mari. Allez-vous me mettre en colère ? Faites attention, Julie, je ne me sens pas très-porté à la patience.

— Je me trompe assurément, murmura-t-elle d'un air craintif, sinon vos paroles seraient horribles, Boniface. Non, non, c'est impossible, vous ne pouvez souhaiter la mort de ce pauvre Pottewal.

— S'il veut mourir, comment l'en empêcherais-je ? Je comprends bien moins votre blâmable compassion pour l'homme qui rend votre enfant malheureuse.

La vieille dame frappa les deux mains l'une contre l'autre et regarda le ciel sans rien dire.

— Je comprends ce que signifient vos signes, dit Romys de plus en plus fâché. Mauvaise mère que vous êtes ! Dans votre cœur vous accusez votre propre fille.

Pottewal est pour vous la victime de la mauvaise humeur de Thérèse, n'est-ce pas? Étrange aveuglement! Que fait Pottewal depuis trois mois? Il n'adresse jamais une parole amicale à sa femme que quand elle le force à parler. Il fait le commerce, le grand commerce, dit-on; mais ni sa femme, ni moi, son beau-père, nous ne pouvons lui tirer une seule parole de la bouche pour savoir ce qu'il entreprend ou quelles affaires il fait. Il résiste à tous nos reproches, à toutes nos prières, avec l'entêtement d'un âne. Ah! s'il n'est pas fou, il faut qu'il soit la méchanceté, la fausseté même. Ainsi le temps passe, ainsi la famine passera en Flandre, sans qu'il ait tiré profit de la cherté extraordinaire des grains. Nous ne savons pas ce qu'il fait. Et je ne le mépriserais pas, le lâche, qui vole notre famille de plus d'un million peut-être? Oui, oui, voler est le mot; il n'a qu'à ramasser ce million; mais par haine pour sa pauvre femme et pour nous, il ne veut pas gagner de l'argent. Cela nous rendrait trop contents!

— Il a déjà gagné cent mille francs, murmura madame Romys.

— Je n'en crois rien.

— C'est pourtant vrai, Boniface.

— Mais comment pouvons-nous le savoir? Il cache ses affaires, même à sa femme.

— Il y a eu quelques beaux jours dans le ménage de notre fille, Boniface. Pottewal était si content de ce gain considérable, qu'il paraissait vouloir oublier toutes les querelles passées. Il a expliqué alors ses affaires à sa femme et lui a démontré qu'il avait bien réalisé un bénéfice net de cent mille francs.

— Mais depuis lors? Il est plus mauvais que jamais.

Qui vous dit qu'il n'en a pas perdu autant? Cela ne m'étonnerait pas que, pour nous rendre malheureux, il fît à dessein de mauvaises affaires. Hélas! je l'avais bien pressenti! les mariages de nos filles devaient être les clous de mon cercueil. Voilà Ernest Decock qui me berce depuis deux ans avec son projet de chemin de fer. Aujourd'hui le moment décisif est arrivé; son projet est discuté à la Chambre des représentants. Il se produit à côté du sien un autre projet qui donne au chemin de fer une direction toute différente. La majorité ne lui semble pas favorable. Après avoir tant espéré, après avoir bâti si longtemps des châteaux en Espagne, Ernest en sera pour son travail et ses sacrifices. Soyez-en sûre, son projet sera rejeté. Encore cent vingt mille francs perdus. Et je devrais rire et me féliciter, parce que le nombre de mes héritiers grandit; tandis que nos moyens diminuent d'une façon si inquiétante? Mon Dieu, qu'adviendra-t-il des Romys? Une ancienne et riche famille, dont les descendants seront peut-être déchus jusqu'à la condition d'ouvriers!

Un violent coup de sonnette retentit.

— Quel malhonnête est-ce là? grommela Romys. Tout à l'heure on arrachera la sonnette. Ce sera la marchande de lait. Je ne sais, mais ces petites gens deviennent d'une insolence... Voyez, qu'est-ce que cela signifie? Ton mari t'aurait-il maltraitée, Thérèse? tu es si pâle!

Thérèse était entrée dans la chambre; son visage portait les signes d'une angoisse extrême. Elle demeura un instant silencieuse pour rassembler ses forces et surmonter sa douleur.

— Ah çà, vas-tu parler? s'écria Romys.

Thérèse lui mit les bras autour du cou et dit d'une voix émue en laissant tomber la tête sur la poitrine de son père :

— O mon père! ayez pitié de moi. Un effroyable malheur a frappé M. Pottewal ; je meurs d'inquiétude, de chagrin...

— Quoi? Est-il mort peut-être? interrompit Romys avec un sourire.

— Vous seul pouvez encore nous sauver. Si vous repoussez ma prière nous sommes perdus ; mais votre cœur paternel vous inspirera. Vous ne refuserez pas, n'est-ce pas, de sacrifier une partie de votre fortune pour le bonheur de votre fille, pour l'honneur de la famille?

Son père recula, la regarda avec courroux et s'écria :

— Qu'est-ce? Que dis-tu? Sacrifier une partie de ma fortune? Perds-tu la tête, Thérèse? Ton mari a-t-il fait de mauvaises affaires? C'est pour son compte. Mais ce ne peut être aussi grave que tes sombres paroles nous le font craindre.

— Grave! ah! c'est une affreuse catastrophe! s'écria Thérèse, frappée d'effroi par le langage décourageant de son père. Le prix des grains a baissé aujourd'hui de dix francs par hectolitre. Pottewal a fait une perte de six cent mille francs...

— Six cent mille francs! répéta son père, pâle comme un mort.

— O ciel! six cent mille francs! gémit madame Romys en tombant sur une chaise, le visage caché dans ses mains.

Thérèse tremblait et semblait consternée à la vue de l'émotion mortelle de son père.

Il était immobile comme une statue de pierre, les yeux hagards, les dents serrées et les bras levés au ciel. Elle s'approcha et lui prit la main.

— Allons, cher père, consolez-vous; le malheur est grand, sans doute; mais avec votre aide.

— Et ta dot? ta dot? murmura-t-il d'une voix sourde.

— Perdue, mon père; tout est perdu si vous nous refusez votre assistance.

— Mon assistance? quelle assistance? Six...

— Non, écoutez-moi, mon père; je vous expliquerai ce déplorable événement. Ce n'est pas ce que vous croyez. Vous savez que Pottewal faisait depuis quelque temps de grandes affaires, pour vous plaire, pour gagner des millions si le hasard voulait le favoriser. Il a acheté plusieurs bateaux de grains, qui sont encore sous voile; il a aussi acheté à terme quelque milliers d'hectolitres de seigle. Le marché d'Amsterdam et le marché de Londres sont venus tout à coup avec une baisse de dix francs...

— Laisse-moi tranquille; je ne veux rien entendre, grogna Romys, repoussant sa fille de la main. Toi, ta sœur, ta mère, vous êtes toutes nées pour mon malheur. Je me sens menacé d'une attaque d'apoplexie. Six cent mille francs volés à notre famille! c'est comme si on me tirait le sang par toutes les veines: je puis tomber mort à tes pieds... et toi, cruelle enfant, tu ne parais pas anéantie, tu peux raisonner; tu n'as pas une larme dans les yeux! Oh! j'ai vécu trop longtemps!

Il se jeta sur un siége et tourna le dos à sa fille. Celle-ci était consternée, et luttait avec de pénibles

efforts contre le découragement; ses joues et ses lèvres tremblaient; ses yeux erraient de son père à sa mère, comme pour chercher un refuge contre le désespoir qui s'emparait d'elle; mais l'attitude de madame Romys n'était pas faite pour lui donner de l'espoir ou lui promettre du secours, car elle courbait la tête et tremblait visiblement d'effroi.

Enhardie par le sentiment de la nécessité, Thérèse rassembla tout son courage, s'approcha de son père et dit :

— Des larmes? Oh! si je pouvais pleurer! Mais le désespoir ne peut pas nous sauver. La fatalité est devant nous qui nous menace de la honte et du déshonneur, nous devons la combattre jusqu'à la fin. Allons, mon père, écoutez-moi, je vous en supplie. Comprenez-moi bien; dans la perte que je vous ai annoncée est comprise la baisse du prix des grains sous voile. Cette différence constitue au moins la moitié de la perte totale. Si l'on pouvait retarder la vente de ces grains jusqu'à ce que les prix remontent de nouveau, Pottewal pourrait encore sauver une bonne partie de sa fortune.

— Mais qu'il les garde, ces grains! cria Romys.

— Pour cela votre aide est nécesaire, mon père. La différence sur les marchés à terme doit être payée demain. Si Pottewal reste en défaut, alors on le déclarera en faillite, on saisira ses biens, on mettra ses livres sous scellés, on vendra au cours du jour les grains qui sont encore en mer. Pour nous sauver d'une ruine complète, pour nous donner le temps d'attendre la hausse du prix des grains, il faut deux cent mille francs en argent comptant ou en billets de banque pour de-

main matin au plus tard; avec ce sacrifice nous pourrions peut-être rester debout et continuer notre commerce. Vous, mon père, vous pouvez nous aider; vous pouvez lever de l'argent sur vos propriétés, chez des banquiers, chez des notaires, chez des amis. Soyez généreux, faites bénir votre nom par un bienfait inappréciable. Procurez-nous ces deux cent mille francs !

Romys se retourna, croisa les bras sur la poitrine et dit avec un sourire de raillerie amère :

— Deux cent mille francs que je devrais donner?... Tu es folle et ta mère ne l'est pas moins... Voyez-la donc avec les bras tendus ! Elle aussi serait assez sotte pour jeter deux cent mille francs dans un gouffre qui a déjà englouti plus d'un demi-million. Vous voulez donc me mettre sur la paille? Vous voulez pendre la besace au cou d'une vieille famille riche? Impossible! Cessez ces efforts coupables. Nous sommes assez malheureux. Il n'est pas besoin, pour m'assassiner, d'extorquer encore deux cent mille francs à la famille.

— Mais, mon père...

— Rien, je ne donne rien !

— O mon Dieu, sanglota Thérèse, soutenez mes forces! aidez-moi, donnez-moi le calme... Mon père, il y a une chose que vous ne savez pas, une chose plus effroyable encore que la perte de notre fortune. Pottewal avait perdu la tête; il a fait dans le dernier mois cent affaires, gagné et perdu de l'argent, reçu, dépensé, sans rien inscrire sur ses livres. Si demain il doit refuser le payement, faute d'assistance, alors la justice s'en mêlera, et mon pauvre mari, quoique innocent, sera arrêté, arrêté et condamné comme coupable de banqueroute frauduleuse !

Il y eut un court silence, interrompu seulement par les sanglots étouffés de madame Romys.

— Banqueroute frauduleuse ? murmura Romys avec un rire fiévreux. Ah ! le vil scélérat ! il a atteint son but ! Mais il s'est jeté lui-même dans le précipice qu'il a creusé pour nous ; il ira en prison pour vingt ans, il sera galérien ; cela, du moins, il ne l'aura pas volé ; il a mérité pis encore.

Un cri perçant, un cri d'horreur et d'angoisse mortelle, s'échappa de la poitrine de Thérèse. Un torrent de larmes jaillissait de ses yeux. Elle se laissa tomber à genoux, et, levant les mains, elle supplia.

— O mon père, ouvrez votre cœur à la compassion ! Ayez pitié de votre malheureuse fille. Elle va devenir mère ! Son enfant sera le fils d'un galérien ? Mon Dieu ! je me sens mourir ! Mon père, mon père, gardez notre nom de cette flétrissure ! Soyons pauvres, s'il le faut ; mais défendez votre enfant, défendez-vous vous-même contre ce sanglant déshonneur.

— Rien ; pas un franc, pas un sou pour le perfide, pour le lâche, pour le vaurien ! répliqua brusquement Romys en détachant de ses genoux les bras de sa fille.

Il se leva sans s'occuper plus longtemps d'elle, et se mit à arpenter la chambre d'un bout à l'autre en frappant du pied et en grommelant.

Écrasée sous le poids de son inflexibilité, à demi morte d'inquiétude, d'effroi et de désespoir, Thérèse se traîna jusqu'à la chaise la plus proche, s'y laissa tomber et cacha sa figure dans ses mains. Les pleurs coulaient sous ses doigts et des gémissements douloureux soulevaient sa poitrine haletante, comme si son cœur allait se briser.

Alors madame Romys, qui jusque-là n'avait osé hasarder une parole par crainte de la colère de son mari, se jeta à genoux à ses pieds et implora sa compassion pour leur malheureuse fille; mais il regarda un instant sa femme avec mépris, la laissa agenouillée et reprit sa promenade agitée par la chambre. La mère désolée s'assit à côté de Thérèse, lui passa le bras autour du cou et s'efforça, tout en pleurant, de la consoler par de douces paroles.

Après un long silence pendant lequel Romys avait fait une vingtaine de tours dans l'appartement avec des signes de colère et de désespoir, il s'arrêta plus calme en apparence devant sa fille et lui dit :

— Ah çà, Thérèse, toi qui parles de courage, est-ce ainsi que tu veux lutter contre le destin? Cesse de pleurer : il y a encore un moyen de sauver quelque chose, beaucoup peut-être ; que Pottewal quitte le pays. Fais-le fuir à la tombée de la nuit. Nous réglerons ses affaires pour le mieux avant le matin. Sa fortune consistait en grande partie en rentes sur l'État, en actions industrielles, en billets de banque. Si nous pouvions seulement garder ta dot, ce serait toujours autant de sauvé. Pourquoi ces paroles t'effrayent-elles? Ne vas-tu pas t'éprendre du coquin perfide que tu as justement haï jusqu'à ce jour? Tu es délivrée de lui; c'est du moins une consolation pour toi dans ton malheur.

Madame Pottewal parut frappée d'une soudaine commotion nerveuse; elle se leva, essuya les larmes de ses yeux, fixa sur son père un regard plein d'indignation et demanda :

— Ainsi, vous refusez votre aide?

— C'est-à-dire, je ne donne pas d'argent; mais je

réglerai les affaires de Pottewal après son départ.

— Vous refusez les deux cent mille francs qui doivent sauver la vie et l'honneur de mon mari? Vous choisissez la honte pour vous-même, pour ma mère, pour ma sœur, pour mon enfant innocent?

— Rien, je ne donne rien. Cela n'ira pas si mal que tu crois, et, Pottewal dût-il être récompensé comme il mérite, entre l'honneur sans argent et l'argent sans honneur, je choisis le dernier. Avec de l'argent on regagne l'honneur; avec l'honneur seul on est méprisé de tout le monde. Dans le siècle où nous vivons, il n'y a pas de plus grand déshonneur que la pauvreté.

Thérèse n'avait accordé que peu d'attention à ces paroles, quoique elle en ressentît la pénible impression. Il était aisé de voir qu'une lutte violente se livrait en elle, et qu'elle résistait avec effort aux mouvements tumultueux de son cœur. Tout à coup elle succomba dans cette lutte et s'écria avec une volubilité fébrile :

— Hélas, qu'il en soit donc ainsi; Dieu m'est témoin que je vous ai exposé avec humilité, avec respect, la cruelle nécessité où je suis. Je vous ai laissé charger de calomnies le nom de mon mari; je vous laisse rire de son malheur sans le défendre. Ah! j'étais assez insensée pour espérer qu'une seule étincelle d'amour était cachée au fond du cœur de mon père! Eh bien, homme de fer, cœur de pierre, la mère désespérée s'élèvera contre vous et vengera le père de son enfant de votre injustice. Écoutez la vérité : c'est vous, vous seul, qui avez poussé à sa perte l'homme bon et généreux que vous nommez lâche, coquin et perfide!...

— Moi, moi? s'écria Romys avec un rire amer : quelle sottise inouïe est cela!

— Vous, nul autre que vous, mon père! continua Thérèse poussée à bout. Dès le premier jour de mon mariage, vous m'avez excitée contre mon mari; vous n'avez pas cessé de me dire qu'il était paresseux, lâche et sans esprit; vous avez tout fait pour le rendre haïssable à mes yeux; chaque jour, à toute heure, vous m'avez poussée à lui faire entreprendre de grandes affaires, afin de gagner beaucoup d'argent. Mon caractère était assez aigre et assez désagréable. Je n'avais pas besoin de vos éternels conseils pour rendre mon pauvre mari malheureux. Ce que vous exigiez de lui était contraire à sa nature et au-dessus des forces de son cœur honnête. Vous avez mis sa raison en danger tant par vous-même que par moi et vous l'avez poussé au désespoir. Ce qui arrive aujourd'hui est notre ouvrage et nous en répondrons devant Dieu, dont l'œil qui voit tout perce le masque de l'hypocrisie...

— Tais-toi, tais-toi, tu me mettras hors de moi! grommela Romys d'une voix rauque, frémissant de fureur et d'effroi.

Thérèse éloigna sa mère qui essayait de la retenir et s'écria avec une agitation croissante :

— Quoi! mon mari est un coquin, il mérite les galères? Non, il n'est pas autre chose que l'innocente victime de votre avidité égoïste. Vous pouvez le sauver; vous pouvez réparer en partie, peut-être tout à fait, le mal que vous lui avez fait; et vous refusez! Eh bien, nous quitterons le pays cette nuit! Réglez donc nos affaires, d'une façon devant laquelle la conscience du coquin de Pottewal reculerait d'horreur, comme devant un misérable vol. Oui, nous irons bien loin, à l'autre bout du monde. Je ne veux pas avoir à rougir devant

mon enfant de l'homme cruel qui me donna la vie pour mon malheur!

Romys, sous l'impression puissante des paroles de Thérèse, avait reculé jusque contre le mur. Il s'y était adossé, les mains crispées dans les cheveux et pâle comme un linge. Cependant un sourire étrange errait sur ses lèvres, et l'on n'aurait pu dire si la crainte le troublait ou s'il riait des insultes sanglantes qui résonnaient à ses oreilles. Sa femme était assise contre la cheminée, la tête profondément penchée sur la poitrine. Si son corps n'avait pas été agité d'un tremblement fiévreux, on eût pu croire qu'elle s'était évanouie sous le poids de son inquiétude.

— Vous riez, mon père? reprit Thérèse avec égarement, vous riez? Et la mort et le déshonneur se dressent menaçants devant vous!... Oh! oui, accusez-moi dans votre cœur de violer mes devoirs, de vous manquer de respect. Dieu jugera entre moi et celui qui laisse le déshonneur imprimer sa marque sur le front de mon enfant; entre une pauvre mère, folle de désespoir, et un père impitoyable qui vend l'honneur de toute sa descendance pour une somme d'argent!

M. Romys, brisé par cette dernière accusation, se laissa tomber comme anéanti sur une chaise, se mit les mains devant les yeux et commença à pleurer.

La vue de ses pleurs arracha un cri de désespoir à Thérèse; elle se laissa retomber à ses pieds, prit ses mains, les couvrit de baisers et de larmes et s'écria d'une voix déchirante :

— Mon père, ah! mon cher père, pardonnez-moi! Je ne sais pas ce que je dis; je suis folle, il fait noir dans mon esprit. Pitié, pitié, dites le mot qui doit nous sau-

ver. Je vous bénirai, je vous respecterai, et je vous chérirai jusque dans la tombe!

Madame Romys était accourue également; et pendant que sa fille agenouillée caressait fiévreusement les mains de son père, la vieille dame avait jeté les bras autour du cou de son mari et murmurait à son oreille une ardente prière.

— Parlez, mon père, supplia Thérèse. S'il vous est impossible de nous sauver tout à fait, dites du moins ce que vous pouvez nous offrir pour nous garder du déshonneur. Allons, soyez bon; ne me laissez pas aller errer dans des pays étrangers. Donnez cent mille francs!

— Cent mille francs? s'écria Romys qui sauta debout avec des yeux flamboyants. Après un si sanglant affront : allez, vous n'êtes plus ma fille; je ne vous connais plus!

— Pitié, pitié pour mon enfant!

— Pas de pitié; je ne donne rien, rien, rien!

— Eh bien, sanglota Thérèse, que Dieu soit mon seul secours sur la terre. Je n'abandonnerai pas mon époux. Si le dévouement, le sacrifice, l'amour peuvent quelque chose, je tâcherai de lui payer votre dette et la mienne. Adieu, mon père! adieu, ma bonne, ma tendre mère! adieu!

Madame Romys poussa un cri d'angoisse et voulut courir après sa fille; mais son époux la prit par le milieu du corps et la retint avec violence.

Tandis que les cris craintifs de sa mère la suivaient jusqu'à la porte, Thérèse courut comme une folle tout droit dans la rue; elle chancelait sur ses jambes et semblait ne pas savoir ce qu'elle faisait, ni dans quelle

direction elle allait. Cependant, au bout de quelques minutes, elle se trouva au boulevard et marcha en toute hâte dans les chemins qui s'éloignent de l'allée principale de la promenade comme si elle cherchait quelque chose.

Une vieille dame l'avait appelée de loin par son nom ; mais, dans l'égarement de son désespoir, elle ne l'avait pas entendue.

Enfin elle approcha d'un endroit sombre et très-écarté où il y avait un banc sous un berceau de syringas. Elle s'y laissa tomber, courba la tête et resta assise ainsi pendant longtemps immobile, sans regard, sans idée, sans qu'un soupir, un signe vînt trahir le trouble de son âme.

Une très-vieille dame marchait en souriant par les allées tortueuses qui environnaient l'endroit où Thérèse désolée était assise. Elle devait avoir perdu ses traces, car elle tournait la tête de tous les côtés et interrogeait du regard toutes les avenues. Tout à coup elle s'arrêta, elle avait aperçu celle qu'elle cherchait. Elle s'avança à pas de loup près de madame Pottewal et l'épia quelque temps en silence avec une joie maligne dans les yeux.

— M'enfuir! et mon enfant? murmura Thérèse d'une voix à peine intelligible. O Dieu! que cet espoir est faible! Mon oncle Jean? ma sœur Hermine? le chemin de fer, il va partir...

— Ma pauvre Thérèse, dit la vieille dame d'un ton de compassion, votre mari vous a-t-il maltraitée, mon enfant? Consolez-vous, c'est notre lot sur la terre...

—Ciel! madame Kwas! s'écria sourdement Thé-

rèse, tremblant de tous ses membres, comme si elle avait vu la gueule béante d'un serpent.

— Qu'avez-vous, ma chère? Calmez-vous, calmez-vous! Il ne vous a sans doute pas frappée?

Mais Thérèse revint à elle, s'élança hors du berceau et se mit à courir avec une folle vitesse, pour fuir la dame dont l'apparition l'avait remplie d'une crainte mortelle.

Celle-ci la suivit d'un regard étonné, jusqu'à ce qu'elle eût disparu tout à fait de sa vue, puis elle se dit à elle-même en se dirigeant vers la ville :

— Elle est folle! sur ma parole, j'ai toujours pensé que cela en viendrait là. C'est une nouvelle dont on ne sera pas peu surpris! Hâtons-nous, je suis peut-être la première qui la sais!

VI

Un charmant petit garçon d'environ trois ans, monté sur un cheval de bois, chevauchait triomphalement, la cravache à la main, par les allées d'un beau jardin à Schaerbeek. Un gros monsieur avec des cheveux blancs bouclés et enveloppé dans une robe de chambre aux couleurs voyantes poussait le cheval et s'essoufflait, pour obéir à l'enfant qui criait sans cesse.

— Plus vite, plus vite encore! Hue, mon oncle Jean, hue, hue!

La sueur perlait sur le front du vieillard et il soufflait bruyamment; pourtant ce jeu semblait l'amuser,

car il riait aux éclats, et, tout en marchant, adressait à l'enfant toutes sortes de mots tendres et plaisants, tant qu'à la fin il s'arrêta tout hors d'haleine et harassé.

— Hue, hue ! commanda le petit garçon avec impatience.

— Le cheval est fatigué ; écoute-le souffler, soupira Jean Blondeel. Laisse-le un peu reposer, Ernest ; il ne peut plus courir.

— Le chat, jouons au chat alors ! dit l'enfant en sautant à terre. Vous êtes le chat, cher oncle, vous ne m'attraperez pas !

Et M. Blondeel courut derrière l'enfant à petits pas et feignit de ne pas savoir l'atteindre. Puis ce fut au tour d'Ernest d'être le chat et de courir après le vieillard. Chaque fois qu'ils s'attrapaient l'un l'autre, des cris joyeux retentissaient dans le jardin. Le vieux monsieur, fatigué de nouveau, se laissa tomber sur le gazon. L'enfant se plaça à cheval sur sa poitrine et se mit à l'embrasser et à le caresser en l'appelant de sa petite voix douce : « Cher parrain et bon oncle. » M. Blondeel l'éleva en l'air, le fit culbuter au-dessus de sa tête, puis le pressa sur sa poitrine et l'embrassa avec des larmes d'attendrissement dans les yeux. Qu'il était heureux, le vieillard ! Avec quel bonheur il redevenait enfant, lui qui approchait déjà du terme de sa vie ; et comme il se sentait rajeuni par la douce puissance de l'amour !

— Un papillon ! un papillon ! s'écria le petit garçon. Vite, cher oncle, attrapez-le ! attrapez-le !

Et M. Blondeel, pour faire plaisir à son camarade de jeu, dut se remettre à courir autour du jardin, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par ses efforts infructueux,

il s'assit sous le berceau de verdure. L'enfant, également fatigué, grimpa sur ses genoux et dit d'un ton suppliant pendant qu'il lui pressait les joues :

— Cher oncle, racontez-moi une histoire du pays de Cocagne.

— Bien, petit fripon, murmura le vieillard, tu ne me laisserais seulement pas le temps de reprendre halaine.

— Allons, cher oncle, l'histoire de *Janneken* et *Mieken* [1] et de *la Montagne de Sucre.*

— Bien, tiens-toi tranquille et écoute : — Il y avait une fois un *Janneken* et une *Mieken* qui avaient été sages et obéissants, et ils pouvaient aller au pays de Cocagne; mais sur leur chemin s'élevait une grande montagne de sucre, et ils devaient y mordre un trou pour arriver au pays de Cocagne, et lorsqu'ils y eurent mordu un trou, ils furent au pays de Cocagne. Là il faisait bon, Ernest : l'eau y était du lait et du vin sucré ; les arbres étaient du chocolat, la terre de la cassonade, le gazon du sucre candi, les pierres du massepain. Et Janneken et Mieken pouvaient manger de tout, autant que leur petit cœur en désirait. Il y avait une grande maison dans laquelle demeurait le roi du pays de Cocagne ; les bornes devant la porte étaient de pain d'amandes, les murs de pain d'épice, les fenêtres de sucre d'orge... Allons, voilà que le petit coquin s'endort !

En effet, l'enfant, l'œil fixé sur les lèvres du narrateur, avait écouté un instant l'énumération de toutes ces friandises ; mais bientôt, succombant à la fatigue, il avait fermé les yeux et laissé tomber sa tête contre la poitrine du vieillard.

1. Petit Jean, petite Marie.

Celui-ci le regarda un instant avec une muette admiration.

— Que l'homme est beau, cependant, dit-il; comme son âme et ses traits sont purs, alors que les passions et les soucis de la vie ne lui ont encore rien ôté de sa foi et de son innocence primitive!

C'est un homme qui repose sur mes genoux... un ange! Que fera de lui le sort? que fera de lui le monde? Oh! que le bon Dieu te protége, mon enfant!

Il lui donna un baiser, se leva avec précaution et rentra dans la maison avec le petit sur les bras.

En entrant dans la chambre du rez-de-chaussée de la demeure de M. Decock, il dit avec un gai sourire :

— Voici Ernest, qui est en train de rêver du pays de Cocagne. Il fera bonne chère dans son sommeil.

— Venez, mon frère, donnez-moi Ernest, dit mademoiselle Marie. Vous êtes là comme une nourrice.

— Voyez, voyez, notre petite Hermine tend aussi les mains vers vous, dit en riant madame Decock, assise à la fenêtre avec la petite fille sur les genoux. C'est vraiment un miracle comme ces petits enfants vous aiment, monsieur Jean. Notre petit Ernest est enragé pour être auprès de vous : sitôt que vous sortez de la maison il devient triste et cherche partout comme s'il avait perdu quelque chose.

— C'est la vérité, Hermine, répondit Blondeel avec fierté. Je ne comprends pas comment cela se fait.

— Ah! c'est parce qu'ils savent et qu'ils sentent que vous les aimez bien tendrement.

— S'il les aime! dit la vieille demoiselle. Il a rajeuni de vingt ans au moins depuis que ces petits anges sont au monde. Je gage qu'il en rêve toutes les nuits.

— Vous dites cela pour plaisanter, ma sœur, mais vous n'êtes pas si loin de la vérité. N'ai-je pas vu cette nuit Ernest revenir à la maison avec son diplôme de docteur en droit? Je pleurais de joie tout en dormant.

— Cela ne m'étonne pas du tout, répliqua mademoiselle Marie. Songez donc, Hermine, mon frère ne fait plus que calculer, et il marchande les dépenses de mon ménage, et il veut épargner et il devient avare. Devinez pourquoi?

— Oui, mais vous avez beau railler, répliqua Blondeel avec une gravité singulière, les enfants deviendront grands, et nous devons veiller à ce qu'ils aient quelque chose pour entrer dans le monde. A présent je trouve plus de plaisir à épargner qu'à dépenser de l'argent. D'ailleurs c'est pour ces deux petits anges, n'est-ce pas, ma sœur ?

Hermine qui s'était levée, prit sa main et la serra avec une profonde émotion.

— Comment pourrai-je assez prier Dieu pour vos bienfaits ? murmura-t-elle. Il me donne un noble, un généreux époux, de beaux enfants et de bons, de tendres amis comme vous pour protéger mon amour et mon bonheur ! Et je pourrais avoir du chagrin? Oh ! non, ce serait de l'ingratitude...

— Du chagrin, répéta Blondeel; du chagrin dans le paradis terrestre? Car, avouez-le, Hermine, c'est ici un vrai paradis de paix, de bonheur et d'amour. Maintenant asseyons-nous. Ma sœur te gâte trop. De quoi parlais-tu à mon entrée? De nouveau du chemin de fer proposé, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur Jean, répondit Hermine, nous parlions de mon mari. Il est plein d'inquiétude ; il doit

courir toute la journée, faire des articles pour les journaux, des notes pour les représentants qui veulent défendre son projet et calculer les moindres chances pour le faire adopter. Cette après-midi il était presque découragé !

— Il a tort, Hermine, son projet a été renvoyé hier aux sections de la chambre pour examen plus approfondi. Cela ne figurera que la semaine prochaine à l'ordre du jour.

— Mais la majorité semble contraire à l'adoption, monsieur Jean.

— Bah ! bah ! cela changera bien. M. de Deeker n'a-t-il pas défendu le projet avec une éloquence pleine de conviction ? M. Rogier n'a-t-il pas fait valoir tout le poids de sa puissante influence en faveur du tracé? Je ne comprends pas Ernest; je lui croyais plus de courage.

— Du courage? Ah ! monsieur Jean, vous ne le connaissez pas encore, s'écria Hermine avec enthousiasme. Ernest a un cœur admirablement fort et courageux ; et certainement ce ne sera pas lui qui baissera la tête devant une difficulté, quelle qu'elle soit ; mais vous qui, par amour pour ses enfants, voulez faire des économies sur vos plaisirs, vous comprenez bien, n'est-ce pas, que mon pauvre Ernest doit être troublé et inquiet. Cent vingt mille francs dont il voulait placer une bonne partie sur la tête de ses enfants, menacent de lui échapper. Peut-être son amour est-il en effet plus grand que son courage !

— Ne parlez pas ainsi de M. Decock, mon frère, dit la vieille demoiselle. Son désir de gagner de l'argent, sa crainte, son inquiétude sont des preuves d'un noble cœur et d'un profond dévouement à sa famille.

— Je le sais bien, répondit Blondeel, ce n'est pas ce que je veux dire ; mais je suis fâché que ce chemin de fer vienne déranger notre tranquillité et fasse apparaître des nuages sombres dans notre ciel. Que serait-ce si le projet ne réussissait pas? Ernest n'a-t-il pas en ce moment d'autres bonnes affaires à la main? N'y a-t-il pas dans cette armoire pour dix mille francs de fonds belges qu'il a achetés la semaine passée avec ses honoraires pour la construction de la nouvelle fabrique à Molenbeek? Et d'ailleurs que craindrait-il pour l'avenir de ses enfants? La fortune de l'oncle Jean et de la tante Marie comprend à peu près deux cent cinquante mille francs. Le petit Ernest et la petite Hermine, et ceux qui pourraient encore venir, sont toujours assurés contre la misère par cet héritage.

— Vous vous méprenez sur Ernest, mon cher oncle, dit Hermine. Il sait également tout cela, et il vous bénit pour les bienfaits que vous prodiguez à ses enfants; mais son orgueil est de gagner par lui-même quelque chose pour sa famille ; le travail et la lutte sur le champ de l'industrie sont nécessaires à sa nature et à sa vie. Son esprit a besoin de mouvement; il n'est jamais plus fort et plus sain que quand il a un but et qu'il doit lutter pour l'atteindre; mais ne croyez pas qu'il en soit moins content. Je suis bien certaine qu'il ne se passe pas une heure, sans que mon Ernest lève le regard vers le ciel pour remercier Dieu de sa bonté. Laissez-le gagner de l'argent, monsieur Jean. Si vous saviez comme il est heureux quand il peut mettre dans la main le plus léger fruit de ses sueurs. Si vous aviez pu le voir lorsqu'il a placé les dix coupons de rente de mille francs sur le berceau de ses enfants endormis, vous

auriez versé des larmes de sympathie et d'admiration. Ernest? mon mari? Il a le cœur d'un ange et la volonté d'un géant.

Hermine avait prononcé ces paroles avec tant d'enthousiasme que ses auditeurs étaient visiblement émus.

— Vraiment, ma chère nièce, dit Blondeel, tu me ferais reconnaître que j'ai tout à fait tort. Eh bien, nous travaillerons tous ensemble pour l'avenir de nos chers enfants; mais ne parlons plus de chagrin! Il n'y a pas la moindre raison pour cela.

La petite fille s'était endormie également sur les genoux de sa mère. — Après un instant de silence, Jean Blondeel reprit :

— Hermine, si tu appelais la servante pour qu'elle mette les enfants dans leur berceau? Tu dois répéter encore une fois avec moi, sur le piano, le morceau de Servais.

— Encore? s'écria mademoiselle Marie. Allez-vous redevenir mélomane?

— Pas du tout; mais je dois exécuter mon morceau dimanche au concert pour les pauvres de Schaerbeek. C'est probablement le dernier que j'oserai jouer en public, et je n'aimerais pas faire rire de moi, ma sœur.

Hermine sonna la servante ; elle emporta les enfants et la mère et la tante allèrent les coucher. Sur ces entrefaites, M. Blondeel courut à travers le jardin vers sa maison chercher son violoncelle.

Lorsqu'il revint, Hermine était assise devant le piano et laissait errer ses doigts sur le clavier. Elle demanda en riant :

— Eh bien, y sommes-nous? Nous devons nous dépêcher, cher oncle ; les enfants peuvent s'éveiller...

— Vas-tu de nouveau courir la poste, Hermine, sans pitié ni indulgence! murmura Blondeel qui suait pour serrer les cordes de son violoncelle et le mettre d'accord avec le ton du piano. Tu dois considérer que mes doigts n'ont plus vingt-cinq ans. Pour l'amour de Dieu, ne me fais pas suer si impitoyablement.

— C'est bon; vous êtes d'accord, interrompit Hermine. Faites attention, nous commençons.

Cela alla très-bien au commencement et pendant l'*andante*. Il est bien vrai que le vieil amateur soufflait violemment dès qu'une gamme rapide l'obligeait à promener vivement les doigts du haut en bas des cordes; mais il gardait la mesure et jouait passablement juste. Mais tout alla moins bien lorsqu'ils eurent entamé l'*allegro*, et que le morceau prit une allure plus rapide. M. Blondeel criait de temps en temps à son accompagnatrice : — C'est trop vite, c'est trop vite! Elle continua sans ralentir tant que le violoncelliste, épuisé et essoufflé, s'arrêta au milieu de l'allegro. La sueur lui coulait du front, et il haletait comme quelqu'un qui a couru à perte d'haleine.

— Ouf! soupira-t-il, tu le fais exprès, Hermine, on dirait que tu sens le fouet. Crois-tu donc que j'ai vingt doigts à la main gauche?

— Mais, cher oncle, répondit madame Decock, qu'y puis-je faire? C'est la mesure, c'est le véritable mouvement du morceau.

— Quelle idée aussi, objecta mademoiselle Marie, de choisir un morceau si difficile. La modestie n'est certes pas une monnaie qui a cours parmi les musiciens. Pourquoi ne jouez-vous pas plutôt quelque chose que vous sachiez par cœur?

— C'est vrai, ma sœur; mais pour la dernière fois, voyez-vous, je voulais faire entendre un morceau favori. Il est temps que je cesse; le cœur peut rester jeune, mais les doigts vieillissent, je le sens bien.

— Non, vous vous trompez monsieur Jean, dit Hermine. Il y a encore quatre jours d'ici à dimanche, nous répéterons le morceau jusqu'à ce que vous sachiez le jouer parfaitement bien. N'en doutez pas, cela ira. Il n'y a dans l'allegro qu'une difficulté devant laquelle vous êtes toujours arrêté; mais ce n'est rien; une fois que vous l'aurez surmontée, tout sera fini.

— Eh bien, je crois que tu as raison, Hermine; essayons encore une fois avec un nouveau courage et avec une volonté ferme; voyons si je ne vaincrai pas la difficulté.

L'allegro fut recommencé et exécuté avec beaucoup de bonheur. Au moment où l'on approchait de l'endroit redouté, Blondeel rassembla ses forces, il pâlit et ses yeux trahissaient une profonde préoccupation. Un cri joyeux lui échappa, et un applaudissement encourageant lui répondit du piano. Il avait franchi la difficulte sans broncher et continuait à jouer avec autant d'aplomb que de légèreté.

Tout à coup la servante parut dans l'embrasure de la porte et dit :

— Madame, voici madame Pottewal.

— Ma sœur! s'écria Hermine.

— Thérèse, murmura mademoiselle Marie étonnée.

Madame Pottewal, qui avait suivi la servante, entra dans la chambre.

Blondeel stupéfait laissa tomber à terre son violoncelle. Il avait vu d'un coup d'œil furtif que sa nièce

Thérèse était horriblement pâle et que ses yeux portaient la trace de larmes abondantes.

Hermine s'était élancée au cou de sa sœur, et pendant qu'elle la tenait serrée dans ses bras, elle demanda d'une voix inquiete :

— Thérèse, chère Thérèse, qu'as-tu? Que t'est-il arrivé? Tu trembles, tu es pâle. Est-il arrivé un malheur là-bas? Parle, ma sœur, parle!

Thérèse ne répondit pas d'abord et baissa la tête; puis interpellée de nouveau, elle dit d'une voix calme en apparence, mais altérée par l'accent d'un profond abattement :

— O ma sœur! mon pauvre mari a perdu toute sa fortune et plus encore six cent mille francs!

Pendant que ses auditeurs répétaient avec une stupeur mêlée d'effroi cette fatale nouvelle, on la regardait avec étonnement; elle raconta en quelques mots comment ce malheur avait frappé l'infortuné Pottewal.

Hermine s'élança de nouveau à son cou, interrompant son explication en versant d'abondantes larmes et lui prodigua de tendres consolations; mais Thérèse, tout en remerciant sa sœur de sa compassion, paraissait ne pas accorder beaucoup d'attention à ses paroles, et observait au contraire d'un regard inquiet son oncle Blondeel qui secouait silencieusement la tête et dont le visage n'exprimait pas seulement la pitié, mais aussi un profond mécontentement.

— Perdu six cent mille francs? murmura mademoiselle Marie, définitivement perdu? sans espoir?

— Ah! si je pouvais seulement trouver deux cent mille francs à emprunter, soupira Thérèse, aujourd'hui

ou demain matin, nous pourrions conserver une partie de notre fortune; mais où les trouverai-je, ô ciel !

— Votre père vous les donnera, dit Jean Blondeel. Il le peut, il est riche de plus d'un million.

— Non, non, mon père m'a repoussée impitoyablement. Quand je mourrais à ses pieds, il ne donnerait pas la dixième partie du secours qui peut nous sauver.

—Mais en ce cas qu'allez-vous faire?

— Je ne le sais pas, mon esprit est troublé, répondit-elle; repoussée par mon père, aiguillonnée par la pensée d'une honte imminente, j'ai osé espérer qu'une malheureuse femme qui se sent écrasée sous le coup de la plus cruelle fatalité, trouverait du secours chez vous ; mais je me suis trompée. En effet, qu'ai-je fait pour mériter votre compassion?

Un sublime cri de joie s'échappa de la poitrine d'Hermine. Elle courut vers une armoire, en tira un tiroir, ramassa avec un mouvement fiévreux quelques objets et retourna près de sa sœur. Elle tenait à la main un paquet de papiers et une boîte de bijoux.

— Tiens, prends, Thérèse, dit-elle, tout ce que je possède. Dix mille francs et mes bijoux. Mais madame Pottewal regarda tristement les objets offerts et secoua douloureusement la tête.

—Non, ma bonne Hermine, murmura-t-elle, tu n'es pas riche, tu as des enfants. Ce que tu veux me donner d'ailleurs, ne peut pas nous aider.

Elle regarda encore son oncle avec une attention singulière et sembla vouloir lire au fond de son cœur.

Hermine déposa ses bijoux sur la table et s'assit à côté de sa sœur; dont elle prit les mains.

— Allons, chère Thérèse, dit-elle, ne te désespère pas ainsi; tu ne resteras pas sans amis, sans secours sur la terre. Mon mari est si généreux ! nous t'aiderons, nous te consolerons...

— Consoler ? O mon Dieu, s'écria madame Pottewal; il n'y a plus de consolation pour moi en ce monde. Juge, ma sœur; tu ne connais pas tout mon malheur. Mon mari était devenu malade, ses idées étaient embrouillées. Oh ! comme j'ai été coupable envers lui ! Il a spéculé des mois entiers, acheté et vendu, sans rien inscrire sur ses livres. La loi est inexorable. Le malheureux Pottewal sera poursuivi comme banqueroutier frauduleux; et, peut-être, un arrêt terrible le condamnera à de longues années d'emprisonnement.

Un double cri d'inquiétude retentit dans la chambre..

— Et ce n'est pas encore assez, continua Thérèse d'une voix creuse, je vais devenir mère ! L'enfant que Dieu m'accorde, viendra au monde, hélas, avec une affreuse flétrissure au front.

Et des torrents de larmes coulaient des yeux de la malheureuse femme. Hermine la serrait dans ses bras et pleurait avec la figure contre sa poitrine.

Mademoiselle Marie, profondément touchée par la dernière confidence de Thérèse, se tourne vers son frère en joignant les mains :

— Jean ! Jean ! s'écria-t-elle, faisons quelque chose pour notre malheureuse nièce ! S'il nous faut avancer une bonne partie de notre fortune, eh bien, le Sei-

gneur nous tiendra compte de notre sacrifice. Vous hochez la tête? Vous refusez? mon frère? Oh! pouvez-vous rester insensible au chagrin mortel d'une mère?

— Insensible, dit M. Blondeel en s'essuyant les yeux, non, ma sœur, certainement pas insensible; mais ma pitié, si grande qu'elle soit, ne m'aveugle pas tout à fait. Deux cent mille francs c'est presque toute notre fortune. J'ai aussi des enfants, j'ai une sœur, sur l'avenir desquels je dois veiller. Nous sommes trop vieux pour pouvoir encore gagner de l'argent. Vous seriez pauvres et vous connaîtriez le besoin dans vos vieux jours. Marie? Les innocentes créatures qui dorment derrière cette porte seraient privées de leur héritage. Je ne pourrais plus rien faire pour leur bonheur à venir. Non, non, je ne me sens pas la force d'un si cruel sacrifice.

— Soyez généreux, Jean!

— Mais pour être généreux envers ceux qui ne nous ont jamais aimés, je dois ruiner ceux qui nous ont toujours montré de l'affection et de l'amour.

Hermine étendit les mains vers lui et dit d'une voix suppliante:

— Cher oncle, ayez pitié du sort de ma pauvre sœur. Ne pensez pas à mes enfants; mon mari est encore jeune, il travaillera pour nous tous!

— Eh bien, je ferai quelque chose, dit Blondeel, je donnerai cinquante mille francs.

— Ah! merci, s'écria Hermine. Ma sœur! ma sœur! console-toi: l'oncle Jean donne cinquante mille francs!

— Non, Hermine, n'essaye pas de me consoler, dit madame Pottewal avec une pénible résignation. Mon

sort est décidé, je le vois bien. Pardonnez-moi, cher oncle, et vous également, bonne Marie, pardonnez-le moi, si j'ai osé venir avec l'espoir d'un secours impossible. J'étais folle...

— Mais, Thérèse, vous vous trompez peut-être, interrompit Blondeel. Mon intention est d'aller avec vous à Darlingen. Dans une heure il y a encore un départ. Je vous accompagnerai chez votre père, et je lui prouverai qu'il ne peut refuser de donner cent cinquante mille francs, quand moi, qui ne suis pas de moitié aussi riche que lui, je consens à un sacrifice aussi considérable pour sauver l'honneur de sa fille et de la famille.

— Merci, répondit Thérèse d'un ton découragé, votre bonté ne peut pas détourner le coup fatal qui nous menace. Si j'acceptais ces cinquante mille francs, ils seraient engloutis sans fruit dans le gouffre de notre perte. Ce qu'il me faut, c'est deux cent mille francs. Mon père ?... vous espérez en mon père ? Son cœur s'est refermé sur l'argent ; rien ne peut l'ouvrir que l'argent... C'est fini de moi, Dieu m'a punie ; je l'ai mérité. Laissez-moi pleurer et prendre un peu de repos ; je partirai par le chemin de fer...

Elle pencha profondément la tête sur sa poitrine et tomba dans un désespoir immense. Un instant elle sembla rester insensible aux efforts que sa sœur et mademoiselle Marie faisaient pour lui rendre courage et la consoler ; mais à quelques paroles vagues de M. Blondeel, elle répondit avec une sorte d'emportement fiévreux :

— Pottewal n'est pas coupable ; c'est moi qui l'a poussé au désespoir et à l'égarement ; et Dieu sait com-

ment mon père m'a aidée dans cette mauvaise œuvre. Mon pauvre mari est une innocente victime. Ce langage vous étonne? Je ne suis plus la même; la conviction que je serai mère m'a ôté le bandeau des yeux. Ah! je partirai avec lui pour des pays lointains, je le suivrai où il ira, pour le soutenir, le consoler, et s'il le faut, pour gagner son pain et celui de mon enfant par le travail de mes mains. Ici on le blâmera et on le méprisera comme banqueroutier frauduleux; là-bas il y aura toujours quelqu'un à côté de lui qui le défendra et l'aimera avec un pieux respect et avec un dévouement sans bornes. Mais, ô ciel! mon enfant! cette tache ineffaçable sur mon enfant!

Blondeel tourna la tête avec surprise du côté de la porte; il lui semblait avoir entendu tourner une clef dans la serrure de la maison. Les femmes étaient trop abîmées dans le chagrin et la compassion pour distinguer un si léger bruit.

Une voix joyeuse retentit dans le vestibule; c'était Ernest Decock qui s'écriait avec transport:

— Hermine! bonne Hermine! mon projet est accepté. Je t'apporte cent vingt mille francs pour nos enfants, pour nos chers enfants.

Il montra un portefeuille gonflé de billets de banque, se précipita dans l'appartement et se dirigea vers sa femme pour lui mettre en main le trésor si chèrement gagné; — mais la vue des larmes qui coulaient sur les joues d'Hermine le frappa d'une frayeur soudaine, et il s'arrêta au milieu de la chambre en l'interrogeant d'un œil inquiet.

— Oh! merci, mon Dieu; voilà mon Ernest, s'écria Hermine, il sera le sauveur de ma sœur!

Et sautant au cou de son mari, elle dit avec volubilité :

— Ernest, mon ami, écoute et sois généreux, Potewal a perdu toute sa fortune ; ses livres sont en désordre ; on le poursuivra comme banqueroutier frauduleux : deux cent mille francs peuvent le sauver ; ma pauvre sœur va devenir mère ; son enfant sera déshonoré pour toujours ; elle mourra.... Cet argent que tu es si heureux de m'apporter, cet argent peut rendre la vie à ma sœur et préserver notre famille d'une honte éternelle. Ernest, tu m'aimes si tendrement ? Elle est ma sœur, cette malheureuse mère ?

M. Decock fit un pas en arrière et se frotta le front d'un air pensif.

— Banqueroute frauduleuse ? murmura-t-il. Emprisonnement ? Déshonneur ? Laisse-moi réfléchir.

Chacun le regarda en tremblant et avec un violent battement de cœur. Blondeel s'était approché et semblait prêt à le retenir de la main.

— Le nom de mon Hermine déshonoré ? s'écria tout à coup Ernest, comme si une affreuse lumière venait de se faire dans son esprit. Elle aurait à rougir de sa sœur ! Tiens, Hermine ! c'est un pénible sacrifice pour un père, mais...

M. Blondeel, qui avait probablement prévu cette résolution, prit la main d'Ernest et la retint dans son mouvement.

— Comment, vous qui ne possédez encore que ce seul fruit de votre travail et de longues années d'inquiétude, vous donneriez la fortune de vos enfants ? Cela ne sera pas, je suis ici pour défendre ces pauvres petits !

— Mes enfants? répéta Ernest avec un regard plein de fierté. N'est-ce pas pour mes enfants que j'accepte ce sacrifice! Leur fortune, dites-vous? De la fortune? quand le nom de leur mère serait déshonoré! Non, non, ô ciel! pas de tache sur le front d'Ernest et d'Hermine. La fortune se perd et se regagne; mais l'honneur perdu ne se retrouve plus. J'ai du courage et je suis fort, Dieu me protégera. Tiens, Hermine, si cet argent peut sauver ta sœur, sois heureuse; nos enfants pourront du moins marcher la tête haute dans le monde.

Pendant qu'Hermine s'élançait avec le portefeuille vers sa sœur, Jean Blondeel prit la main de M. Decock et dit :

— Ernest, mon ami, vous avez un meilleur cœur que moi; je veux suivre votre exemple. L'argent que vous offrez n'est pas suffisant pour sauver l'honneur de notre famille : il y manque encore quatre-vingt mille francs, je les donnerai.

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce possible? s'écria Thérèse, presque folle de bonheur. Mon pauvre mari, mon innocent enfant, sauvés? Ils seraient sauvés?

La pauvre femme voulut sauter au cou de son oncle, et tendait déjà ses bras vers lui; mais elle n'avait plus la force de se lever et tomba, tremblante d'émotion, sur sa chaise.

— Hâtons-nous maintenant, dit Jean Blondeel. Encore une petite demi-heure et le convoi va partir; nous n'avons pas trop de temps. Pour ce qui me concerne, j'irai ce soir même chez mon notaire pour lever l'argent nécessaire; maintenant à Darlingen!

— Je vais avec vous, dit Hermine, je veux voir ma bonne mère. Comme elle aura souffert!

Jean Blondeel courut dans son cabinet pour ôter sa robe de chambre.

Tout à coup madame Pottewal se laissa tomber à genoux devant sa sœur, et dit d'une voix altérée :

— Hermine, pardon, pardon ! Je t'ai fait bien du chagrin dans ma vie ; mais, si tu pouvais savoir comme la reconnaissance, comme l'amour brille dans mon cœur, ainsi qu'une sainte flamme qui ne s'éteindra jamais ! Cœur généreux, je te suis redevable de l'honneur, de la vie de mon époux et de mon enfant. Sois bénie, je prierai Dieu, je le prierai chaque jour pour qu'il rende heureux sur la terre les enfants de ma bienfaitrice !

L'oncle Blondeel rentra dans la chambre.

— Venez, venez, dit-il, le temps est précieux. Dépêchez-vous, amis ; sinon, il pourrait être trop tard.

Hermine jeta les bras au cou de mademoiselle Marie, et murmura en l'embrassant :

— Vous veillerez sur Ernest et Hermine ? Et vous veillerez sur eux comme une seconde mère, n'est-ce pas ?

En achevant ces mots, elle courut en toute hâte par le vestibule derrière ses compagnons de voyage qui avaient déjà disparu dans la rue.

VII

Pottewal était assis dans son bureau, la tête appuyée dans les mains, regardant la terre d'un œil fixe. Son corps était immobile ainsi que sa figure, comme si le chagrin et l'horreur l'avaient pétrifié.

Sur la table, à côté de lui, on voyait ses livres de commerce et un livre en plus petit caractère, dont la page ouverte portait pour titre : Chapitre II. *De la banqueroute frauduleuse.*

Depuis longtemps sans doute le malheureux était plongé ainsi dans un abîme de sombres pensées ; car ses traits étaient profondément creusés et ses yeux privés d'éclat et de vie. Un sourire machinal était stéréotypé sur ses lèvres ; mais cette expression était pénible comme la dernière contraction de la bouche d'un mourant, et accusait un désespoir sans fin.

Pottewal resta plus d'une heure absorbé dans la contemplation de son malheur. Alors le tintement de la sonnette frappa tout à coup son oreille; il leva lentement la tête et tourna les yeux vers la porte. Mais un son creux s'échappa de sa poitrine et il se tordait les mains avec un mouvement nerveux lorsque son beau-père parut dans la chambre.

M. Romys paraissait également très-abattu ; il était pâle, et ses yeux étaient rouges comme s'il avait pleuré des heures entières.

Ces deux hommes se regardèrent un instant en silence. Alors Romys dit d'un ton plaintif et sans colère apparente :

— Quel horrible malheur! Pauvre famille! Six cent mille francs perdus en un jour! Je comprends votre désespoir mortel, Francis. Je ne m'explique pas comment je vis encore. Ce coup fatal m'a brisé. Trois fois je me suis évanoui; je m'arrachais les cheveux, je me déchirais la poitrine, je versais des larmes; j'avais perdu l'esprit; j'avais la conviction que j'étais frappé pour toujours de folie. Hélas! que n'en a-t-il été ainsi! Les fous n'ont plus la conscience de leur malheur; mais je ne vivrai plus longtemps : ce malheur sera la cause de ma mort prématurée... C'est bien six cent mille francs, n'est-ce pas? On ne m'a pas trompé? Et ils sont bien définitivement perdus? Allons, répondez-moi, Francis; je vous donnerai peut-être encore de bons conseils pour diminuer un peu la perte de notre famille.

— Où est ma femme? demanda Pottewal.

— Votre femme? répéta Romys, n'est-elle pas ici?

— Elle est allée chez vous. Elle voulait vous demander quelque chose.

— En effet. Je comprends : elle sera allée à Schaerbeek; mais c'est un vain espoir qui la pousse.

— Ainsi, vous avez repoussé sa prière?

— Certes; et vous devez me donner raison, Francis. Ne serait-ce pas une coupable folie d'aller jeter deux cent mille francs dans le gouffre sans fond d'une banqueroute?

Il y eut un moment de silence. Pottewal regardait son beau-père avec un sourire amer.

— Homme cruel, murmura-t-il, sans doute vous avez accablé votre pauvre fille sous votre insensibilité. Bien loin de la consoler et de l'aider, vous lui avez déchiré le cœur par des paroles venimeuses, n'est-ce pas ?

M. Romys frémit, et un éclair de colère brilla dans ses yeux; mais il se contint, comme s'il avait un but particulier à atteindre, et dit d'un ton calme :

— Le malheur vous rend injuste, Francis. Soyons raisonnable. Votre fortune a souffert une brèche, les plaintes ni les récriminations ne changeront rien à ce malheur. Il vous reste cependant un devoir sacré à remplir ; vous devez, en faveur de votre femme et de votre enfant, vous efforcer de sauver ce qui peut encore être sauvé. Il doit y avoir là, dans votre bureau, dans ce coffre, des billets de banque, des fonds publics, des valeurs et de l'argent comptant. Allons, donnez-moi les clefs.

— Les clefs ? Pourquoi ? s'écria Pottewal pâlissant.

— Il est inutile de me faire dire cela, répondit Romys, vous le comprenez bien ? Ce soir, vous partirez pour la Hollande et de là pour Londres. Je réglerai ici, loyalement, vos affaires, et peut-être trouverai-je assez à sauver pour adoucir un peu le sort de votre malheureuse femme.

— Ai-je bien compris ? bégaya Pottewal frémissant d'indignation. Vous voudriez enlever et cacher, après mon départ, les billets de banque et l'argent qui sont dans ce coffre.

— Enlever ? répéta Romys avec un malin sourire. Vous croyez peut-être que je ne conserverai pas honnêtement ces restes de votre fortune pour votre femme et votre enfant? Allons, donnez-les moi, nous les compterons exactement.

— Ciel, c'est horrible ! s'écria Pottewal. Voilà donc le secours que vous m'offrez ? Vous voulez me rendre complice d'un vol infâme.

— Non, non, Francis. L'argent n'a pas de maître connu ; et en ce qui concerne les billets de banque, il est possible que les numéros se trouvent inscrits sur votre livre de caisse ; mais je vous ai prêté de l'argent, et vous me l'avez rendu. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Et, en tout cas, en gardant les billets de banque un an ou deux, vous voyez bien que personne ne pourrait soupçonner quelque chose de l'affaire.

— Vous me faites horreur ! balbutia Pottewal. Il ne suffit pas que la justice humaine me condamne à une honte éternelle, vous voulez me rendre coupable devant ma propre conscience et devant Dieu.

Romys remarqua alors que la clef se trouvait sur le coffre-fort, et fit un pas pour s'en approcher.

Ce mouvement parut frapper Pottewal d'une crainte vive. Il sauta debout, se plaça les poings serrés devant le coffre et s'écria avec une sorte de rugissement rauque :

— Arrière ! arrière ! ce coffre contient mon honneur, mon innocence, ma vie ! Je le défendrai contre votre coupable dessein, dût-il y avoir du sang répandu entre nous !

— Vous êtes fou, répondit Romys avec une explosion de colère furieuse, mais en reculant cependant. Un homme peut-il être si mauvais et si entêté ? Au lieu de protéger sa femme contre le besoin et la misère, il aime mieux donner sa dot à ceux qui ont profité de sa bêtise pour lui escroquer sa fortune. Soit ! Ajoutez cette infamie à toutes les lâchetés de votre vie. Je partirai et je vous abandonnerai au sort que vous vous

êtes préparé vous-même... Mais donnez-moi les bijoux de ma fille.

— Donnez-moi les bijoux de ma fille ! répéta-t-il aigrement et avec force.

Pottewal se pencha vers le coffre; la clef grinça dans la serrure.

— Comment? reprit Romys. Les bijoux sont dans le coffre ? Vous le fermez ? Seriez-vous assez insolent pour me les refuser ? N'appartiennent-ils pas en pleine propriété à ma fille ? vous parlez de votre honnêteté ? Mais c'est un vol, un assassinat !

Pottewal avança de quelques pas et dit avec un calme surprenant :

— Les bijoux appartiennent à ma femme. Puisque nous vivions en communauté de biens et qu'elle partageait mes bénéfices, elle doit aussi partager mes pertes.

— Cruel ! Et si elle vous suppliait de lui laisser garder cette dernière ressource, pour se mettre, elle et son enfant, à l'abri de la misère qui la menace ? Vous seriez assez inhumain pour repousser sa prière ?

— Je ne sais pas ce que je ferais; c'est une chose dont je parlerai avec elle.

— Eh bien ! elle-même m'a supplié à genoux de venir ici chercher ses bijoux. Veuillez donc me les donner sans plus longue résistance.

— Ce que vous me dites est une fausseté, répliqua Pottewal, vous accusez méchamment votre fille d'une chose vile. En tous cas, j'ai promis à Thérèse de ne rien faire ni résondre avant son retour. Elle reste longtemps absente. Sans ma promesse je serais déjà parti; car je savais bien que votre âme est sans pitié et que votre cœur est dur et inflexible comme l'acier; mais ce qui ar-

rive en ce moment, je l'avais prévu et je le craignais. Renoncez donc à tout espoir, Romys. Il n'y a rien à sauver ici. Je resterai jusqu'à ce que j'aie confié ma maison à la garde de votre fille. C'est une femme forte; elle défendra mon honneur et l'honneur de mon nom, même contre vous.

A ces derniers mots, Romys exaspéré, enflammé de colère, pâlit affreusement et se laissa tomber sur une chaise; ses lèvres tremblantes s'agitèrent comme s'il allait être frappé d'apoplexie :

— Lâche! Imbécile! Misérable vipère! qui t'es glissé dans ma maison pour cracher ton venin sur une ancienne famille. Tu es donc né comme une malédiction du Seigneur pour être la cause de mon malheur et de ma mort? Horreur! tu es impassible comme un démon, et tu as l'air de rire de mon désespoir, de ton innocente victime. N'y a-t-il donc plus d'éclairs dans le ciel pour foudroyer un tel monstre.

Pottewal frémit; ses lèvres se contractèrent avec une expression amère, et une sombre lumière brillait dans ses yeux.

— Vous! vous! m'accuser! s'écria-t-il. Ah! si l'éclair de la vengeance céleste devait choisir ici une victime, ce n'est pas sur ma tête, mais sur la vôtre qu'il tomberait. Le serpent qui rampe, qui trompe, qui empoisonne de son venin la vie d'un homme innocent, c'est vous. J'ai été faible, niais, lâche, en effet; autrement, comment me serais-je laissé entraîner par une flatterie hypocrite à un mariage sans amour? Comment n'eussé-je pas brisé la tyrannie qui m'a poussé à risquer mon honneur et ma fortune? Oui, oui, vous avez abusé de ma simplicité, de ma bonté. Moi, les

hommes me jugeront; mais vous, vous serez jugé par Dieu! Déjà il vous punit par l'aveuglement qui vous a fait oublier que vous êtes homme; l'argent était votre dieu, votre âme; c'est de l'argent, beaucoup d'argent que vous perdez. C'est juste; vous êtes puni par où vous avez péché.

Un silence solennel régna dans la chambre. Sans doute Romys, malgré son désespoir, avait conservé un dessein secret, car il regardait parfois son beau-fils de côté à travers ses doigts, comme pour observer ce qui se passait dans son esprit.

Pottewal s'approcha de Romys et lui dit d'une voix douce et triste :

— Allons, mon père, ne nous querellons pas. Je suis coupable, du moins d'une folle imprudence. Je m'en repens profondément. Je subirai mon châtiment et supporterai mon sort sans accuser personne d'injustice. Soumettez-vous également à la volonté de Dieu, et pardonnez-moi le chagrin que je vous cause.

— Je vous pardonnerai tout, Francis, répondit Romys dont les yeux rayonnaient d'espoir, mais soyez raisonnable et montrez quelque compassion pour votre femme et pour votre pauvre enfant. Allons, confiez-moi les billets de banque et l'argent ?

— Jamais! Cela ne se peut pas, murmura Pottewal.

— Donnez-moi au moins les bijoux de ma fille.

— Non, je veux attendre qu'elle soit revenue.

— Vous êtes donc inexorable comme un bourreau ?

— Ma conscience est inexorable.

Romys sauta debout, recula de quelques pas et grommela en croisant les bras sur la poitrine :

— Est-ce votre dernier mot, assassin ?

— Dieu nous voit, répondit Pottewal.

— Oh ! soyez maudit ! hurla Romys, fou de rage et de colère. Et je ne vous appellerais pas lâche et monstre ? Comment ! vous volez six cent mille francs à une ancienne et honorable famille ! Vous souillez le nom de votre femme et vous couvrez votre enfant d'une honte éternelle, même avant qu'il ait respiré. Non-seulement vous n'avez pas l'intelligence nécessaire pour lui conserver un morceau de pain ; mais vous êtes assez inhumain et assez faible pour vous laisser juger comme banqueroutier frauduleux, sans chercher même s'il existe un moyen d'échapper à cette fatale condamnation. Allez ! votre cœur est vide ; vous n'avez pas d'âme !

— Un moyen d'échapper à la condamnation ? répéta Pottewal.

— Il doit y en avoir un ; et si vous n'étiez pas trop bête ou trop lâche, vous l'auriez déjà trouvé.

— Mais quel moyen ? Pour l'amour de Dieu, parlez ! demanda Pottewal, pâle d'émotion.

— Inutile, s'écria Romys. Si vous aviez assez de force d'âme pour remplir votre devoir, vous n'auriez pas besoin que je vous le fasse comprendre.

— Vous me torturez impitoyablement, mon père, dit Pottewal. Pour épargner cette flétrissure à mon enfant et à ma pauvre femme, je mourrais vingt fois avec joie.

— Mourir ? murmura Romys. Plût à Dieu que vous fussiez mort en apprenant votre malheur... On ne juge pas les morts.

Pottewal bondit en arrière, passa les mains dans ses cheveux et regarda son beau-père en face avec un rire étrange. Il était pâle comme un linge ; il tremblait et paraissait frappé de démence.

— Quelle lumière ! murmura-t-il avec un râle étouffé. Serait-il vrai ? Le nom de mon père ? Le nom de mon enfant?... Plus de flétrissure sur ma tombe ? La prison ne se fermerait pas sur moi ?... Ah ! ma tête tourne, je rêve, la nuit obscurcit ma vue... mais je vous remercie cependant ; il n'y aura qu'une victime. Adieu ! Romys, adieu ! soyez le père de mon enfant... Dieu vous récompensera !

En achevant ces dernières paroles, il se précipita vers la porte ; mais avant qu'il l'eût atteinte, elle s'ouvrit brusquement, et Thérèse s'élança à son cou les bras tendus. D'autres personnes la suivaient.

— Francis ! mon bon Francis ! s'écria-t-elle, nous vous apportons deux cent mille francs ! Plus de chagrin ! Soyez content ; vous êtes sauvé ! Voyez ! voyez !

Et elle déplia devant ses yeux toute une liasse de billets de banque.

Pottewal, qui était resté un instant stupéfait, comme s'il ne pouvait croire à la réalité de ce secours inespéré, serrait sa femme contre sa poitrine pendant que de douces larmes lui tombaient sur les joues ; il bégaya avec une sincère reconnaissance :

— Thérèse ! ma chère femme ! je devrais bénir Dieu de mon malheur. Il m'a fait découvrir dans votre cœur un trésor caché de dévouement et d'énergie ; il a réuni nos âmes par le lien d'une inaltérable affection. Ah ! Thérèse ! comme je vous aimerai !

Il ne put pas en dire davantage ; mais il fixait sur les deux yeux de sa femme un regard tout chargé d'admiration et d'amour.

M. Romys s'avança. Son visage était contracté, et ses mains tremblaient. Il prit Blondeel par le bras, et

demanda d'une voix qui trahissait une pénible agitation :

— Quoi? quoi? Qu'entends-je ? J'ai mal compris : cela ne peut pas être. Deux cent mille francs? D'où? De qui?

— D'Ernest, répondit Blondeel, de son chemin de fer qui est accepté, de ma sœur et de moi.

— Mais c'est l'argent de notre famille, bégaya Romys succombant à la violence de son émotion. Huit cent mille francs? Hélas ! je mourrai pauvre, dans la misère, sur la paille ! Soutenez-moi, je tombe, vous m'assassinez !

Et il s'affaissa sur une chaise.

Hermine s'élança vers lui, l'entoura de ses bras et dit d'un ton consolateur :

— Non, mon père, ne soyez pas triste. Francis continuera son commerce. Mon Ernest nous aidera à regagner ce que nous perdons aujourd'hui. Ayez confiance dans sa force et dans son bonheur, il soutiendra et augmentera l'honneur de la famille. Il sera la joie de vos vieux jours.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup. Au secours ! au secours ! De l'eau ! de l'eau ! Mon père tombe en défaillance !

Elle courut elle-même en gémissant à la cuisine et revint prompte comme l'éclair avec une jatte d'eau. Elle mouilla légèrement avec une inquiétude fiévreuse le front de son père évanoui, et fut aidée dans ces soins pieux par tous les autres, même par Pottewal ; car la crainte d'un affreux malheur avait mis fin à toute leur joie.

La servante entra tenant à la main un papier et le tendit à son maître.

— C'est pressé, monsieur, dit-elle, cela vient du télégraphe.

— Ciel ! est-il possible ! s'écria Pottewal dont les mains tremblantes avaient peine à tenir la dépêche. Oui, oui, c'est vrai, Thérèse ! chère Thérèse ! il y a de meilleures nouvelles de Londres. Le grain a déjà haussé de cinq francs à Anvers. La moitié de notre fortune sauvée ! Notre enfant ne sera pas pauvre !

Personne ne répondit à son exclamation, quoique tous en fussent extrêmement émus. On s'empressait toujours avec inquiétude autour de Romys pour tâcher de le tirer de son évanouissement.

— Mon père ! mon père ! écoutez, s'écria Hermine à son oreille. Il y a de bonnes nouvelles. Pottewal a regagné trois cent mille francs !

Cette phrase retentit jusque dans le cœur de Romys ; il ouvrit les yeux et regarda les assistants avec étonnement.

— Trois cent mille francs regagnés ? murmura-t-il.

— Oui, oui, les grains ont monté, répondit-on.

— Nous perdons encore trois cent mille francs ! dit-il. Assez pour en mourir !...

Pottewal voulut lui serrer la main ; mais il le repoussa avec fureur, et s'écria, les lèvres serrées et les yeux flamboyants de haine :

— Soyez maudit ! lâche ! qui avez dissipé l'argent, le sang d'une ancienne famille !

Il étendit les mains vers Ernest Decock ; mais celui-ci recula comme si cette étreinte, en un pareil moment, lui eût fait horreur.

Néanmoins, Romys le pressa dans ses bras et dit :

— Ernest, vous êtes mon seul espoir sur la terre.

Devenez l'appui, le sauveur d'une ancienne famille. Gagnez de l'argent, beaucoup d'argent, et je bénirai le sort qui m'a donné un si digne fils.

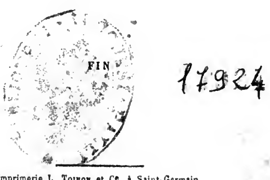
Hermine jeta un cri de triomphe et se laissa tomber sur le sein de son père :

— Vous bénissez mon mariage? Vous embrassez mon époux? s'écria-t-elle. Ah! il a atteint son but, il a vaincu!

Thérèse s'agenouilla et levant les bras au ciel, elle s'écria :

— Oh! mon Dieu, que vos voies sont impénétrables, que votre miséricorde est infinie! Vous avez eu pitié des victimes d'un mariage sans amour. Vous faites de l'adversité même la source bienfaisante de votre grâce! Ah! pardonnez-moi ma vie passée; je serai bonne, j'aimerai, je veillerai comme un ange gardien sur le bonheur de mon mari que vous me confiez sur la terre. Merci! merci!

Et elle sauta de nouveau au cou de Pottewal qui, dans la prévision d'un heureux avenir, semblait presque fou de joie.



FIN

Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.



